13e Année



Chaque mois

N° 139

Juin 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Rault

A NOS LECTEURS

Nous avons malheureusement dû augmenter notre prix de vente, seule mesure possible si nous voulions conserver à **FICTION** sa présentation malgré les hausses récemment survenues sur notre prix de revient.

Mais si **FICTION** est maintenant plus cher, vous avez ce mois-ci une occasion unique de faire une double économie : en souscrivant un abonnement couplé **FICTION-GALAXIE à l'ancien prix** (voir page ci-contre).

Attention : cette offre est limitée. Vous n'avez que jusqu'au 20 juin pour profiter de ces conditions exceptionnelles. Hâtez-vous de remplir le bulletin ci-contre et de nous le retourner. Pendant un an, vous recevrez **FICTION** et **GALAXIE** exactement comme si chaque revue vous coûtait un peu plus de 2 F le numéro.

Et si l'abonnement couplé ne vous intéresse pas, il vous est quand même possible, en vous abonnant seulement à **FICTION**, de bénéficier jusqu'au 20 juin des anciens tarifs normaux (voir page 160).

ENFIN, TOUT "FONDATION" !

La célèbre trilogie d'Isaac Asimov était depuis neuf ans restée incomplète en France, seule la première partie ayant paru autrefois au Rayon Fantastique. Aujourd'hui, vous allez enfin pouvoir en connaître la suite !

Nous avons en effet décidé, pour répondre aux désirs de la majorité des amateurs, d'éditer, en un seul volume, les trois romans qui composent ce chef-d'œuvre de la science-fiction.

Le tableau de la décadence et de la chute de l'Empire Galactique, esquissé dans **Fondation,** trouve son épanouissement et son dénouement dans les deux titres suivants : **Fondation et Empire** et **Seconde Fondation,** le tout au fil d'une action passionnante, constituant l'une des plus gigantesques constructions qu'ait édifié la science-fiction.

Bon de commande

à adresser aux Editions OPTA
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Je désire souscrire à la trilogie FONDATION au prix de :

Francs Français	Francs Suisses	Francs Belges
28	28	280

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : (en capitales) . . . .

ADRESSE : . . . .

PROFESSION (facultatif) : . . . .

Mon règlement est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— Un chèque bancaire ou un mandat-poste ci-joint.
— Un virement chèque postal. } C.C.P. OPTA Paris 15.813-98
— Un mandat de versement.

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12-6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

KEITH LAUMER, CORDWAINER SMITH, WILLIAM TENN, FREDERIK POHL et **ROBERT SHECKLEY** : tels sont les auteurs-vedette réunis dans le prochain numéro de GALAXIE.

Si vous avez apprécié les premiers récits de Laumer (**Tonnerre lointain, Invasion mentale, Les filous de la galaxie**) et de Smith (**La mère Hitton et ses chatons, La planète Shayol**), vous retrouverez avec plaisir les noms de ces deux nouveaux venus lancés par GALAXIE. Le premier, dans **La nuit des Trolls,** dépeint un futur qui renaît des cendres d'une guerre et où d'anciennes machines de guerre robots, encore en activité, sont craintes et vénérées à l'égal de divinités. Le second, avec **La dame aux étoiles,** nous entraîne une nouvelle fois dans le lointain et étrange avenir qu'il a édifié, et qui, poursuivi d'une nouvelle à l'autre, est une des plus belles constructions imaginaires de la science-fiction moderne.

Tenn et Pohl, auteurs au talent reconnu, sont égaux à leur réputation dans **Le tout et la partie** et **Le semeur de discordes,** deux nouvelles — l'une sur le ton de la farce, l'autre sur celui de la satire — où la science-fiction apparaît sous son jour le plus percutant.

Enfin, de Sheckley, nous présenterons, en reprise, un classique : **La septième victime,** mémorable description d'une société aux mœurs aberrantes.

Ce numéro 15 de GALAXIE, à ne pas manquer, sera mis en vente le 11 juin.

Au prochain sommaire de "Fiction"

CHAD OLIVER, excellent auteur de science-fiction américain, n'avait pas reparu depuis longtemps dans nos pages. Il fait sa rentrée dans notre prochain numéro avec un récit mémorable : **La fin du voyage,** tableau d'une cité des temps futurs, dont les habitants sont menacés par l'extinction de la race.

Dans le même numéro, nous commencerons la publication d'une série de nouvelles de **MICHEL DEMUTH,** qui, sous le titre général « Les Galaxiales », embrasseront divers épisodes de l'histoire du futur. Titre du premier de ces récits : **L'été étranger.**

AVRAM DAVIDSON et **RANDALL GARRETT,** auteurs réputés, ont réuni leurs talents pour écrire **L'appel des sirènes,** une histoire qui règle leur sort à ces créatures mythologiques d'ordinaire si séduisantes. Vous n'oublierez pas de sitôt celle qu'ils nous dépeignent !

Terminons cette annonce en signalant les débuts d'un nouvel auteur américain à remarquer : **F.A. JAVOR,** dont le récit **Le triomphe de Pégase** est basé sur un sujet de science-fiction à la tournure particulièrement originale.

Date de parution de ce numéro : le 25 juin.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

ISAAC ASIMOV	**23**	Les Cloches Chantantes
	31	La bête de pierre
	33	Les mouches
	35	Ce qu'on s'amusait !
	37	Les fournisseurs de rêves
	43	La nuit mortelle
	64	Poussière de mort
	70	Alice au pays des hormones
	74	Rubrique nécrologique
	78	Suivez les instructions
	84	Jusqu'à la quatrième génération
	98	La machine qui gagna la guerre
ARTHUR C. CLARKE	**3**	Supériorité écrasante
	43	Le contact
	49	A nous la Lune !
	52	Les idées dangereuses
	85	Quand Saturne se lève
	S. 3	Berger des profondeurs
	102	Le vol de la Déesse Sirène
	105	Dans la comète
JAMES E. GUNN	**134**	Le plus dur des combats
FRITZ LEIBER	**11**	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S. 3	L'univers est à eux
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
	126	Jardin d'enfants
	132	Les vents de Mars
SUZANNE MALAVAL	**79**	La filleule du diable
		Pour un enfant malade
	81	Le vagabond
		La petite sorcière aux cheveux doux
	93	La bête de la rande
	S. 4	Le temps des sortilèges
	115	Ce merveilleux matin
ROBERT SILVERBERG	**53**	La sangsue
	66	L'homme qui n'oubliait jamais
	119	Les vents de Siros
	136	Eve et les vingt-trois Adams
THOMAS OWEN	**12**	Le péril
	24	15-12-38
	65	Et la vie s'arrêta
	68	La présence désolée
	75	Le manteau bleu
	85	La princesse vous demande
	87	L'épervier
	100	Père et fille
	126	Au cimetière de Bernkastel

JAMES E. GUNN

Voir Mars et mourir

Le thème du premier voyage interplanétaire reste toujours fécond ; celui de l'inadaptabilité de l'homme à l'espace — qui est moins fréquent — offre de nombreuses ressources. Quand les deux sont combinés dans un récit dense, puissamment développé, à l'authenticité frappante, et que l'auteur de ce récit est un spécialiste aussi doué que James Gunn, le résultat a toutes chances d'être marquant. Voici donc un texte qui, à notre avis, mérite mieux qu'un intérêt passager. Il ne se contente pas de décrire une action : il peint avant tout, et au premier plan, des individus, et c'est l'étude des réactions de ceux-ci qui le rend le plus convaincant. Il décevra ceux qui attendent uniquement de la science-fiction une évasion facile ; il devrait attirer en revanche ceux qui considèrent qu'elle peut être aussi littérature sérieuse, engagée lucidement vers l'avenir, et donnant de cet avenir une image véridique et liée à nos préoccupations présentes.

TERRY PHILLIPS regardait son mari sortir de la chambre à coucher en brossant ses cheveux grisonnants. Après lavage, ils ne resteraient pas coiffés, même si Lloyd tentait de les dompter en les emprisonnant dans un bas. C'était là un effet de la pesanteur, réduite au tiers de la norme terrestre.

Elle l'étudiait avec des yeux qui, soudain, venaient de percer le voile que dix années de vie commune avaient tissé. Ces dix années avaient vieilli Lloyd prématurément. Il paraissait beaucoup plus âgé qu'un homme aux approches de la quarantaine. Son visage était sombre et strié d'innombrables rides. Ses yeux étaient tachetés par la cataracte. Il avait maigri. Mais il demeurait encore un bel homme, presque autant qu'au jour de leur mariage.

Il y avait aussi les souvenirs désagréables, mais elle ne voulait pas y penser. Pas maintenant, alors que sa décision était prise.

Lloyd était préoccupé. S'agissait-il du vaisseau ?

Mais la première question qu'il posa fut pour s'informer des enfants.

Terry se mit à rire. Elle n'en avait pas encore perdu l'habitude. « Paul et Carl sont levés depuis longtemps. Il est dix heures, paresseux ! Ils se trouvent dans la salle de récréation. »

— « Oh ! parfait, parfait. » Il se passait machinalement les doigts sur le menton et contemplait les barreaux de l'échelle métallique fixée sur la cloison intérieure. Elle montait vers une porte carrée ménagée dans le plafond convexe. Celle-ci était fermée. On entendit des chocs sourds, un bruit de rires étouffés.

— « Le petit déjeuner est prêt, » dit Terry doucement.

Lloyd sursauta. « Oh ! oui. » Il s'assit et vida son verre de jus d'orange synthétique. Il attaqua les œufs en poudre comme s'ils eussent été son plat favori. « Je suis rentré très tard cette nuit. Il était une heure passée. Je ne t'ai pas réveillée, j'espère ? »

Terry mentit. « Non. Tu regardais les films. Ça ne va toujours pas mieux ? »

Lloyd hocha la tête, le front rembruni. « Deux cent cinquante-neuf jours. S'ils peuvent tenir encore un jour de plus, ils réussiront. Ils auront été les premiers hommes à accomplir un voyage réussi jusqu'à la planète Mars. Il faut qu'ils tiennent ! »

— « Je crois que tu es l'être le plus insensible que j'aie jamais connu, » dit-elle lentement. « Ces hommes sont tes amis, et pourtant tu te préoccupes davantage de la réussite du voyage que de leur vie ou de leur mort. »

Lloyd sirotait son café instantané. « Tu crois peut-être que je n'aurais pas échangé ma place contre celle de l'un d'entre eux ? Ils savent parfaitement ce qu'ils font. Ils n'ignoraient pas que les deux premières tentatives avaient échoué dans des circonstances affreuses. Ils sont partis avec les yeux grands ouverts.

» Sais-tu ce que c'est que de passer son temps dans la salle de projection, à les voir avancer lentement vers les limites de la folie et au-delà, en sachant qu'ils se trouvent à je ne sais combien de millions de kilomètres et qu'on ne peut rien faire ? »

— « Je suis désolée. Oublie ce que je t'ai dit. »

Lloyd leva les yeux vivement. « J'espère que tu n'es pas vraiment fâchée, n'est-ce pas ? » Il marqua un silence. « J'ai décidé de payer un scooter aux gosses, pour leur anniversaire. »

Terry reposa la tasse qu'elle tenait à deux mains comme pour les réchauffer. « Lloyd ! Carl vient d'avoir six ans et Paul n'en a que huit ! »

— « On ne peut les garder éternellement cloîtrés dans ces six pièces. Ce sont des enfants raisonnables. Ils ne courront aucun danger. »

Terry dit avec une détermination irrévocable : « Ils ne s'en serviront jamais. » Ses lèvres serrées n'étaient plus qu'une ligne

mince et pâle. « Autant que tu le saches. Je te quitte et j'emmène les enfants. Je n'avais pas l'intention de t'en parler tant que tu serais préoccupé par le *Santa Maria,* mais cette situation ne peut plus se prolonger. »

— « Terry ! » Lloyd était blessé, bouleversé. « Je sais que la vie n'est pas drôle auprès de moi, mais mon caractère n'a pas empiré. Tu sais que je ne pourrais pas vivre sans toi et les enfants. Tu es ma femme... »

Terry secoua tristement la tête. « Tu es marié à cette Roue qui voyage dans le ciel. Tu es la mère de ces hommes. Tu n'as pas besoin de femme. Je ne sais pas comment j'ai fait pour me persuader que je pourrais faire marcher notre ménage. Je devais être folle à lier. Tout le monde m'a dit que j'étais insensée de venir ici avec toi.

» Il y a dix ans que je vis dans cette stupide boule. Elle empeste, Lloyd. Elle empeste littéralement. La vieille sueur, la nourriture rance et l'huile. Si je fris des oignons, j'en ai pour des semaines à respirer la même odeur. L'air est si humide et si épais que j'ai l'impression d'avoir les poumons pleins de coton gorgé d'eau. Je voudrais me sentir de nouveau un être humain. Je vais rentrer, Lloyd, pour ne plus jamais revenir. » Sa voix était au bord de la crise de nerfs. « Jamais ! »

— « Mais, » repartit vivement Lloyd, « d'autres femmes sont venues ici, à présent. Cette base est permanente. Nous sommes des habitants de l'espace. On ne peut nous demander de vivre séparés de nos familles... »

— « Les femmes ne peuvent vivre ici, Lloyd ! » Terry faisait de son mieux pour contrôler sa voix. « Les autres femmes sont des ermites, exactement comme moi. Depuis combien de temps en as-tu vu une, à l'extérieur de son cocon ? Lorsque nous sommes ensemble, c'est par l'intermédiaire de la télévision. As-tu jamais tenté de jouer au bridge par télévision ? Il y a un an que je n'ai pas vu une femme en chair et en os ! »

La voix de Lloyd se fit soudain grave. « As-tu pensé aux enfants ? »

— « Je n'ai pas pensé à autre chose, justement. Sais-tu que ces gosses n'ont jamais mis le pied sur Terre ? Jamais ? On les prive de leurs droits essentiels — celui de contempler le ciel bleu, de se rouler dans l'herbe et de jouer à la balle avec d'autres enfants. Ils ne seront jamais des êtres humains. » Elle pleurait à présent. « Ils vont devenir des monstres ! Des monstres ! »

Lloyd la regardait, sans faire un mouvement ni proférer une parole. « Je crois, » dit-il enfin, « que ce sont des enfants rudement gentils. Ne matérialise pas en eux tes déceptions, Terry. Les enfants n'ont pas la même façon que nous d'envisager les choses. Tant qu'ils sont enveloppés de tendresse et qu'ils jouissent de la sécurité... »

Elle haletait sous l'effort qu'elle faisait pour se dominer.

« Tu as sans doute besoin de vacances, » dit-il doucement. « Nos moyens nous le permettent. »

— « Sans les enfants ? Non, merci ! Lorsque je partirai, ce sera pour de bon et les enfants viendront avec moi. »

Le visage de Lloyd se tendit. Il se mordait la lèvre inférieure comme lorsqu'il cherchait à dominer une émotion. *Si seulement il s'abandonnait,* pensait Terry, *pour une fois. Je ne serais pas obligée de deviner...*

— « Laisse-moi le temps d'y penser, je t'en prie, Terry, » dit Lloyd d'une voix entrecoupée.

Elle hocha la tête à contrecœur. Elle ne pouvait supporter de le voir souffrir.

« Et je t'en supplie, pas un mot aux enfants, » dit Lloyd. « Il ne faut pas qu'ils se doutent que nous avons discuté... surtout à leur sujet ! »

— « C'est le psychologue qui parle ! » dit amèrement Terry.

— « Cette fois, c'était peut-être le père. » Lloyd tourna les talons et gravit rapidement l'échelle. Le panneau se leva par un simple contact. Maintenant, le bruit des rires leur parvenait distinctement. Des voix enfantines criaient :

— « Papa ! Papa ! Regarde-moi ! »

Terry cligna vivement des paupières pour retenir ses larmes.

— « Lloyd ! Lloyd ! Si seulement tu m'aimais ! »

Mais elle se parlait à elle-même.

C'étaient de robustes gamins, tout bruns, longues jambes et longs bras, et le genre d'yeux bruns qui paraissent presque noirs avec leur regard profond. Ils flottaient au centre de la salle de récréation sphérique, avec leurs figures rieuses et leurs corps aussi gracieux que des marsouins au milieu de l'eau.

Lloyd les regarda et son cœur se glaça. Que deviendrait-il sans eux ? Un vieil homme mourant.

— « Bonjour, les gosses, » dit-il. « Quel est le thème du jeu, aujourd'hui ? »

Paul répondit : « Nous jouons aux Martiens. Lui, c'est le Martien ; moi, je suis le Terrien et j'essaie de l'attraper, parce qu'il veut m'empêcher de me rendre sur la planète Mars. Si je le rejoins en cinq bonds, j'ai gagné, et s'il m'échappe, je suis mort. »

Carl psalmodiait : « Non, non, tu ne m'attraperas pas ! » Il tira la langue à l'adresse de son frère et s'éloigna d'une détente. Il vint en contact avec la paroi opposée et rebondit. Dans le centre, où ne régnait aucune pesanteur, il exécuta une curieuse manœuvre qui le renvoya en vrille, dans une autre direction.

Lloyd n'avait jamais rien vu de semblable.

Paul, les mains tendues pour saisir son frère, le manqua de quelques centimètres, et l'aîné vint se poser sur la paroi sphérique, les jambes repliées sous lui, prêtes à la détente.

Lloyd bondit vers le plafond. Auprès de ces créatures brunes et lisses, il se sentait vieux et raide. Il toucha le panneau du sas intérieur et se remit sur pieds au moment où la porte s'ouvrait. Il se laissa glisser par l'ouverture.

Il avait encore leurs voix aux oreilles tout en se glissant, avec l'aisance née d'une longue habitude, dans sa combinaison. Ainsi étaient faits les enfants. Au milieu des guerres, ils étaient des soldats. Au sein des épidémies, ils étaient médecins et infirmières. Au sein de l'espace...

Les autres combinaisons pendaient, comme des monstres décapités, sur le mur du caisson rectangulaire. La combinaison de Terry n'avait pas servi depuis longtemps. Il lui faudrait l'examiner minutieusement. Si elle se décidait à partir...

Non. Il ne voulait pas y penser.

Il déverrouilla la porte extérieure et s'y glissa, jusqu'au moment où il put saisir l'anneau d'ancrage. La porte se referma. Maintenant, il pouvait voir le cottage de l'extérieur. Sa maison.

C'était une sphère, un monde miniature de dix mètres de diamètre, ce qui n'est pas tellement réduit comme espace vital lorsqu'on l'utilise à plein. La sphère tournait rapidement sur elle-même en procurant une pesanteur artificielle, trois fois moindre que la pesanteur terrestre, aux pièces situées le long de sa surface, mais elle diminuait rapidement aux environs de l'axe de rotation près duquel il se tenait actuellement. Cet axe était constitué par le sas, un cylindre imaginaire qui traversait la salle de récréation, et la soute à provisions à l'extrémité opposée.

Autour du cottage, c'était l'espace — la nuit était d'un noir de suie, éclaboussé de plus d'étoiles qu'il n'eût semblé possible à un homme élevé dans le filtre d'air terrestre.

Sur la droite, il apercevait le disque rouge et brillant de Mars, plus proche que tous les autres, mais cependant loin, très loin. A sa gauche, c'était la Terre, à 1.720 kilomètres de distance.

Elle était sombre en ce moment, car le Soleil et la Lune se trouvaient à l'opposé. C'était un disque immense et noir dissimulant les étoiles, émaillé çà et là de points rougeâtres qui étaient des cités, suspendu un moment au-dessous de lui et l'instant d'après au-dessus, tel un gigantesque pendule.

Dans l'espace, un homme pouvait jouer ainsi avec ses sens : il n'y avait ni dessus ni dessous, les deux seules notions étant « près » ou « loin ». Les illusions d'optique auraient tôt fait de le rendre fou s'il abusait de ce genre d'expérience. Quelles devaient être, alors, les souffrances de ces pauvres âmes perdues dans la proximité de Mars, tellement loin de leurs foyers que la Terre n'était plus à leurs yeux qu'une étoile parmi des millions d'autres ? Il tourna encore ses regards vers Mars. Mais il lui eût été impossible de distinguer le *Santa Maria.* Le meilleur télescope de la Roue n'y aurait pas suffi à présent.

A une centaine de mètres, se trouvait la Roue, sorte de chambre à air gigantesque coupée diamétralement par un double rayon rectiligne. Elle luisait toute blanche, dans la clarté des étoiles, tranchant sur le noir velouté du firmament. Autour de la Roue, on apercevait d'autres sphères qui étaient elles aussi des cottages — neuf en tout. Grâce à eux, la Roue rappelait davantage la Terre natale. Ils l'humanisaient, la faisaient ressembler moins à une station spatiale qu'à une colonie d'hommes et de femmes qui s'étaient établis là et entendaient y rester. Il ne *pouvait* pas permettre de laisser détruire tout cela.

La vie était dure pour une femme. Les hommes peuvent parfois vivre de rêves, mais les femmes veulent s'appuyer sur quelque chose de concret. Cependant les hommes ont besoin de leurs femmes et de leurs enfants, et depuis toujours ils les avaient entraînés aux frontières pour y construire un foyer.

Une question se posait : les hommes étaient-ils allés si loin que leurs femmes ne pouvaient plus les suivre ?

Il se lança vers la Roue et glissa sans effort dans sa direction. En passant devant le moyeu circulaire, il tendit le crochet qui

terminait l'une des manches de sa combinaison et s'accrocha à la cage dans laquelle glissaient les navettes avec leur chargement humain.

Il pénétra dans le sas, retira sa combinaison et la pendit sur un cintre, puis descendit par le trou d'homme jusqu'à la salle de contrôle de pesanteur. L'air y était méphitique — épais, chaud et humide, et imprégné des odeurs diverses qu'y laissent des hommes qui vivent et qui travaillent. C'était encore pis que le cottage.

Le colonel Danton l'attendait à la porte de la salle d'Observation Céleste. Il paraissait vieux, hagard et malade. Ses cheveux étaient semblables à un chaume d'un blanc pur. Les accès de cataracte l'avaient rendu presque aveugle et son corps était maigre et courbé. On lui aurait aisément donné quatre-vingts ans alors qu'il n'en avait même pas cinquante.

Il ne pourra supporter un autre échec, pensa Lloyd.

— « Jim Faust est ici, » dit Danton. Sa voix demeurait forte et autoritaire.

— « Ici ? Que veut-il ? » interrogea Lloyd.

— « Il est inquiet. Il voudrait voir lui-même ces films. Il craint de ne pouvoir nous soutenir plus longtemps — du moins si cette tentative échoue. »

Lloyd regarda pensivement le colonel. « Inutile que vous affrontiez à nouveau cette épreuve. Reposez-vous ce matin. »

Danton serra les mâchoires puis se détendit progressivement.

— « Tels sont les ordres du docteur ? Occupez-vous de lui, Lloyd. Je vous verrai au repas de midi. »

Lloyd fit demi-tour, ouvrit la porte étanche et pénétra dans l'obscurité de la salle de projection improvisée où Faust regardait les films du cinquième jour...

2

CINQUIÈME jour. Le *Santa Maria* se trouvait à un million six cent mille kilomètres de la Terre. Le vaisseau semblait une sorte de jouet d'enfant composé de sphères, de cylindres et de moteurs-fusées précairement assemblés avec des pièces de Meccano. Il était tout blanc et brillait comme de la porcelaine sous les rayons implacables du Soleil.

La moitié supérieure du cylindre central constituait la soute

contenant les équipements dont on aurait besoin pour l'étude de Mars. Au-dessus de ce cylindre, se trouvait la sphère du personnel, ponctuée de hublots et de volets régulateurs de température. Il y avait trois ponts : le pont-magasin avec ses placards pour combinaisons spatiales et son sas cylindrique, le pont réservé au personnel et le pont de navigation. Au sommet, se trouvait la bulle plastique de l'astrodôme.

Le vaisseau tournait lentement sur lui-même en suivant l'ellipse d'un milliard cent soixante seize millions de kilomètres qui l'amènerait dans l'orbite de Mars au moment où la planète rouge atteindrait ce point précis.

Les moteurs-fusées avaient rugi pendant quinze minutes ; le reste du voyage de deux cent soixante jours se passerait dans un silence absolu.

A l'intérieur de la sphère, on avait l'impression prédominante que tout avait été conçu dans un but utilitaire ; ce n'était que métal peint, plastique et plaques de caoutchouc. Tous les murs du vaisseau et une grande partie des cloisons étaient truffés de jauges, conduits, placards, couchettes, chaises, réservoirs, etc.

Le pont de navigation était un univers clos de cadrans grimaçants et de lampes clignotantes et colorées, mais l'homme de quart n'y jetait un regard qu'à l'occasion. Il était pour l'instant occupé à l'astrodôme, observant la Terre que la lente progression du navire amenait devant ses yeux.

Comme tous les autres membres de l'équipage, Burt Holloway était un homme de courte stature. Il atteignait tout juste un mètre soixante-cinq, avec des mains étroites et mobiles, des cheveux blonds taillés en brosse et des yeux très bleus. Il n'était pas beau. Les hommes disaient qu'il avait une face de singe, avec sa bouche faible et son menton en retrait, mais les femmes éprouvaient pour lui des sentiments maternels. Il était pieds nus. Son vêtement se limitait à un short.

Quatre membres de l'équipage se trouvaient sur le pont d'habitation, auquel on accédait par des trous ménagés dans les cloisons de séparation et traversés en leur centre par des mâts. Ces trous permettaient de passer d'un pont à l'autre, en se laissant glisser le long des mâts. Des couchettes rétractables étaient disposées sur les parois incurvées. L'autre bout de la pièce était réservée aux repas. On y trouvait une réserve à provisions, un réfrigérateur géant qui s'étendait jusqu'aux soutes, un poste à ondes courtes et une table circulaire.

Jack Barr, un mètre soixante-dix, tout en muscles, avec une épaisse tignasse rousse, était étendu sur sa couchette. Sa ceinture était accrochée à des anneaux fixés sur la monture. Il avait les yeux bleu foncé et des sourcils qui se rejoignaient en ligne droite au-dessus d'un nez crochu. Pour le moment, il lisait une lettre écrite sur du papier bleu pâle. De temps en temps, il l'approchait de son visage et reniflait, les yeux fermés, un lent sourire distendant sa large bouche.

— « Hé, vous autres, » dit-il d'une voix enrouée, « écoutez ça un peu : *Mon amour, mon bébé chéri, jamais je n'oublierai la nuit où tu m'as montré...* »

— « ...ce que c'était que le Grand Méchant Loup, » termina Ted Craddock. Il était assis dans l'une des escarpolettes de la table et tenait, dans l'une de ses mains tannées, une fiole de plastique contenant du jus d'orange. A vingt-cinq ans, il était le bébé de la troupe avec sa jolie figure bronzée. Ses yeux noisette étaient plissés par un sourire. « Cette femme doit tremper son papier à lettres dans le musc. Ramasse cette abomination, Jack ! Ça va empoisonner la pièce. » Il fut interrompu par une brève quinte de toux.

— « Ça vaut encore mieux que les odeurs que nous respirons habituellement. Jamais je n'aurais cru que les gens pouvaient puer de cette façon ! Et toi, Ted, qui nous inonde de microbes. Pourquoi ne te couvres-tu pas la bouche ? Maintenant, écoutez ça. » Il tira de sa ceinture un papier rose plié en quatre. « Celle-ci, c'était une petite fille de joie toute blonde... »

— « Ça va, Jack, » dit Emil Jelinek d'un ton égal. Il avait la trentaine alors que les autres dépassaient à peine vingt-cinq ans. C'était un homme mince, anguleux, avec des cheveux noirs et rares, et une petite moustache plutôt broussailleuse. Il était allongé sur la couchette voisine de celle de Barr, les mains croisées sous la nuque. « Les femmes sont maintenant séparées de nous par plus de deux ans et demi. Lorsque tu rentreras, elles auront chacune deux gosses. »

— « Pas celles-ci, » répliqua Barr d'un ton avantageux. « Elles attendront. C'est justement ce que me dit Ellen dans cette lettre. Elle attendra cinq ans, s'il le faut, ou même dix. A l'en croire, il n'y en a pas deux comme moi. »

Tony Migliardo se mit à rire à l'autre bout de la pièce où il flottait devant la cantine. C'était un jeune homme à la peau foncée, aux traits réguliers avec des yeux bruns liquides et des che-

veux d'un noir de corbeau. « Ce ne sont pas les hommes comme toi qui manquent, Jack, et elles les trouveront bien vite : des organes reproducteurs pourvus de membres accessoires qui leur assurent la mobilité. »

— « Sale petit... » Barr voulut bondir de sa couchette, mais sa ceinture le ramena aussitôt à sa place.

Jelinek tourna la tête et fixa durement Barr. « Taisez-vous pendant dix secondes ! Si nous en sommes déjà là au cinquième jour, que ferons-nous au deux cent soixantième ? Tu m'entends, Mig ? »

— « Je m'excuse, Jack, je regrette d'avoir dit ça. »

— « Bon, ça va, » dit Barr radouci.

— « Mon vieux Barr, » reprit Jelinek, « il serait préférable que tu ne nous narres pas en détail tes conquêtes amoureuses. Nous n'avons que trop d'occasions de nous énerver. »

— « Vous manquez une chance unique de vous instruire sur des sujets qu'on n'enseigne pas dans les Facultés. Mais puisqu'il en est ainsi, je vous laisserai croupir dans votre stupidité, » grommela Barr.

Craddock fut repris d'une nouvelle quinte de toux.

Barr se tortilla pour le regarder. « Et cette toux ? Ça finit par devenir énervant, non ? »

— « Je vais voir ce que je peux faire, » dit Jelinek. Il ouvrit un placard près de sa tête et en tira un ophtalmoscope.

Craddock se libéra des sangles qui le retenaient à la table et se laissa flotter jusqu'à la couchette de Jelinek. Il s'y maintint d'une main pendant que l'autre lui examinait la gorge. « La muqueuse est irritée, mais c'est peut-être l'effet de la toux. » Il tira de son placard un petit cylindre métallique et actionna un petit levier latéral. Deux pilules molles et bleues lui jaillirent dans la main. « Un peu de pénicilline ne te fera pas de mal. Je t'en donnerai une nouvelle dose dans six heures. »

— « Dis donc, Emil, » dit Barr brusquement. « Tu te trompes, il n'y a pas cinq jours que nous sommes partis. »

Migliardo jeta un regard sur l'horloge à répétition fixée au mur. « Cinq jours, une heure, seize minutes, trente-et-une secondes. »

— « Cette pendule ne marche pas, » murmura Barr. « J'ai l'impression qu'il s'agirait plutôt d'un mois. »

— « Elle fonctionne en synchronisme avec le chronomètre piézoélectrique du pont de navigation, » dit Jelinek. « Il n'existe pas au monde un appareil à mesurer le temps qui soit plus précis. »

— « Lloyd Phillips est bien capable de l'avoir fait retarder.

C'est tout à fait son genre, » grommela Barr. « Et une fois que nous serions rendus à mi-chemin et sur le point de devenir dingues, il nous annoncerait que le voyage est pratiquement terminé. Je suis persuadé qu'il trouverait ça astucieux. »

— « Voyons, Jack, » dit Craddock en se laissant dériver de nouveau vers la table, « à quoi sert de lancer des bruits de ce genre, même pour plaisanter ? »

— « Qui parle de plaisanter ? Je sais que nous sommes partis depuis plus de cinq jours. »

Craddock saisit le bord de la table et glissa ses jambes dans les sangles. « Il n'y a pas de radio... Comment veux-tu savoir ? »

— « Et à quoi sert, selon toi, ce disque parabolique orientable ? » interrogea sarcastiquement Barr.

— « A téléguider les roquettes de sondage lorsque nous arriverons à proximité de Mars. »

— « C'est ce qu'on nous a dit, » ricana Barr. « Dans ce cas, pourquoi est-il braqué en permanence sur la Terre ? »

— « Comment le saurais-je ? » répondit violemment Craddock. « Il sert peut-être à contrôler à distance nos appareils de mesure. »

— « Avec l'énergie qu'absorbe cet engin ? Tu plaisantes ! »

Migliardo avala le bonbon qu'il était en train de mâcher.

— « La consommation n'est pas tellement importante. »

Barr lui jeta un regard de mépris. « Voilà pourquoi tu es ingénieur-adjoint sur ce baquet et non ingénieur. La consommation n'apparaît pas sur la jauge. Je me suis demandé pourquoi le réacteur ne fournissait pas sa puissance nominale. Cette casserole en absorbe une bonne partie et l'énergie court-circuite la jauge. L'appareil est truqué. »

— « Voyons, Jack, » dit Migliardo d'un ton apaisant, « pourquoi feraient-ils une chose pareille ? »

— « Pourquoi ont-ils scellé un compartiment sur le pont de navigation avec interdiction d'y pénétrer ? » demanda Barr. Il se tourna vers Jelinek. « Tu en sais là-dessus plus que personne. »

— « On nous a dit qu'il s'agissait là d'un dispositif de sécurité qui venait s'ajouter aux facteurs de sécurité prévus pour le combustible et la résistance structurelle, » dit Jelinek calmement.

— « Pourquoi ne pas nous en révéler la nature ? »

— « En tant que psychologue, je puis vous assurer qu'un facteur de sécurité dont on n'ignore rien n'est plus un facteur de sécurité. On a bientôt fait de le comprendre dans la capacité nomi-

nale. C'est une chose sur laquelle nous pourrons compter pour nous tirer d'affaire si tout le reste tombe en panne. Il vaut mieux que nous ignorions quelle en est exactement la nature. »

— « En somme, on nous demande de croire en Dieu, sans chercher à comprendre. »

Jelinek hocha la tête. « Exactement. C'est une question de foi. »

Barr fit la moue. « Moi, je veux *savoir*. Je laisse Dieu à ceux qui en ont besoin. Je ne le trouve sur aucun de mes appareils enregistreurs. Cette histoire de facteur de sécurité n'est pas plus sérieuse. Ils n'en ont pas précisé la nature pour la bonne raison que ce fameux facteur n'existe pas. Ce compartiment scellé ne contient que le vide. Si nous l'ouvrions, nous nous apercevrions qu'il est aussi dénué de substance que les promesses du Pape. »

— « Barr ! » dit Migliardo d'un ton vibrant.

La voix douce de Jelinek l'interrompit : « Mig, tais-toi ! Quant à toi, Barr, garde tes opinions pour toi et ne touche pas à ce compartiment. S'il est vide, il vaut mieux que nous n'en sachions rien. L'histoire de temps qui a provoqué cette discussion est absurde et vous le savez parfaitement. Nous le contrôlons chaque jour lorsque nous faisons le point. »

— « C'est vrai, » concéda Barr, « mais... »

A ce moment on entendit un sifflement strident dont l'écho se répercuta à travers le navire. Les lumières s'éteignirent. Quelqu'un cria : « Une météorite ! » Puis ce fut une cacophonie d'ordres confus. Des corps en apesanteur s'entrechoquaient dans l'espace vide des salles.

Puis Barr s'exclama : « Taisez-vous tous. Elle n'a pas heurté la sphère. Ça va, Burt ? »

— « Ça va, » répondit Holloway du pont de navigation. « Mais nous sommes sur batteries maintenant. J'essaie de repérer l'impact. »

— « Inutile, » dit Barr, « c'est à l'avant — dans le réacteur ou les connexions intermédiaires. »

— « S'il s'agit du réacteur... » commença Craddock d'une voix tremblante.

— « Nous sommes cuits, » termina brutalement Barr. « Les batteries ne tiendront pas plus de quelques heures, et alors le conditionnement d'air s'arrêtera. » On entendit un remue-ménage confus. « Je vais aller vérifier, Mig. Passe ta combinaison et prépare-toi à me donner un coup de main. »

Ensuite, ce fut le silence.

3

DANS la salle de projection de la Petite Roue, l'écran s'était éteint. Lloyd donna les lumières et regarda Faust. L'alerte petit homme se retournait, sa nuque grise faisant place à un visage finement ciselé. Il n'avait guère plus d'un mètre soixante, mais tout était chez lui parfaitement proportionné, de ses pieds bien chaussés jusqu'à sa figure à l'expression étudiée.

Le front lisse s'était creusé de rides, les yeux bleus avaient pris un éclat dur. « C'est vous, Lloyd ? » dit-il trop vite, de sa voix bien timbrée d'orateur. « Etait-ce la fin ? C'est cela que vous vouliez me cacher ? »

— « Calmez-vous, Jim, » dit Lloyd. « Nous ne cherchons à rien vous cacher. La météorite n'a pas frappé le réacteur. Elle a fait sauter un plomb et le *Santa Maria* a été branché sur batteries. Il n'y avait pas suffisamment de puissance pour que nous captions autre chose que le son, et même cela absorbait encore trop d'énergie pour que le vaisseau pût le supporter longtemps. Barr a repéré le trou et remplacé le plomb en vingt-cinq minutes. »

— « Le ciel et Barr en soient loués ! » dit Faust rassuré. « Les autres avaient l'air complètement affolés. »

— « Barr est l'homme d'action, » dit Lloyd. « Lorsqu'un événement imprévisible exige une action instantanée et précise, il prend la direction des opérations. C'est pourquoi nous l'avons placé là. »

— « Alors il a gagné son passage. Reprenons la suite de la projection. »

— « Nous avons deux cent cinquante cinq jours de film — à raison de vingt-quatre heures par jour. »

Faust fronça les sourcils. « Puis-je me fier à vous pour me faire une sélection ? »

Lloyd se leva. A ses yeux, la pièce paraissait grande. C'était la Salle d'Observation Céleste, une pièce d'environ six mètres sur six. Mais pour Faust, elle devait sembler exiguë, poisseuse et puante. Bien sûr, après dix ans de séjour, on s'habituait à cette atmosphère, de même qu'on s'habitue à ce point à la présence d'une femme que, si elle vient à vous quitter, elle emporte une partie de vous-même.

Il prit une chaise à côté du politicien et le regarda droit dans les yeux. « Il le faudra bien, Jim. Quelle idée a germé dans votre

cervelle ? Vous êtes notre préposé aux relations publiques. Vous nous avez déjà fait confiance. En ce moment, vous vous conduisez en politicien, Jim. »

— « Je suis les deux. Le Parti a constamment appuyé de tout son poids les voyages spatiaux. Nous avons mené vos batailles pendant plus de trente ans, Lloyd. J'estime que nous avons droit à un peu de confiance. »

— « Vous l'avez, » dit doucement Lloyd, « vous et le Parti, mais ne ramenons pas tout à une bienveillance désintéressée. Vous vous en êtes bien tiré, politiquement et financièrement. Le Parti est maintenant la plus puissante force politique de toute la Terre, bien qu'il ne possède pas la majorité absolue. Et vous êtes la plus grande autorité du Parti.

» Vous avez également accompli une grande réussite personnelle. Rien de tortueux ni d'obscur, je l'admets, mais votre côté de la tartine a été fort bien beurré. Vous avez placé une partie de votre argent dans la Grande Roue. Vous en avez retiré un coquet bénéfice. Et aujourd'hui, vous venez nous dire que vous ne pouvez plus vous fier à nous. »

— « La confiance, » dit Faust, « est une voie à double sens. »

Lloyd reprit, en articulant les mots : « Qu'adviendrait-il de la confiance publique si le monde apprenait que l'équipage du *Santa Maria* en était déjà aux querelles intestines au bout de cinq jours de voyage ? »

— « Le marché des valeurs accuserait sérieusement le coup. »

Lloyd déploya ses mains en un geste éloquent. « Alors ? »

— « Alors, je suis ici, » dit Faust sans se troubler. « Il faut que je sache la vérité. Les planètes ne nous sont pas indispensables. Nous pourrions faire une pause de quelques années, consolider nos gains, oublier Mars et Vénus. »

— « Et que faites-vous de la surproduction, Jim, de l'effondrement économique ? »

— « Mieux vaut un effondrement immédiat que nous pourrons surmonter plutôt qu'une catastrophe tardive qui nous atteindrait tous et donnerait sa chance à un homme comme McIntire. Nous pouvons supporter un effondrement, si nous savons le diriger à bon escient, si nous *préparons* le public à un autre échec. Il a déjà vu deux vaisseaux rater Mars et revenir bredouille. Si nous annoncions brutalement la nouvelle de cet échec, ce serait le chaos — à la fois politique et économique. McIntire hériterait d'un nombre suffisant de nos électeurs traumatisés, pour donner une nette majo-

rité à sa Coalition Fondamentaliste. Une fois qu'il se trouverait dans la place, on ne pourrait plus l'en faire sortir. Il faudrait se résoudre à l'assassiner et alors ce serait l'éclatement. Je ne veux pas voir cela, Lloyd. L'espace est important, c'est entendu, mais moins que le peuple. Nous pouvons faire marche arrière, Lloyd, si nous ne sommes pas mis en pièces maintenant. »

— « Un lutteur ne recule jamais, dit-on. Il y a pour chaque chose un moment psychologique. C'est le cas pour Mars. C'est maintenant ou jamais. »

— « Vous avez peut-être raison, » dit Faust avec regret, « ce sera peut-être jamais. Si cela arrive, j'en serai absolument navré. Mais je survivrai et vous aussi. J'aimerais autant voir la Terre survivre également, même sans les planètes. »

— « Alors vous êtes réellement prêts à nous jeter par-dessus bord ! Le Parti s'est identifié à l'exploration de l'espace. Comment pourriez-vous retourner votre veste ? »

Faust hésita. « Ce serait peut-être dur, mais nous y parviendrions. L'espace nous a été favorable — à tous, pas seulement au Parti. La population comprendrait un recul de notre part. Mais il faudrait l'y préparer dès à présent. »

— « Sans doute, Jim, » dit Lloyd amèrement, « mais il faut comprendre. Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. Il est nécessaire d'interpréter. » Il parla brièvement dans le micro mural. « Voici le trentième jour. »

4

TRENTE jours d'écoulés. Le *Santa Maria* se trouvait à neuf millions de kilomètres de la Terre. La planète affectait encore la forme d'un disque, mais la Lune était réduite à un point. Toutes deux demeuraient encore les objets les plus brillants dans l'univers, le Soleil excepté. Holloway, debout devant le hublot sombre, regardait la distance qu'ils avaient parcourue depuis leur planète natale. Il ne faisait pas un mouvement. A peine semblait-il battre des paupières.

Le pont d'habitation du personnel était complètement calme. C'était un silence d'une densité inimaginable pour tout autre qu'un homme de l'espace. Puis il y eut le claquement d'une carte aimantée sur la table où Craddock et Migliardo jouaient au *gin rummy*.

Craddock fut pris d'une quinte de toux et reposa ses dix cartes, figures en dessous, pendant qu'il se couvrait la bouche de ses deux mains. La violence de la crise lui secouait le corps tout entier, le laissant épuisé.

Migliardo saisit un flacon et le poussa dans la main du malade. Barr se retourna dans sa couchette, tenant négligemment à la main des lunettes stéréoscopiques. « Assez ! Assez ! » cria-t-il.

Craddock pressa le flacon pour faire pénétrer l'eau dans sa bouche, avala convulsivement entre deux accès de toux et ne s'arrêta que lorsque tout le liquide fut épuisé. Petit à petit, la crise se calma. Le jeune homme essuya les larmes qui lui coulaient des yeux. « Merci, Mig, » dit-il faiblement. Il avait maigri. Comme tous, d'ailleurs.

— « Emil ! » cria Barr de sa couchette. « Pourquoi diable ne fais-tu rien pour le soigner ? »

La voix calme de Jelinek leur parvint du pont de navigation :

— « Je t'ai déjà dit que c'est psychosomatique. »

— « Si on ne fait rien et si ça continue, un jour il ne lui restera plus de gorge pour tousser, » grommela Barr.

Le visage de Jelinek apparut dans le trou. « Qu'entends-tu par là, Barr ? »

— « Rien de plus que ce que j'ai dit. »

— « Il n'y a mis aucune mauvaise intention, » l'excusa Craddock. « Ça l'énerve de m'entendre tousser perpétuellement. Personnellement, je suis à bout moi aussi. »

Jelinek n'avait pas fait un mouvement. « Nous sommes tous solidaires dans cette entreprise, Barr. Nous réussirons ensemble ou pas du tout. Oh ! je sais : Mig pourrait peut-être te remplacer, le cas échéant, et se tirer d'affaire convenablement. Burt pourrait piloter le navire s'il m'arrivait quelque chose. Mig pourrait prendre le poste de navigateur si Burt devenait indisponible, et tu es suffisamment versé dans le câblage et l'électronique pour te tirer d'affaire dans le travail de Ted. Mais, en réalité, les choses ne se passeraient pas aussi simplement. Nous sommes cinq. C'est le strict minimum. Que l'un de nous vienne à manquer et ce serait la catastrophe. »

Il disparut et de nouveau le silence s'établit. Barr haussa les épaules et revint à sa lunette stéréoscopique. Craddock et Migliardo puisèrent des cartes dans l'épais paquet qui se trouvait sur la table et recommencèrent à jouer. Holloway regardait silencieusement à travers le hublot.

— « Le réservoir B commence à geler, » dit Jelinek. « Je vais mettre le vaisseau en révolution pour le présenter au Soleil. »

Nul ne fit un mouvement, ne leva même les yeux. Quelque part, on entendit la plainte d'un moteur. Avec une lenteur extrême, le vaisseau commença de tourner. La plainte décrût graduellement, s'évanouit dans le silence.

Holloway poussa un cri, en braquant un index tremblant sur le hublot. Tous les regards se tournèrent vers lui et le visage de Jelinek apparut dans l'ouverture.

— « Bon sang... ! »

— « Burt ! »

— « Pour l'amour du ciel, Burt ! »

— « Là... » dit Holloway. « Il y avait quelque chose... là ! »

— « Qu'est-ce que c'était ? » dit Jelinek. « Essaie de nous dire ce que tu as vu. »

Holloway, cramponné à une rambarde, tremblait. Son corps flottait dans l'air. « Je ne sais pas ce que c'était. Quelque chose... quelque chose de blanc. Ça a disparu maintenant. »

— « Il faut bien autre chose pour te faire crier. De quoi s'agissait-il, Burt ? » demanda Jelinek d'une voix incisive.

— « Ce sont peut-être les ordures que tu as vues, » dit doucement Migliardo.

— « Oui, » dit vivement Holloway. « C'est ça. Ça flottait le long du navire. Lorsque tu l'as fait tourner, ça a glissé le long du hublot. »

— « Tu as peut-être raison, » insista Jelinek. « Mais tu as cru voir autre chose. Quoi ? »

— « C'est bon, » dit Holloway avec colère. « Ça ressemblait à un visage, un visage avec une barbe ! »

— « Les traits avaient-ils pour toi quelque chose de familier ? » demanda Jelinek.

Le tremblement de Holloway s'était transformé en frissons sporadiques. « Je ne suis pas fou, Emil. Non, je n'ai jamais vu ce visage auparavant. »

— « Avait-il l'air d'un mort ? »

— « Non ! »

— « Qu'est-ce que tu en sais ? »

Holloway aspira profondément et répondit d'une voix ferme : « Il m'a regardé. Ses yeux... jamais je n'ai vu une telle expression de chagrin et de pitié. Il avait de la compassion... pour moi... pour nous tous. »

— « Nom d'une pipe ! » gémit Barr. « De ma vie je n'ai entendu de pareilles inepties. Tu t'es simplement brûlé les yeux à fixer la Terre et la Lune. C'était une post-image. »

Jelinek hocha la tête. « Probablement... superposée à un rayon de soleil. A moins qu'il ne s'agisse d'un paquet d'ordures, comme l'a suggéré Mig. Ne va pas te faire des idées, Burt. »

Holloway se mit à rire, encore tout tremblant. « Me faire des idées ? Pas question ! Je ne vois pas qui pourrait se balader ici, à neuf millions de kilomètres de la Terre ! »

— « Hé, » dit Barr, « voilà de quoi te rincer l'œil ! » Il lança la lunette stéréoscopique dans la direction de Holloway.

Celui-ci l'attrapa au passage et la porta à ses yeux. « C'est donc ça qui t'amuse tellement ? » dit-il d'un ton déçu.

— « Fais voir ! » demanda Craddock alléché.

Holloway lui jeta l'objet comme il se serait débarrassé d'une ordure. Puis il s'essuya les mains sur son short et reprit son poste au hublot.

Craddock demeura longtemps les yeux rivés à la lunette, appuya sur le bouton pour obtenir une autre scène et reprit sa contemplation. Ses joues s'empourprèrent.

Migliardo l'observait curieusement. « Qu'est-ce que tu regardes là ? » Il tendit la main vers la lunette.

— « Attends un peu. Ton tour viendra. »

Migliardo la lui arracha des mains. « Je vais te la rendre immédiatement. » Il y porta son regard et l'écarta aussitôt, comme si une guêpe venait de le piquer. « Bon sang... Tu n'as rien de mieux à faire qu'à te vautrer dans ces ordures ? »

Craddock tendit la main. « Rends-la moi ! Rends-la moi ! »

La tête de Jelinek apparut une fois de plus dans le trou. « Ma parole, je passe plus de temps à regarder ces idiots qu'à surveiller mes appareils. Fais-moi voir cela ! »

Migliardo la jeta dédaigneusement dans la direction de Jelinek. Celui-ci tendit la main, mais la lunette franchit le trou et disparut. Un instant plus tard, on entendit le choc du plastique contre le métal.

Barr défit ses boucles de ceinture d'un mouvement rapide qui dénotait un long entraînement et bondit en direction du mât. Il jeta des regards furieux à travers le trou où Jelinek venait à nouveau d'apparaître, tenant à la main la lunette brisée.

— « Je suis désolé, mon vieux, » s'excusa Jelinek. « Je suis d'une maladresse... »

— « Si j'étais sûr que tu l'as fait exprès... » dit Barr furieusement.

— « Et après ? » interrogea Jelinek d'une voix calme.

D'une voix glaciale, meurtrière, Barr répondit : « Je te donnerais une telle correction que tu préférerais sortir du sas sans combinaison plutôt que de rester ici avec moi. Elle est fichue, » gémit-il.

— « Je ne suis pas tellement fâché de l'accident, » dit Jelinek. « Tu ne peux donc pas comprendre que des images pornographiques ne sont pas précisément ce qui convient pour une croisière de deux ans et demi ? La seule façon de retrouver les femmes un jour, c'est justement de les bannir de ton esprit. »

— « Rends-moi cette lunette, » dit Barr avec colère. Il prit l'objet brisé des mains de Jelinek. « Tu fais ce que tu veux et moi aussi. » Il tourna vers lui des paupières lourdes d'antipathie. « Que je ne te retrouve plus sur ma route, pisse-vinaigre, sinon l'un de nous sera manquant au retour. »

Barr glissa ses jambes épaisses et velues dans des sangles et déposa soigneusement la lunette brisée sur la table. Aucune des pièces ne manquait. Avec une grande délicatesse, surprenante pour des doigts aussi épais, il démonta les divers segments et les disposa doucement sur la table, en y plaquant la paume. « Hé, Burt, » appela-t-il, « lance-moi le tube de colle qui se trouve dans mon placard. »

Un instant plus tard, l'objet demandé venait vers lui à la manière d'un poisson dans un aquarium. Barr leva une main négligente et le saisit en plein vol. Le mouvement déplaça les fragments disposés sur la table et l'homme les couvrit rapidement pour les empêcher de s'envoler. Avec une lenteur pleine de délicatesse, il se mit en devoir d'humecter les pièces fracturées de colle transparente, puis de les remonter.

Migliardo gagna la partie de cartes et inscrivit joyeusement ses points.

Holloway était toujours immobile devant son hublot.

— « J'ai faim, » dit soudain Barr. « C'est ton tour de faire la tambouille aujourd'hui, Mig. Vas-y. Pour ma part, je voudrais un bon bifteck bien juteux. »

— « Nous avons déjà mangé du bifteck hier, » dit Migliardo d'un air absent en étudiant ses cartes.

— « Je ne m'occupe pas de ce que nous avons mangé hier, je veux du bifteck aujourd'hui, » dit Barr.

— « Si nous mangeons du bifteck une fois par semaine, nous en aurons assez pour tout le voyage, » dit Migliardo. « Si nous en voulons tous les jours, nous nous en passerons pendant deux ans. Aujourd'hui, nous aurons des filets de sole. »

— « Quel jour sommes-nous... Vendredi ? » s'informa Barr.

— « Vendredi, en effet. »

— « Il me semblait bien avoir flairé un mangeur de poisson. Eh bien, moi, j'ai horreur du poisson ! Pourquoi faudrait-il que je mange du poisson pour tes beaux yeux ? »

— « Il y aura suffisamment de poisson à condition d'en manger une fois par semaine, » dit Migliardo calmement. « Le vendredi vaut bien un autre jour, et autrefois tu aimais le poisson. »

Barr abattit son poing sur la table. « Maintenant il me fait horreur. Je vais te faire une proposition, » dit-il d'un air sournois. « Tu manges mon poisson et je mange ton bifteck. »

— « Non, merci, » répondit Migliardo poliment. « J'aime le poisson une fois par semaine. J'aime le bifteck une fois par semaine. D'ailleurs... » (il regarda la pendule) « ce n'est pas l'heure de dîner. »

— « Cette horloge déraille, » rugit Barr. « Qu'est-ce que vous allez croire, mon estomac ou cette toquante ? Pour mon compte, j'ai fait mon choix. » Il libéra ses jambes des sangles et s'approcha du réfrigérateur. Il chercha parmi les repas préparés, s'empara de ce qu'il désirait et le glissa dans le four. Migliardo ouvrit la bouche pour dire quelque chose, haussa les épaules et la referma. Craddock abattit une carte.

— « *Gin !* » s'écria triomphalement Migliardo, et il reposa ses cartes. « Ça fait trois cent douze dollars que tu me dois. »

Craddock ouvrit des yeux incrédules. Soudain, il leva la tête et jeta ses cartes à la figure de Migliardo. « Tricheur, » criait-il hystériquement. « Sale tricheur, si tu crois que je vais te payer, tu te trompes ! D'ailleurs, je ne jouerai plus ! Tu n'es qu'un sale tricheur ! »

Cela finit par une violente quinte de toux qui lui secouait le corps et faisait saillir ses yeux dans leurs orbites. Migliardo le regardait avec étonnement ; un peu de sang commençait à couler d'une coupure sous l'œil gauche, là où le coin d'une carte l'avait frappé.

L'écran redevint obscur.

5

Au moment où la lumière se rallumait dans la salle de projection, Faust se tourna vivement vers Lloyd. « Une autre météorite ? »

— « Fin de la bobine. »

Faust poussa un soupir. « Ce n'est pas encourageant ! »

— « Ne vous méprenez pas, » dit Lloyd. « Nous vous montrons ce qu'il y a de pire. Bien des jours se sont écoulés sans incident. Sans discussions, sans bagarres, sans désagrément d'aucune sorte. »

— « Un incident de ce genre une fois par mois... ce serait encore trop... Il semblerait que le choix se soit porté sur un groupe d'individus mal assortis. »

Lloyd sourit. « Est-ce là une critique ? Nous les avons soigneusement sélectionnés en recherchant d'abord un équilibre, et seulement ensuite les aptitudes professionnelles requises. Ils devaient se compléter mutuellement, les faiblesses de l'un étant compensées par les points forts de l'autre. Nous avons tenté de prévoir les pressions, le heurt des personnalités... mais autant vouloir prédire la nature de la matière dans Jupiter. Ces hommes vivent actuellement dans des conditions sur la nature desquelles nous ne possédions aucun renseignement... lorsque nous les avons choisis. Ces renseignements, nous les recueillons maintenant. »

Faust regarda curieusement Lloyd. « Je me suis laissé dire que ces gens étaient vos amis. »

Le visage de Lloyd se durcit. « Ils le sont. Du premier au dernier. Vous ne condamneriez pas un ami à la destruction, n'est-ce pas ? Mais vous désigneriez le candidat le plus apte, et puis vous observeriez son comportement de près. S'il échoue, vous ne recommencerez pas deux fois la même erreur. Je n'enverrai plus personne à l'aveuglette. »

Faust se rembrunit. « Je vois. Mais votre appareillage de télévision ne prend-il pas la place d'équipements qui seraient plus utiles à leur survivance ? Plus d'eau et de nourriture par exemple ? Davantage de viande pour que Barr puisse avoir son bifteck quotidien ? Des récepteurs de radio ? »

Lloyd secoua la tête. « S'il y avait du bifteck en abondance, Barr ne s'y intéresserait plus. Cette manie relève du psychisme comme toutes les manies. Des récepteurs de radio ne contribueraient pas à maintenir le moral, mais tendraient au contraire à

le saper. Imaginez que vous soyez coupé irrévocablement du reste de l'humanité pour une période de deux ans et demi et qu'un appareil vous rappelle avec insistance que d'autres mènent une vie saine, libre, heureuse, qu'ils mangent ce qui leur passe par la tête, qu'ils vont au bal, qu'ils couchent avec des femmes, qu'ils se promènent sur la verte Terre ? Il y aurait de quoi vous rendre fou.

» Nous avons essayé cela sur les deux premiers astronefs. Sur l'un, le poste fut mis en miettes dès la première semaine. Sur l'autre, il dura dix jours. Ces hommes sont coupés de tout. Il faut qu'ils sachent qu'ils n'ont aucune aide à attendre de quiconque, qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Du point de vue psychologique, il faut leur donner l'impression que la vie s'est arrêtée également pour le reste du monde. S'ils reviennent, ils retrouveront la vie au point où ils l'auront laissée à leur départ, les mêmes amis, les mêmes occupations, les mêmes filles, prêtes à les aimer. Non, les postes de radio ne constituent pas une solution. »

— « On dirait, à vous entendre, que c'est vous-même que vous cherchez à convaincre, » dit Faust.

— « Pourquoi pas ? Croyez-vous que je ne redoute pas de voir ces films ? Et pourtant j'attends la suite avec une impatience qui me fait horreur.

» Néanmoins, je sais que ces hommes possèdent tout ce qu'il faut pour réussir — si toutefois l'entreprise est humainement possible. Ils ont plus de provisions alimentaires, plus de combustible, plus d'air qu'il n'en faut. Et pour couronner le tout, il existe un facteur de sécurité. »

Les yeux de Faust brillèrent. « Ah ! oui, le mystérieux facteur de sécurité ! Je l'avais presque oublié. En quoi consiste-t-il ? »

Lloyd hésita. « Je préférerais que vous en jugiez par vous-même. Les premiers résultats ont été plutôt... déconcertants. » Il consulta sa montre. « Si nous allions déjeuner ? Amos nous attend. »

La voix de Faust s'adoucit. « Amos a plus mauvaise mine qu'il y a un an. Combien de temps tiendra-t-il encore ? »

— « Assez longtemps pour réaliser son projet. »

— « Pourquoi n'a-t-il pas été nommé général ? »

— « Il a refusé cet avancement à plusieurs reprises. C'est un colonel, selon lui, qui doit commander la Petite Roue. Il pense que la responsabilité n'est pas suffisante pour justifier la présence d'un général. Mais si on lui retire son poste, il n'y survivra pas. Du point de vue physiologique, ce serait un désastre. Ne lui dites pas que

je vous ai mis au courant — il a le cœur faible. Une lésion importante. Il ne vivra plus longtemps ici. »

— « Vous-même, vous n'avez pas été nommé général. Combien de promotions avez-vous déclinées ? »

— « Quelques-unes, » dit Lloyd brièvement. « Nous voici arrivés. » Il ouvrit la porte et ils pénétrèrent dans le mess : trois longues tables d'aluminium avec les bancs attenants. Il n'y avait dans la salle qu'Amos Danton, assis à proximité du monte-charge de la cuisinière électronique. Au moment où ils firent leur entrée, il contemplait son plateau d'un regard inexpressif, puis il tourna la tête vers eux en souriant.

— « J'ai pris la liberté de commander pour vous, » dit-il.

Ils s'assirent et attaquèrent leur repas. Lloyd remarqua que Danton n'avait pris qu'une salade du chef. Il la remuait avec sa fourchette, mais Lloyd ne le vit pas manger une seule bouchée.

Il aimait cet homme, ce visage ravagé à la peau noircie, aux yeux presque aveugles, à la courte chevelure blanche, ce prestigieux meneur d'hommes qui avait envoyé trop d'entre eux à la mort, qui avait agonisé avec chacun d'eux, cet étrange champion de l'espace, cette figure symbolique.

— « Donnez-nous votre opinion, Jim, » dit Danton d'une voix égale. « Vous connaissez les hommes et vous n'avez pas d'idée préconçue. Vous n'êtes pas dans le bain comme nous. La situation est-elle mauvaise ? »

Faust hocha la tête lentement. « Ce sera un miracle s'ils s'en tirent. »

— « Et vous n'avez vu que les trente premiers jours, » gémit Danton. « Lloyd, je vous l'ai dit : j'aurais dû partir. Vous auriez dû me laisser partir. »

Lloyd ouvrit la bouche pour répondre, mais Faust le devança. « Non, Amos. Vous étiez indispensable ici. Vous parti, il ne resterait plus rien. Et vous êtes encore indispensable. »

— « J'aimerais vous croire, » répondit Danton en se couvrant le visage d'une main sillonnée de rides. « Mais Lloyd est capable de poursuivre ma tâche. » Il se tourna farouchement vers Lloyd. « Vous la poursuivrez, Lloyd ! Votre vie est ici et nulle part ailleurs. » Il regarda vers le hublot devant lequel les étoiles multicolores tournaient inlassablement. « L'ère ancienne est close. L'heure de la retraite a sonné pour l'homme de l'espace sans spécialité. Voici venir le psychologue qui adaptera l'homme à l'espace et non plus l'espace à l'homme. »

— « Prêt ? » fit Lloyd.

Danton se leva en même temps qu'eux.

Lloyd se tourna vers Faust. « Marchez devant, voulez-vous, Jim ? »

Faust inclina la tête et se dirigea d'un pas vif vers la porte.

Lorsqu'ils furent seuls, Lloyd se tourna vers le colonel. « Amos, Terry va me quitter. »

Danton ferma les yeux un instant puis regarda Lloyd avec compassion. « Elle emmène les enfants ? »

— « C'est son intention. La crise s'est produite, Amos. Cela fait des années que je la vois venir. J'ai fait mon possible pour reculer l'échéance, mais que peut-on faire lorsqu'une femme désire la compagnie de gens normaux qui ont les pieds sur terre, qu'elle veut voir ses enfants folâtrer nu-tête dans la verdure, jouer à la balle en plein soleil, danser, se promener au clair de lune avec une jeune fille ? Comment répondre à de tels arguments ? »

— « Il n'y a pas à discuter, fiston. C'est une chose que même un célibataire n'ignore pas. »

— « Il m'est venu une idée, » dit lentement Lloyd. « Nous nous sommes trompés en construisant les cottages. La solitude est déjà suffisante ici sans qu'il soit nécessaire d'en rajouter. Nous avons neuf familles et un cottage vide depuis que la femme de Chapman l'a quitté. Réunissons-les tous ensemble et plaçons celui qui est vide au centre. Nous le convertirons en salle de récréation avec salons, une salle de danse, salles de jeu, un gymnase au milieu. Les femmes pourront se rassembler sans s'aventurer dans l'espace et les membres de l'équipage pourront également en profiter. La chose est-elle réalisable financièrement ? »

Danton hocha la tête. « A première vue, cela représente surtout de la main-d'œuvre, et nous n'avons guère de travail en ce moment. Non seulement nous pouvons nous offrir ce luxe, mais nous ne pouvons pas nous en dispenser. Mais cela ne contribuera pas à résoudre votre problème particulier. »

Le visage de Lloyd s'assombrit. « Je le sais. »

— « Je ne voudrais pas me substituer au courrier du cœur, » dit Danton, « mais les femmes ont besoin de sécurité sur le plan émotionnel. Depuis combien de temps n'avez-vous pas montré à Terry que vous l'aimiez ? »

— « Depuis trop longtemps, » répondit Lloyd. Puis, cédant à une impulsion soudaine : « Allons voir les films, » dit-il presque gaiement.

6

SOIXANTE-TREIZIÈME jour. L'assemblage disparate de réservoirs de combustible, de moteurs-fusées et de locaux d'habitation qui constituaient le *Santa Maria* se trouvait à vingt millions de kilomètres de la Terre. Au cours des derniers jours, la brillante étoile double formée par la Terre et la Lune s'était doucement éteinte et avait complètement disparu. Elle présentait sa face nocturne au vaisseau.

Cette fois le calme ne régnait pas dans l'appareil. La musique retentissait dans la sphère réservée au personnel, avec des entrées fracassantes, les sonorités cuivrées des trompettes, les interventions mugissantes des trombones. Holloway était de quart. Il regardait, à travers le combiné télescope-caméra céleste, l'événement spectaculaire qui allait se produire.

Craddock remplissait son flacon au réservoir à eau glacée. Des quintes de toux le secouaient périodiquement. Son visage avait pris une maigreur alarmante ; il semblait avoir vieilli de plusieurs années.

Barr était étendu sur sa couchette et lisait une brochure. De temps en temps, il poussait un gloussement qui perçait le fracas de la musique.

Jelinek et Migliardo se trouvaient près du hublot, se tenant à la main courante. Un épais bouclier translucide avait été placé sur l'ouverture, mais le Soleil apparaissait néanmoins comme un disque chauffé à blanc.

— « Barr, » dit brusquement Craddock, « tu ne pourrais pas diminuer un peu ce boucan ? Nous avons entendu les mêmes rengaines plus de vingt fois. »

— « Ça vaut encore mieux que de t'entendre tousser du matin au soir. »

— « Juste un peu moins fort, » dit Jelinek sans se retourner, « ce n'est pas beaucoup te demander, Barr. »

— « C'est très bien comme ça ! »

— « Ton avis, Mig ? Trop fort ? »

— « Trop fort, » dit Mig.

— « Trois d'entre nous trouvent que c'est trop fort, Barr. Inutile de déranger Burt. Tu es mis en minorité. Diminue le son. »

— « Va te faire f... » dit Barr.

Jelinek pivota vers la couchette de Barr et tourna le bouton.

La musique cessa. Instantanément, Barr saisit le mince poignet de Jelinek dans sa puissante poigne. Les os craquèrent. Barr se propulsa jusqu'au visage de Jelinek, dans un silence absolu.

« J'aime ça, tu m'as compris ! Le silence est trop oppressant. Il faut le noyer. Je veux de la vie autour de moi, même si je dois pour cela vous tuer tous les uns après les autres. Maintenant, fichez-moi la paix ! » Il rejeta d'une secousse le bras de Jelinek et rétablit la musique au maximum de sonorité, puis il régla ses sangles pour se maintenir en position flottante au-dessus de sa couchette.

Jelinek baissa les yeux sur son poignet. Des marques blanches s'étaient profondément imprimées dans sa peau bronzée. Lentement, elles virèrent au rouge. Il mâchonna le coin de sa moustache, qui poussait maintenant à la diable. Puis il se détourna en haussant les épaules et saisit de nouveau la main courante. Migliardo lui jeta un regard interrogateur. Jelinek leva un sourcil en signe d'impuissance.

— « Laisse cette eau tranquille, Craddock ! »

Craddock sursauta.

— « Ce n'est pas l'eau qui manque, » dit-il d'un air boudeur.

— « Au rythme où tu y vas, il n'y en a pas pour longtemps, » dit Barr. « Jamais je ne lève le nez sans te voir te gargariser en douce ! »

— « J'ai droit à deux litres et demi par jour et tu le sais parfaitement. »

— « Tu en engloutis facilement le double. Cesse tes manières, sinon je serai forcé de mettre un cadenas au réservoir, comme je l'ai fait pour le réfrigérateur pour protéger les biftecks de votre voracité. »

— « Il y a de l'eau plus qu'il n'en faut, Barr, » dit Jelinek. « En cas de besoin, nous pourrions nous rabattre sur l'eau recyclée. »

Barr tourna vers Jelinek une lippe dédaigneusement retroussée.

— « Et tu accepterais de boire ça ? »

— « Oui. »

— « Ça ne m'étonnerait pas ! Très peu pour moi, en tout cas. Il me faut de l'eau pure, et beaucoup. Si vous tenez absolument à vous rendre la vie pénible, ne vous gênez pas ! »

— « N'exagère pas, Barr, » dit Jelinek prudemment. « Nous te laisserons les biftecks, nous te laisserons... »

— « Vous me laisserez ? Rien du tout ! » dit brutalement Bart. « Je prends ! »

— « Nous nous laisserons brimer par toi jusqu'à un certain point parce que nous sommes tous embarqués sur la même galère. Mais si tu vas trop loin, nous pourrions décider qu'il est encore plus avantageux de nous passer de toi. »

— « Lamentable avorton ! Punaise dégénérée ! Cafard invertébré ! Tu n'aurais même pas le courage d'écraser une puce qui... »

— « Ça y est ! » cria Mig. « Ça commence ! »

Jelinek fit demi-tour. Un point noir venait d'entamer le disque flamboyant du Soleil. C'était la Terre. Ils contemplaient un spectacle auquel peu d'hommes avaient assisté... Un transit de la Terre et de la Lune. Une heure plus tard, un point encore plus petit ferait son apparition et suivrait la Terre vers le centre éclatant du Soleil. Le transit durerait huit heures.

Holloway poussa une exclamation de triomphe. « Treize cent douze et six secondes. Pile ! »

— « Je vais donner un coup de main à Burt, » dit Migliardo. « Nous aurons besoin de ces données pour les corrections de trajectoire. » Il saisit le mât et se propulsa vers le pont de navigation.

Craddock jeta un coup d'œil dans la direction de Barr et dit : « Je vais vérifier les approvisionnements. » Il toussa et disparut dans le trou menant à la soute aux réserves.

Lorsqu'ils furent seuls, Jelinek s'adressa à Barr. « Diminue la sonorité, je voudrais te parler et j'aime autant que les autres n'entendent pas ce que j'ai à te dire. Il est rare que nous soyons seuls. »

D'un air maussade, Barr tendit la main et tourna le bouton.

Jelinek agita la main avec impatience. « Je voudrais savoir ce que tu as derrière la tête. »

— « Je veux obtenir mon dû. »

— « Tous les biftecks ? Tu les considères comme ta propriété ? Ecoute-moi, » dit Jelinek d'une voix pressante. « Nous pourrions jouer les durs aussi bien que toi. Mais nous savons que nous vivons dans une coquille d'œuf. Nous voguons sur la même galère... Nos vies dépendent de toi, de même que ta vie dépend de chacun de nous. Tu ne pourras pas rentrer sans moi, Barr, je suis le pilote. S'il m'arrive quelque chose, tu es un homme mort. Mets-toi ça dans la tête ! »

— « Si tu crois me faire peur, tu te mets le doigt dans l'œil ! »

— « Barr, il est grand temps que tu aies peur. Nous regardons

la mort en face en ce moment. Et si tu n'as pas peur maintenant, nous n'avons plus aucun recours ! »

— « Tais-toi, » hurla Barr, « si tu ne veux pas que je te ferme la gueule ! Nous ne sommes pas plus en danger qu'au moment où nous avons fait ce voyage d'agrément vers la Lune. Nous avons gagné, Emil ! Il ne nous reste plus que dix jours ! »

— « Barr, nous ne sommes qu'au soixante-treizième jour. Il nous reste encore cent quatre-vingt-sept jours à attendre. »

— « Tu essaies de m'effrayer, » répondit vivement Barr. « J'ai fait mon compte. Ne t'occupe pas de l'horloge ! Elle déraille. Ils ont essayé de nous duper, c'est un tour de Phillips. Je connais ses méthodes. Nous y sommes presque, Emil. C'est vrai, n'est-ce pas ? »

Jelinek secouait lentement la tête. « Il ne serait pas charitable de te laisser cette illusion. Regarde : un transit de la Terre et de la Lune. Soixante-treizième jour, Barr, exactement ! »

La peur exorbitait les yeux de Barr ; sa poitrine haletait.

— « Non, non... »

La voix de Craddock leur parvint de la soute aux approvisionnements, pleine d'une joie maligne. « Barr, je viens d'uriner dans le réservoir d'eau douce. Tu m'entends, Barr ? Qu'est-ce que tu vas boire maintenant, Barr ? »

La fureur qui contracta le visage de Barr ressemblait à une expression de soulagement. « Ce sale petit... » dit-il en se dressant.

Jelinek le repoussa. « Il ment, Barr. Il lui est impossible d'atteindre le réservoir d'eau douce dans la soute. Mais ça montre bien dans quel état tu l'as mis. »

Les yeux du rouquin eurent un éclat sauvage. « Il aura trouvé un moyen. Il me hait. Vous me haïssez tous. Mais je m'en fiche ! Vous êtes tous là à me guetter, à parler de moi, à comploter contre moi ! Vous pouvez y aller ! Je vous prends tous à la fois ou les uns après les autres ! »

On entendit un grattement. C'était Craddock qui pénétrait dans le sas. Puis un claquement : la porte qui se refermait. « Je rattraperai cet enfant de salaud lorsqu'il reviendra, » dit Barr d'un ton féroce.

— « Ce matin, en prenant mon quart, » dit Jelinek lentement, « j'ai trouvé des traces d'outils sur le panneau scellé, sur le pont de navigation. Elles ne s'y trouvaient pas hier. Tu étais de quart avant moi. »

— « Et après ? » ricana Barr.

— « Tu as essayé de forcer le compartiment secret. Il faut que

ça cesse, Barr. Si je retrouve d'autres traces d'outils sur ce panneau, je te tue. Rien ne me serait plus facile. Une injection hypodermique au cours de la nuit, un peu d'arsenic sur l'un des biftecks. C'est compris ? N'approche plus de ce panneau ! »

Barr garda le silence un moment. « Tu n'oserais pas me tuer, » dit-il. « Tu es bien trop prudent. Ce serait réduire tes chances d'en sortir. »

— « A ta place, je ne m'y fierais pas trop. »

La musique reprit son vacarme. Les batteries faisaient vibrer le navire.

On entendit un grattement provenant de la soute à provisions. Jelinek se retourna. Craddock, vêtu de pied en cap de sa combinaison spatiale, glissait le long du mât. Jelinek s'aperçut qu'il avait le visage déformé, les yeux fixes, la bouche ouverte.

Le pilote bondit vers lui, dévissa les écrous du casque et le retira. Les cris que poussait Craddock dominèrent le fracas de la musique. Ils se suivaient à intervalles rapprochés, au point qu'il avait à peine le temps de reprendre son souffle.

— « Ted ! » s'écria Jelinek. Il le gifla à toute volée en le retenant de l'autre main par sa combinaison, pour lui éviter d'être projeté à travers la pièce.

Les cris cessèrent subitement. Un affreux silence s'établit.

Craddock poussa un soupir tremblant, ferma les yeux, les rouvrit. Cette fois, ils avaient repris une lueur de raison.

« Qu'est-il arrivé, Ted ? » dit Jelinek d'une voix impérative.

— « Je... descendais... pour vérifier les approvisionnements... » Il poussa un nouveau soupir entrecoupé. « Je l'ai vu. Il y avait quelqu'un. Il a fait son apparition derrière l'une des roquettes de sondage. »

— « A quoi ressemblait-il ? »

— « Visage pâle. Barbe. Mains très blanches... »

— « Comment as-tu pu voir ses mains, puisqu'il était vêtu d'une combinaison ? »

— « Pas de combinaison. Une sorte de pagne autour des hanches, peut-être un short en lambeaux. Ni casque ni combinaison. »

— « Un passager clandestin ! » s'écria quelqu'un.

Jelinek tourna les yeux dans la direction du trou qui conduisait au pont de navigation. Deux visages s'y encadraient : celui de Migliardo, hâlé et grave ; celui de Holloway, pâle, défait. C'était Holloway qui avait parlé.

— « Il n'y a pas d'air dans la soute, » dit Jelinek, « ni eau ni

aliments. Un homme ne pourrait y vivre cinq minutes ; encore bien moins soixante-treize jours. »

— « Il ne s'agit pas forcément d'un homme ! » dit Holloway.

— « Quoi d'autre ? » hurla Barr.

Holloway ne répondit pas.

« Je vous vois venir ! Vous essayez encore de me faire peur, » cria Barr. « Mais c'est une blague, hein, Ted ? Tu essaies d'obtenir ta revanche ? »

— « Il ne plaisante pas, Barr, » dit Jelinek. « Au contraire, il est terrifié. Il a été le jouet d'une hallucination. Ça peut arriver à chacun. Mais s'il nous arrive de voir tous la même chose, alors il sera trop tard. Barr, va donc voir ce qui se passe dans la soute. »

Barr bondit avec empressement de sa couchette. « Et comment ! »

— « Mig ! Aide-moi à lui retirer sa combinaison ! » ordonna Jelinek.

Craddock semblait incapable de faire un mouvement. La combinaison retirée, il tremblait de tous ses membres. Il toussait toutes les trois secondes. Migliardo le conduisait vers sa couchette. Tandis qu'il assujettissait les sangles, Jelinek tira de son placard une seringue hypodermique.

— « Je vais lui faire une piqûre de réserpine. »

— « La description de Ted, ça ne t'a pas rappelé quelque chose ? » demanda Migliardo à voix basse.

— « Le visage que Burt a vu à travers le hublot. C'est normal. La suggestion est une force puissante. »

Un autre cri leur parvint de la soute aux approvisionnements. Jelinek et Migliardo dressèrent l'oreille. Mais cette fois il s'agissait d'un cri de rage. Barr fonça dans la pièce en descendant le long du mât. Il y demeurait accroché comme un singe rouge irrité. « Quelqu'un a tenté de me tuer ! »

— « Nous étions tous ici ! » dit Jelinek.

La voix de Barr prit un timbre plus aigu. « Quelqu'un a saboté le manomètre d'oxygène de ma combinaison. L'aiguille indiquait le maximum de charge, mais la bouteille était vide. »

— « Il s'agit d'un accident, » dit Jelinek.

— « Je connais le coupable, » cria Barr. Il pointait un index tremblant dans la direction de Craddock. « C'est cette petite crapule ! Il avait déjà fait le coup lorsqu'il a crié qu'il avait souillé l'eau potable. Il aurait voulu m'entraîner à sa poursuite à l'extérieur. Ensuite il serait rentré en prétendant que j'avais été victime d'un accident. Dommage ! C'est raté ! »

— « C'est absurde ce que tu dis là, Barr ! » coupa Jelinek. « Prends une autre bouteille et va faire une ronde autour des roquettes de sondage ! »

Barr se rapprocha de lui d'un air menaçant. « Euh ! Qui me dit qu'on n'a pas saboté ma combinaison d'une autre façon ? Rien ne serait plus facile que de faire un trou dans l'une des jonctions, de coincer une valve... Je ne me servirai plus de cette combinaison. Si vous voulez me tuer, il faudra le faire à visage découvert. » Il tremblait de tous ses membres.

— « Va faire cette ronde, Mig, » dit Jelinek.

Mig se propulsa le long du mât.

— « Barr, » dit Jelinek, « couche-toi, plonge-toi dans la lecture de tes livres pornographiques, mais surtout, tais-toi ! » Il tourna les yeux vers le visage livide de Holloway. « Burt, n'oublie pas que tu es de quart ! Retourne à ton poste ! »

Un silence angoissant s'appesantit sur la sphère.

Les minutes s'écoulèrent. Nul ne faisait un mouvement. On entendit enfin claquer la porte du sas et le bruit d'un homme se dépouillant de sa combinaison.

— « Rien, » dit Migliardo, apparaissant le long du mât. « Rien de blanc. Rien qui bouge. Absolument rien ! »

De l'autre côté du hublot, le transit de la Terre et de la Lune suivait paisiblement son cours.

7

Jim Faust secouait la tête au moment où Lloyd donna la lumière. Son visage était aussi livide que l'avait été celui de Holloway. « Mauvais, » murmura-t-il. « Mauvais, très mauvais. »

— « Souvenez-vous, » dit Lloyd, « que je vous montre le pire. Toutes les journées ne se sont pas passées de cette façon. »

— « Dieu juste, » murmura Faust, « comme je déteste ce Barr ! »

Lloyd s'éclaircit la gorge. « C'est un brave type. C'est l'homme qui s'extériorise. Question d'équilibre. Si tous avaient été de la trempe de Migliardo ou Jelinek, ils seraient déjà fous, du premier au dernier ; repliés sur eux-mêmes comme des foetus dans le sein maternel. Barr leur fournit un sujet de haine. Nous n'avions pas prévu les choses ainsi, mais on ne peut diriger les événements. »

— « On ne peut pas vivre de haine, » dit Faust.

— « Parfois, » dit Lloyd, « on ne peut vivre sans elle. Le *Santa Maria* a tenu déjà plus longtemps que les précédents astronefs. »

— « Cela ne suffit pas, » dit Faust.

— « Dans certaines des bobines que nous avons laissées de côté, » dit Lloyd, « Jelinek se lançait dans la psychanalyse. »

— « Il n'est pas qualifié pour ce rôle, » dit Faust rudement. « Il ne jouit pas entièrement de sa raison, comment aurait-il de l'autorité sur Barr ? Il l'a déjà menacé de mort. Ce n'est pas le fait d'un psychologue en pleine possession de ses facultés. Barr est déjà suffisamment terrorisé. Il a tenté de se convaincre que le voyage était sur le point de se terminer. Mais au fond, il sait qu'il n'en est rien et il se défoule en jouant les tyrans de pacotille. On ne fait pas peur à un homme qui est déjà terrorisé à mort. »

— « Jelinek a placé toute sa foi en ce panneau scellé, » dit Lloyd. « Barr menace cette foi. Et Migliardo ? »

— « Comparé aux autres, il fait figure d'homme raisonnable. Ce n'est peut-être qu'un calme apparent. Au fond de lui-même, il est probablement en train de tourner doucement à la folie. Ils offrent tous des symptômes de paranoïa. On complote contre eux, on les espionne... »

Lloyd secoua la tête. « Voyons la bobine suivante. »

Faust et Danton tournèrent leurs fauteuils pivotants vers l'écran et Lloyd éteignit les lumières.

8

CENT trente-troisième jour. Le *Santa Maria* croisait lentement sur l'ellipse d'un milliard cent soixante-seize millions de kilomètres qui devait l'amener, en bout de course, à la planète Mars.

Dans l'intérieur de la sphère réservée au personnel, régnait le plus grand silence.

Tous les écrans des hublots étaient fermés. La pièce était sombre. L'horloge marquait trois heures du matin. C'était la période obligatoire d'inactivité que l'équipage appelait la nuit, en un lieu où le soleil ne se couchait jamais, où les ténèbres les enveloppaient de leurs voiles éternels.

On ne percevait que la respiration régulière des hommes endormis et, de temps en temps, le déclic d'un relais sur le pont de

navigation. Puis une ombre se débattit sur sa couchette et se mit à crier.

Des hommes quittèrent leur lit, tâtonnant au hasard dans le milieu d'apesanteur, à la recherche d'un point d'appui.

Migliardo découvrit le commutateur, et la pièce retrouva sa réalité prosaïque en perdant ses ombres maléfiques. Jelinek, Barr et Migliardo flottaient entre sol et plafond. Holloway s'était redressé sur sa couchette et continuait à pousser des cris stridents.

Jelinek enroula ses jambes minces autour d'un portant et secoua violemment Holloway. Le navigateur ouvrit des yeux vides tandis que sa tête roulait mollement de droite et de gauche. Il aperçut Jelinek et cessa de crier.

— « Qu'est-ce qui t'arrive, bon Dieu ? » demanda Barr d'un ton geignard.

— « Je rêvais, » dit Holloway. « J'ai rêvé que je tombais. »

— « Pauvre mec ! » dit Barr d'un ton dégoûté. « Encore un de tes cauchemars ! Si seulement j'avais une cigarette. Je donnerais n'importe quoi pour avoir une cigarette. »

Holloway continua comme s'il n'avait pas entendu. Ses yeux étaient lointains et pleins de réminiscences. « Je rêvais que j'étais mort. J'étais enfermé dans un cercueil de métal et je tombais. Jamais je ne trouverais de sépulture et mon âme ne pourrait pas reposer en paix. J'étais mort, et cependant j'entendais, je voyais et je sentais, et je ne trouvais pas le repos parce que je me trouvais dans un cercueil de métal et que je tombais. »

— « Ne sommes-nous pas tous dans ce cas ? » dit placidement Migliardo.

Barr se retourna furieusement. « Dans quel cas ? »

— « Nous sommes tous dans un cercueil de métal, » dit Jelinek.

Migliardo le regarda. « Ça me rappelle une vieille pièce de théâtre que j'ai vue un jour. Un groupe de gens étaient réunis à bord d'un navire qui se dirigeait vers une destination inconnue. Au bout du compte, ils s'aperçurent qu'ils étaient morts. »

— « Le subconscient vous joue de ces tours ! » dit tristement Jelinek.

Depuis un moment, le regard de Barr ne cessait de se porter de l'un à l'autre, et une expression d'horreur envahissait peu à peu son visage. « Vous allez la fermer, non ? Nous ne sommes pas morts, que je sache ! »

— « Non, » dit Jelinek. « C'est une plaisanterie macabre. »

— « Emil, » dit Holloway d'une voix à la fois tranquille et ter-

rible. « Emil, Ted est étendu là dans sa couchette. Il n'a pas bougé. »

Le lit de Ted était voisin de celui de Holloway. Jelinek le contourna et saisit le montant d'aluminium. Il examina le visage de Craddock. « Mig, passe-moi le stéthoscope. » Mais, sans attendre, il posa son oreille sur la poitrine de l'homme. Au bout d'un moment, il releva la tête. « C'est inutile, » dit-il doucement. « Il est mort. »

Migliardo se signa et se mit à marmotter quelque chose entre ses dents. Les yeux de Barr s'agrandirent de terreur. Holloway flottait au-dessus de sa couchette, tremblant, s'entourant le corps des bras.

— « J'ai froid, » dit Holloway. « Pensez-vous qu'il fasse froid ici ? L'atmosphère est viciée. Je crois que je vais être malade. »

Jelinek examinait le corps de Craddock. Soudain il leva la tête vivement et jeta un regard circulaire autour de lui, comme s'il comptait les présents. Ses lèvres s'agitèrent. « Qui est de quart ? » demanda-t-il d'un ton coupant. « Barr, encore un de tes tours, n'est-ce pas ? »

— « Shepherd s'est proposé pour le prendre à ma place, » dit Barr d'un ton boudeur.

— « Il me semble qu'il prend ta place bien souvent, non ? »

— « Pas plus souvent que celle de Burt ou Ted. » La voix de Barr tremblait. « Qu'est-ce qui l'a tué ? »

— « Tu peux dire *qui* l'a tué, » dit Jelinek. « Ted a été assassiné. »

Dans le silence qui suivit, Jelinek les scruta tour à tour.

— « Comment le saurais-je ? » répondit Barr. « Il était mourant, nous le savions tous. Depuis un mois, il n'a pas pu garder la moindre nourriture. »

— « Quelqu'un n'a pas eu la patience d'attendre. Il a été étranglé. »

— « Qu... qui... ? » bredouilla Holloway. « Qui... a fait ça ? »

Jelinek les dévisagea gravement l'un après l'autre. « Est-il bien nécessaire de le savoir ? Si nous connaissions le coupable, il faudrait prendre des mesures. Si, au contraire, nous ne possédons pas de certitude, nous pouvons continuer à vivre comme par le passé. »

— « Et laisser un meurtrier en liberté parmi nous ? » demanda Migliardo. « Comment s'assurer qu'il ne frappera pas de nouveau ? » Son regard se posa successivement sur Barr, Holloway et Jelinek.

— « Il est possible que le meurtrier ignore lui-même son acte. Il faut avoir perdu la raison pour accomplir un forfait pareil. Il n'est pas obligatoirement conscient de ce qu'il a fait. »

— « Réflexion pertinente, » dit Jelinek. « Il se peut que nous ayons parmi nous un maniaque de l'homicide. Je crois que tu as raison, Mig. Il faut que nous connaissions le coupable. Ainsi nous pourrons dire au meurtrier qui il est. »

— « Comment être sûr ? » dit faiblement Holloway. « N'importe lequel d'entre nous peut être soupçonné. Barr... tu n'arrêtais pas de le quereller au sujet de sa toux et de l'eau qu'il buvait. Tu l'as menacé de mort. Alors tu es passé aux actes ! »

— « Moi ? » dit Barr outragé. « Et toi ? Tu le haïssais. Ce n'est pas toi qui voulais changer de couchette avec Mig, pour ne pas dormir auprès de lui ? Et toi, Mig, ne t'a-t-il pas traité de sale tricheur ?... »

— « Qui ne s'est pas disputé avec lui, » dit Jelinek avec lassitude, « comme avec tous les autres ? Quoi qu'il en soit, Ted nous a désigné le meurtrier. Il était plus fort que ne le pensait l'assassin. Il y a des fragments de peau sous ses ongles. Un peu de sang également. Ils appartiennent au meurtrier. Et le coupable doit porter sur les bras les traces des ongles que Ted y a enfoncés au cours de la lutte. Dénudez tous vos bras. »

Holloway examinait déjà les siens ; Migliardo faisait de même. Holloway les tendit avec empressement. « Pas d'égratignures, tu vois ? Rien ! »

— « Mig ? »

Avec une expression de soulagement, Mig tendit les bras.

— « Et toi, Barr ? »

— « Voyons les tiens d'abord, » dit Barr en croisant les bras derrière son dos.

Jelinek obéit et les retourna lentement, de façon à placer les paumes en dessous. Ils ne portaient aucune trace suspecte. « Barr ? »

Barr hésita. « Je me suis griffé hier en passant ma combinaison. Quelqu'un est venu la saboter encore une fois. Quelqu'un a essayé de me tuer ! C'est sur cet individu qu'il faut mettre la main. » Les mots se bousculaient pour sortir de sa bouche. « Il n'a pas pu m'avoir, alors il s'est rabattu sur Ted. Ted était une proie facile. Et puis il était mourant. J'ai la peau trop dure, alors c'est Ted qui a été sa victime. Quelqu'un nous épiait, guettant le moment propice, et finalement il a frappé. »

— « Barr ? » répéta Jelinek sans hausser le ton.

— « Et Shepherd ? » rétorqua Barr. « Pourquoi n'examines-tu pas ses bras ? »

— « Inutile d'aller plus loin. Qui refuse de se plier à l'inspection est nécessairement coupable. »

— « C'est un truc ! » s'écria Barr soudainement. « Je donnerais ma tête à couper qu'il n'y a pas la moindre trace de peau sous les ongles de Ted. Tu dis cela maintenant parce que tu as vu mes bras hier, quand je les ai écorchés. » Il se propulsa en direction du lit de Ted. « Tu voudrais me persuader que je l'ai tué. »

— « Regarde ! » dit Migliardo en montrant le bras de Barr.

Du côté extérieur, juste au-dessus du poignet, on apercevait trois longues éraflures verticales qui suintaient.

Barr tourna son bras contre lui. « Je ne l'ai pas tué ! » cria-t-il hystériquement. « Je m'en souviendrais si je l'avais étranglé. Je ne me rappelle rien. » Sa voix s'éteignit en sanglots convulsifs.

— « Et maintenant ? » demanda Migliardo.

Jelinek leva les sourcils. « Nous allons procéder à des funérailles spatiales. C'est tout ce que nous pouvons faire. »

— « Pour qu'il nous accompagne jusqu'à la planète Mars ? » Holloway avait prononcé ces mots d'une voix tremblante. « Chaque fois que nous mettrons le nez à l'un des hublots, nous le verrons flotter dans notre sillage ? »

— « Si nous lui donnons une bonne poussée, il sera hors de vue au bout de quelques heures. Connais-tu le rite de la cérémonie, Mig ? »

— « Je ferai de mon mieux. »

— « La nourriture, » dit Barr. « Si la nourriture venait à manquer ? Il n'est pas sage de rejeter... »

— « Si un jour nous en étions réduits à cette extrémité, » dit Jelinek avec tristesse, « c'est que notre situation serait sans espoir. Déboucle ses sangles et amène-le à la soute aux provisions. »

Barr s'écarta d'une poussée de sa couchette. « Moi ? Je refuse de le toucher. Qu'un autre s'en charge ! Je ne peux pas ! Shepherd peut bien se dévouer. »

D'une voix glaciale et sans réplique, Migliardo ordonna : « Remorque-le par ici, ou je te l'attache autour du cou. »

— « Non ! » geignit Barr, « non ! »

— « Vas-y, Barr, » dit Holloway d'une voix à peine perceptible.

Lentement, Barr revint vers la couchette. Mesurant ses gestes avec le plus grand soin pour ne pas toucher le cadavre, il défit les sangles de part et d'autre. Il opéra une légère traction sur une

courroie et le corps le suivit comme s'il avait flotté à la surface d'une mare. Soudain les paupières du mort s'ouvrirent à la manière d'un obturateur. Les yeux sans regard semblaient fixer Barr d'un air accusateur.

L'autre laissa échapper la courroie comme si elle lui avait brûlé la main et se cacha le visage dans les bras. « Ted ! » s'écria-t-il d'une voix déchirante. « Ce n'est pas moi ! »

Le corps poursuivit sa course jusqu'à Jelinek qui se cramponnait au mât de pompiers. Il le saisit au passage par l'un de ses bras. « Barr ! »

Avec des gestes de somnambule, Barr fit demi-tour et se porta vers Jelinek. Il aborda le mât d'une main et saisit la courroie de l'autre, puis s'engagea dans le trou d'homme.

Les autres suivirent... Migliardo, Holloway, Jelinek. Ils formaient un cercle autour du mât. Jelinek étendit le corps au niveau de leurs pieds. Les paupières se refusaient à demeurer closes.

— « Et Shepherd ? » intervint Migliardo.

— « Il est de quart, » dit Jelinek.

Migliardo se râcla la gorge et récita quelques phrases de circonstance, tandis que tous inclinaient la tête dans une attitude de recueillement.

Jelinek redressa le front. « Passe ta combinaison, Barr. »

Barr obéit comme un automate, ouvrit un placard et revêtit sa tenue spatiale. Lorsqu'il fut prêt, Migliardo avait déjà ouvert le sas.

« Mène le corps à l'extérieur, » dit Jelinek. « Imprime-lui une bonne poussée. »

Barr saisit la courroie et se déplaça gauchement dans le sas. Le corps se mit en mouvement. Jelinek le guidait dans le cylindre.

La porte claqua avec un bruit sinistre. Ils la fixèrent pendant un moment, puis, les uns après les autres, ils se glissèrent le long du mât jusqu'au pont d'habitation.

Holloway se précipita immédiatement vers l'un des hublots, releva l'écran et explora le vide. « Je ne vois rien. »

— « Qu'allons-nous faire de Barr ? Nous ne pouvons le laisser libre de ses mouvements, » dit Migliardo.

— « Est-ce une question de vengeance ? » s'informa Jelinek.

— « De sens commun. Crois-tu réellement qu'il y avait une défectuosité dans sa combinaison ? »

Jelinek secoua lugubrement la tête. « Solution trop facile. Les

ressorts de la justice ne sont pas aussi directs. Non, Barr était le seul homme à bord qui fût atteint d'une manie homicide. Nous devrons vivre avec lui pendant les deux années à venir. Charmante perspective ! »

— « Ne pourrions-nous pas... » (la voix de Migliardo se brisa) « le mettre à l'écart ? »

— « Non. C'est au-dessus de mes forces. Je me souviens encore de l'époque où il était mon meilleur ami. » Jelinek poursuivit dans un souffle. « Ce n'est pas Barr qui a tué Ted ! C'est l'espace ! Comment pourrais-tu condamner un homme pour une chose que tu as envisagé d'exécuter toi-même rationnellement, de sang-froid ? Pourrais-tu tuer Barr ? »

Migliardo hésita. « Non. »

— « Pas un d'entre nous n'en serait capable. »

— « Je ne les vois pas, » dit Holloway d'un ton pressant. « Il se passe quelque chose d'anormal. Je ne vois toujours rien dehors. »

On entendit soudain claquer la porte du sas. Jelinek jeta un regard circulaire dans la pièce, fila d'un seul élan vers le placard de Barr, l'ouvrit et en tira une petite clé tubulaire.

— « Va t'étendre sur ta couchette, Burt. Cache cette clé. Fais-en usage en cas de nécessité. »

Holloway posa sur Jelinek des yeux terrifiés puis se dirigea vers son lit. Il boucla ses sangles aux anneaux et s'allongea, plaçant la clé le long de la jambe qui se trouvait la plus proche de la cloison.

Barr avait quitté sa combinaison spatiale. Il se propulsait prudemment le long du mât.

— « Tu as lancé le corps dans l'espace ? »

— « Oui, » répondit Barr dont les yeux se portèrent sur le hublot démasqué.

— « Mig, » dit Jelinek d'une voix calme, « va vérifier ! »

Migliardo jeta un coup d'œil à Barr et quitta la pièce.

« Barr, » dit Jelinek, « qu'allons-nous faire de toi ? »

Les mains musclées du rouquin se refermaient nerveusement.

— « Je ne sais pas. »

— « Tu pourrais tuer encore ! »

— « Non ! » hurla Barr. « Jamais. Je voulais seulement... Je te jure, Emil, je ne l'ai pas tué. »

— « Barr, » dit Jelinek en secouant la tête, « comment pourrions-nous te croire ? Comment nous fier à ta parole ? »

Prenant appui sur la cloison, d'une poussée de la main il s'élança en glissade vers Barr. Celui-ci battit en retraite. « Ne m'attaque pas ! » dit-il sauvagement. « Je te préviens... Je suis capable de vous tuer tous, les uns après les autres. Si tu me touches, Emil, tu es mort. » Son dos vint en contact avec la cloison, à proximité de la couchette de Holloway, et il rebondit aussitôt.

Jelinek avança la main. L'aiguille de la petite seringue jeta un éclair.

« Tu voudrais m'empoisonner ! » hurla Barr. « Je vous tuerai tous... tant que vous êtes... »

Holloway abattit la clé sur le crâne de Barr, qui rendit un son creux. Les yeux de l'homme se révulsèrent. Son corps eut un soubresaut puis s'immobilisa, flottant entre plancher et plafond.

— « Merci, Burt, » dit Jelinek et il prit Barr en remorque pour le conduire à sa couchette. Il passa l'extrémité des sangles dans les anneaux. Puis, ouvrant son placard, il en tira un rouleau de bande adhésive. Avec minutie, il ligota les poignets du rouquin à l'armature de la couchette, multipliant les enroulements. Puis il choisit une veine près du coude et lui injecta le contenu de la seringue.

La porte du sas claqua une nouvelle fois. Quelques instants après, Migliardo pénétra dans la pièce. D'un seul regard, il comprit la situation. Jelinek désinfectait la coupure que la clé avait provoquée dans le cuir chevelu de Barr.

— « Il avait coincé le corps de Ted entre les roquettes de sondage. Je l'ai poussé dans l'espace. Je vois que vous avez réglé... la situation. »

Jelinek leva vers lui des yeux irrités. « Pour combien de temps ? J'ai de la morphine pour trente jours à peine. Et après, que ferons-nous ? »

— « A ce moment-là, nous serons peut-être au-dessus de Mars... » Migliardo s'interrompit.

— « Pourrons-nous lui faire confiance ? »

Migliardo eut un geste d'impuissance. « C'est toi le médecin ! »

Barr agita les paupières. « Maman, » dit-il.

Migliardo se dirigea vers le mât. « Je vais dire un mot à Shepherd.

Les quartiers de l'équipage avaient retrouvé leur calme et on n'entendait plus que la voix d'un enfant rudoyé qui appelait sa mère.

9

La lumière revint dans la salle de projection. Faust clignait des paupières. « Les pauvres types, » murmura-t-il, d'une voix qui était presque une prière.

Danton fixait l'écran d'un regard atone. « Je me sens incapable de supporter une image de plus, » dit-il d'une voix enrouée.

— « Je vous comprends, Amos, » dit Faust.

Le général tourna vers le politicien des yeux remplis d'horreur et de remords. « C'est moi qui les ai envoyés, Jim. Moi. Je les ai enfermés dans ce cercueil de métal. J'ai tué Ted. J'ai fait de Barr un maniaque du meurtre. »

— « C'est moi qui les ai choisis, » dit Lloyd.

— « Aucun de nous n'est responsable, » dit Faust. « C'est l'espace le coupable. Ces hommes sont partis parce que c'était leur devoir, de même que vous êtes resté, Amos, parce que vous ne pouviez pas faire autrement. Toute entreprise nouvelle exige du sang humain. Les hommes viennent à bout des difficultés en sacrifiant leur vie. Des hommes sont morts pour dompter l'hémisphère occidental, pour vaincre l'Antarctique, pour développer la puissance atomique, pour construire des gratte-ciel et des routes. Des hommes sacrifièrent leur vie pour construire la Petite et la Grande Roue. L'espace aussi veut sa part de victimes. Et les hommes viennent placer leur tête dans sa gueule pour la simple raison qu'ils sont des hommes. »

— « Je suis trop vieux, » dit Danton en secouant sa tête blanche. « J'ai vieilli trop vite. » Il tourna les talons et sortit de la pièce d'un pas raide.

— « Merci, » dit Lloyd sans élever le ton.

— « Vous pensez que je n'étais pas sincère ? »

— « Au contraire. Mais vous avez omis quelque chose. Vous ne lui avez pas dit qu'il nous faudrait abandonner la lutte si le *Santa Maria* n'arrivait pas à bon port. »

— « Il ne l'ignore pas, » dit Faust.

— « Un autre film ? »

— « Non, » dit Faust. Il eut un sourire las. « Comme Amos, je ne pourrais en supporter davantage. » Il feignit la gaieté. « Tout n'est pas encore perdu. Ils restent au nombre de cinq. »

— « Cinq ? »

— « Eh bien, oui : Barr, Jelinek, Holloway, Shepherd, Migliardo. »

— « Jim, » dit Lloyd, « cinq hommes, en tout et pour tout, ont pris place à bord de ce vaisseau lorsqu'il est parti pour Mars. L'un d'eux est mort. »

— « Mais ils *sont* cinq ! »

— « A quoi ressemble Shepherd ? »

Faust réfléchit. « Il a une barbe, des yeux enfoncés, plutôt fatigués... »

— « Comment le savez-vous, Jim ? Vous ne l'avez jamais vu. »

Faust parut surpris. « J'ai certainement dû le voir. J'ai l'impression de l'avoir sous les yeux en ce moment... Il a dû se glisser clandestinement dans le vaisseau. C'est pourquoi il ne figurait pas dans les premiers films. Derrière ce panneau scellé peut-être... ? »

— « Jim, » répéta Lloyd, « vous ne l'avez jamais vu. »

Faust se frotta vigoureusement les yeux de ses poings fermés. « Vous avez raison. Il était de quart sur le pont de navigation pendant toute la durée du film. Phénomène d'hallucination ? Comment expliquez-vous la chose ? »

Lloyd fit un geste d'impuissance. « Je connais la semence mais je ne m'explique pas la fleur. Il y a ce facteur de sécurité dont nous leur avons parlé. Il y avait également une suggestion post-hypnotique que nous avons gravée dans leurs cerveaux : si un jour la situation devenait désespérée, c'est de ce côté que viendrait le secours. »

— « Barr pensait que vous étiez un homme plein d'astuce. »

— « Il n'y a pas d'astuce là-dedans, Jim. C'est la réalité. L'élément de sécurité existe, mais nous n'avions jamais pensé qu'il se manifesterait sous cette forme. » Lloyd serra les mâchoires. « Venez, Jim, je vais vous conduire à votre cabine. »

Il mena Faust à travers le rayon diamétral, jusqu'à l'autre côté de la Roue et la cabine qu'il avait occupée autrefois lors de sa première incursion dans l'espace.

— « Amos a fait préparer un repas pour vous deux, » dit Lloyd. « Il vous attendra dans la cabine voisine, à 18 heures. Y a-t-il un plat qui vous plairait particulièrement ? »

Faust secoua la tête. Au moment où Lloyd se disposait à rebrousser chemin dans le rayon diamétral, Faust dit d'une voix intriguée : « Si je n'ai jamais vu Shepherd, comment pouvais-je connaître ses traits ? »

— « J'aimerais que vous puissiez m'expliquer ce mystère, » dit Lloyd.

La serre chaude réservée aux cultures hydroponiques se trouvait de l'autre côté de la Roue, au-delà de l'appareil à conditionnement d'air. Les algues contenues dans les bacs absorbaient l'oxyde de carbone contenu dans la Roue et produisaient cinquante fois leur propre volume d'air toutes les heures.

Après le bac principal, on en découvrait un plus petit où l'on faisait pousser des fleurs et les légumes. Un vieil homme s'affairait dans le local — non qu'il fût tellement âgé du point de vue des années. Mais l'espace accélère la vie. Il avait cinquante ans.

Lloyd salua. « Général Kovac ! »

L'homme fit un geste vague de la main.

— « Repos, Lloyd ! A présent je ne suis plus qu'un simple jardinier. Si Amos et moi n'avions été de la même promotion, il ne m'aurait jamais permis d'occuper cet emploi après ma retraite, vous le savez bien. » Un sourire couvrit son visage d'un réseau de rides. « Merci quand même ! »

Lloyd lui rendit son sourire. « Je me suis demandé, Max, si vous ne pourriez pas me faire cadeau de quelques fleurs. »

Kovac saisit une boîte couverte d'un emballage épais. « Voici des gardénias, m'a dit Amos. Tout enveloppés et isolés. »

Lloyd prit la boîte et y jeta un coup d'œil, en se mordant la lèvre inférieure. « Des gardénias. Vous et Amos... »

— « Silence ! » coupa Kovac. « Je ne veux plus entendre un mot là-dessus. Pas plus qu'Amos. Dites à Terry de ma part de se montrer raisonnable. »

— « Merci, Max. Je ferai de mon mieux. »

La salle de récréation du cottage était vide. Lloyd se demanda où pouvaient bien se trouver les enfants. Il ouvrit la boîte et en sortit les fleurs. Les gardénias étaient aussi frais, aussi blancs que si on les avait cueillis à l'instant sur Terre. Lloyd les admira un moment, poussa un soupir et souleva la porte qui menait à la salle de séjour. En le voyant descendre l'échelle, Terry leva les yeux. Elle repassait une robe à volants. Lloyd sauta les derniers échelons et atterrit légèrement. « Pour toi ! » dit-il en lui tendant les gardénias.

Terry regarda les fleurs et son visage se contracta. Aveuglée par l'émotion, elle tendit la main pour les prendre. Elle y plongea son visage et se pénétra de leur parfum.

— « Oh ! Lloyd ! » dit-elle. « Comme elles sont belles ! »

— « Pas aussi belles que toi, » répondit-il d'une voix que l'émotion enrouait.

Terry était toute rouge de plaisir. « Je ne sais que te dire ! »

— « Ne dis rien. Si je t'avais apporté des fleurs chaque fois que j'ai eu envie de te dire « je t'aime », il ne resterait plus de place pour nous, dans le cottage. Je t'aime, Terry, plus que tout au monde. Plus que mon travail. Si tu veux retourner sur la Terre ferme... je t'accompagnerai. »

— « Oh ! Lloyd ! » Elle s'essuya les yeux d'un revers de main. « Tu dois me trouver stupide, n'est-ce pas ? Tu sais bien que je ne voudrais pas te frustrer de ton travail. Je voulais... simplement sentir que tu as besoin de moi. »

— « Si tu devais me quitter, » dit-il, « les étoiles pourraient tomber du ciel que je m'en moquerais. »

Elle posa sur lui des yeux scrutateurs. « Pour un peu, je te croirais, Lloyd ! » Elle l'entoura de ses bras et l'étreignit de toutes ses forces. « Je suis tellement heureuse ! »

Il sentait son cœur battre contre sa poitrine. *Si seulement je n'étais pas un psychologue,* pensait-il, *si je pouvais cesser de m'analyser et d'analyser tous ceux qui m'entourent. Si je voulais suivre mes impulsions au lieu de perpétuellement peser le pour et le contre ! Eh bien,* pensa-t-il, *l'aimes-tu, oui ou non ? Oui, bien sûr, oui !*

Les yeux clos, elle levait vers lui son visage. Sa bouche se posa sur la sienne.

Lorsqu'il releva la tête, il dit avec ardeur : « Terry, nous allons rassembler les neuf cottages et nous placerons le dixième au centre pour servir de centre de loisirs. Tu pourras voir les autres femmes plus souvent. Nous organiserons des réunions, des parties de cartes, des séances de cinéma, toutes sortes de distractions collectives. Nous formerons une véritable communauté... »

Elle plaça un doigt sur ses lèvres. « C'est magnifique, mon chéri. C'est merveilleux. » De nouveau, il l'embrassa.

— « Les enfants ? » demanda-t-il sans transition. Dans le mariage, la vie commune rend parfois les explications superflues.

— « Ils dorment, » murmura-t-elle en se serrant contre lui.

Il la souleva dans ses bras et l'emporta vers la chambre à coucher. Elle ouvrit les yeux et murmura : « Le fer à repasser, mon chéri... »

Poussant un juron, il franchit la pièce d'un seul élan, débrancha

le cordon électrique d'un coup sec et retourna en hâte vers la chambre à coucher.

Terry poussa un soupir. Elle souriait.

10

CENT quatre-vingt-dix-septième jour. Le *Santa Maria* poursuivait sa route dans l'espace, emportant dans ses flancs son chargement d'êtres animés et d'objets inanimés. La Terre était bien loin derrière lui, à présent. Mars était sensiblement plus proche et se présentait sous la forme d'un disque nettement perceptible.

Holloway était étendu sur sa couchette. Il avait disposé, derrière ses épaules, un coussin improvisé qui compensait la traction de ses sangles, de façon à pouvoir regarder à travers le hublot sans changer de position. Il avait beaucoup maigri. Ses yeux brûlaient comme de la braise dans la cavité des orbites et faisaient ressortir la pâleur livide de son visage.

Barr était ficelé à l'armature de sa couchette. Migliardo se retenait d'une jambe au barreau le plus proche. Il faisait de son mieux pour alimenter Barr, en lui présentant au bout d'une pince des morceaux de viande préalablement coupés qu'il puisait dans une assiette recouverte. Il réussit à introduire un morceau dans la bouche de Barr qui le recracha aussitôt.

— « Tu essaies de m'empoisonner ! » cria-t-il. « Tu veux te débarrasser de moi. »

— « Barr, » dit Migliardo patiemment en saisissant au vol le fragment de viande, « tu m'as vu sortir l'assiette du réfrigérateur. Tu m'as vu la placer dans le four. Tu m'as vu l'en sortir et l'apporter ici. Si tu ne veux pas manger, tu vas sûrement mourir. »

Barr se souleva et tendit ses liens, mais il ne trouva aucun point d'appui. Barr lui-même avait fondu. « Je ne mangerai pas, » criait-il, « et je ne mourrai pas. Un de ces jours, je trouverai bien le moyen de me libérer, et alors je vous tuerai tous jusqu'au dernier — toi, Emil, Burt et Ted... Tous sauf Shepherd. Il est gentil pour moi... »

Migliardo poussa un soupir et s'éloigna. Il fit glisser le contenu de l'assiette dans le vide-ordures et se laissa flotter jusqu'au mât. Barr le poursuivait inexorablement de malédictions obscènes. Il

se propulsa jusqu'au pont de navigation. Jelinek était assis au poste de pilotage. Il observait la planète Mars à travers le télescope.

— « Emil, » dit Migliardo.

Jelinek sursauta et se cogna l'œil contre l'oculaire de l'instrument. Il tourna la tête en se frictionnant l'organe endolori.

« Que fais-tu ? »

Jelinek sourit avec gêne. « Je m'exerce à la navigation. Burt ne pourra plus guère nous aider, et s'il arrivait quelque chose... »

— « A moi ? » Migliardo hocha la tête. « Bonne idée. Je devrais m'entraîner au pilotage, moi aussi. Mais je n'ai jamais été très doué. En tout cas, nous pouvons compter sur Shepherd. »

Ils se regardèrent dans les yeux, envisageant toutes les éventualités. « Nous nous en sortirons, n'est-ce pas, Emil ? »

— « Toi, Shepherd et moi. »

— « Récemment, je me suis remis à prier. Avec Shepherd. Je crois que ça nous a soutenus. »

— « Peut-être. Mais n'oublie pas le vieux dicton : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Quel est l'état des moteurs ? »

— « Le numéro deux, sur bâti fixe, est endommagé. Mais il devrait supporter encore une mise à feu, deux si nous avons de la chance. »

Barr continuait à crier. Migliardo tendit l'oreille pendant un moment. « Je ne sais pas combien de temps je pourrai encore supporter ça, Emil. Il hurle nuit et jour. Plus un seul instant de tranquillité. Il ne dort donc jamais ? »

— « Il fait des sommes dans la journée. Nous ne le remarquons pas. Nous devrions faire comme Burt. On dirait que l'autre n'existe pas pour lui. » Jelinek considéra Migliardo. « Il va sûrement s'affaiblir. Il n'a pas mangé depuis une semaine. Si nous tentions de l'alimenter par injections intra-veineuses, comme Burt, il serait bien capable de tout faire sauter. »

Migliardo frissonna. « Que pouvons-nous faire ? »

— « J'ai épuisé la morphine il y a déjà un mois ; la réserpine est sans effet. En outre, il s'imagine que nous sommes en train de l'empoisonner. »

Migliardo se passa nerveusement la main sur la bouche. « Il faut s'occuper de lui comme un bébé, le nourrir, le laver, lui passer le bassin. Seulement un bébé ne parle pas. »

— « Je me proposerais bien pour te remplacer, Mig... tu le sais.

Mais cela ne ferait qu'empirer les choses. Il a encore plus peur de moi. »

Migliardo se mordit la lèvre inférieure. « Oui. Mais parfois j'en ai par-dessus la tête... » Il tendit l'oreille. « Tiens, il s'est arrêté. » Son visage changea d'expression. « Cela s'est fait brusquement. Trop. Je vais voir. »

Il se glissa le long du mât. Il y eut un silence de courte durée, puis les cris horrifiés de Migliardo. « Emil ! Viens vite ! »

Un brouillard rouge s'était levé dans le pont d'habitation. Des gouttelettes écarlates flottaient dans l'air. Barr était étendu sur sa couchette et sa veine jugulaire vaporisait du sang dans l'atmosphère. Jelinek saisit l'armature du lit et appuya la main sur la plaie horizontale, large de huit centimètres, qui s'ouvrait dans la gorge, mais les pulsations s'étaient déjà ralenties. Elles s'arrêtèrent complètement tandis que Jelinek fouillait la blessure à la recherche de la veine. Barr était mort.

Il avait les yeux ouverts. Ceux-ci exprimaient encore un mélange de terreur et de haine. La porte du placard, près de sa tête, était ouverte. Sa main étreignait un couteau de poche dont la lame était affutée comme celle d'un rasoir. L'arme et la main étaient couvertes de sang. Son corps entier nageait dans le sang.

Migliardo, qui se retenait au lit, près de Jelinek, était dans le même état. Son visage apparaissait livide entre les traînées rouges.

— « Tout est fini, Mig, » dit Jelinek. « Nous ferions mieux de nettoyer. »

— « Je n'aurais jamais cru que le corps d'un homme pût contenir autant de sang, » dit lentement Migliardo. Il semblait paralysé.

Jelinek le poussa vers la salle de douches. « Va te laver, et jette ton short dans le vide-ordures. » Bientôt, on entendit le sifflement de l'eau ; Jelinek se dirigea vers sa couchette et tira une serviette de son placard. Lentement, il essuya le sang qui souillait ses mains.

— « As-tu vu quelque chose, Burt ? »

Holloway regardait à travers le hublot. « Non, » dit-il d'une voix lointaine, « je n'ai rien vu. Seulement les étoiles. La Terre est toujours au diable. Parfois, je me demande si nous la reverrons jamais. Je pense que la Terre n'est peut-être qu'un rêve, qu'elle n'existe pas en réalité. Ou peut-être ne suis-je que le rêve de quelqu'un d'autre. Alors, cela n'aurait pas d'importance. Les rêves n'ont aucune importance. » Sa voix s'éteignit.

Le brouillard rouge avait disparu, aspiré par les évents du

conditionnement d'air, mais plusieurs gouttes sphériques écarlates continuaient de flotter à l'aventure. Méthodiquement, Jelinek se mit en devoir de les abattre à coups de serviette. Lorsqu'il ne resta plus que des gouttelettes minuscules que la circulation d'air aurait tôt fait d'absorber, il passa la serviette souillée autour du cou du mort et lui ferma les yeux.

Migliardo sortit de la douche, propre, nu et extrêmement pâle. Un silence oppressant régnait dans la pièce tandis qu'il se dirigeait vers son placard pour en retirer un short propre.

— « Barr est mieux maintenant, » dit Jelinek. « Il était incurable et il ne se serait pas rétabli, même si nous avions pu le ramener sur Terre. Emmenons-le dans la soute. »

Ils remorquèrent le corps vers le mât qu'ils suivirent jusqu'au pont et parvinrent devant la porte du sas. « Shepherd ? » appela Jelinek.

Ils demeuraient là, la tête penchée au-dessus du corps de Barr que les courants d'air ne cessaient de déplacer. Au bout de quelques instants, ils levèrent les yeux. « Merci, Shepherd, » dit Jelinek. « Mig ? »

Migliardo hocha la tête silencieusement et se mit en devoir de passer sa tenue spatiale.

« Lorsque tu reviendras, » dit Jelinek, « Shepherd et toi, vous nettoierez les taches. Jetez la toile de lit dans le vide-ordures. Je vais reprendre mon quart. »

Migliardo approuva de nouveau du chef et enfila son casque. Jelinek serra les écrous et suivit le mât jusqu'au pont de navigation. En passant le pont d'habitation, il jeta un coup d'œil circulaire et fronça les sourcils. Puis il poursuivit sa route.

11

Sans donner la lumière, Lloyd dit en s'adressant aux deux têtes qui se trouvaient entre lui et l'écran : « On vient de développer le deux cent soixantième jour. Faut-il le passer ? »

— « Oui, » dit Danton d'une voix étranglée. « Nous connaîtrons ainsi le dénouement de l'aventure. »

— « Allez-y, » dit Faust.

L'écran s'illumina de nouveau.

12

DEUX cent soixantième jour. Devant le *Santa Maria*, la planète Mars était un vaste disque luisant, rouge, blanc et vert. Elle ne se trouvait plus qu'à treize mille kilomètres. Les canaux étaient nettement visibles, fissures naturelles dans la croûte martienne, le long desquelles roulaient les nuées venues du pôle sud. La surface semblait tourner à une vitesse sans cesse croissante.

Il ne restait que soixante-quatre minutes avant l'allumage des moteurs.

Migliardo était assis à la table et lisait un livre relié en cuir noir. C'était la Bible.

Jelinek flottait près de la couchette de Holloway. Les yeux du navigateur étaient fermés. Sa poitrine semblait à peine se soulever. Jelinek regardait son poignet et comptait. Finalement, il hocha la tête et regarda l'horloge. « Soixante-deux minutes avant la mise à feu. Il est temps de nous activer, Mig. »

— « Shepherd s'en occupera, » dit Migliardo sans lever les yeux.

— « Mig... » commença Jelinek, puis il hésita. « Je viens de parcourir le journal de bord, Mig. Je ne trouve aucune mention de Shepherd avant le cent douzième jour. »

Migliardo haussa les épaules. « C'est que tu t'es trompé, voilà tout. »

— « Non. J'ai été si surpris que j'ai vérifié à deux reprises. Mig, à quoi ressemble Shepherd ? »

Migliardo poursuivit sa lecture. « Tu le sais parfaitement. Il porte la barbe, il a des yeux enfoncés et tristes... »

— « Il porte une sorte de serviette autour des hanches ? »

— « Bien sûr que non, » dit Migliardo. « Un short kaki, comme tout le monde. »

Jelinek soupira et se laissa dériver en direction de Migliardo. « C'est vrai. Il est bizarre qu'il apparaisse sous les mêmes traits pour chacun d'entre nous. »

— « Pourquoi ? »

Jelinek saisit le bord de la table et approcha son visage de celui de Migliardo. « Pour une raison bien simple, c'est que Shepherd n'existe pas. »

Migliardo releva vivement la tête. « Ne dis pas cela, Emil ! Nous sommes suffisamment nerveux comme cela. Ne t'amuse pas à nous faire des farces. »

— « Rappelle-toi, Mig, » dit Jelinek doucement. « Il y a de cela très très longtemps. C'était au moment où nous sommes montés à bord du vaisseau, à partir de la Petite Roue. Phillips nous avait dit au revoir, Danton nous avait dit au revoir. Nous étions complètement seuls, et la navette nous avait menés à bord du *Santa Maria,* et nous étions réunis dans cet endroit où quelques-uns d'entre nous allaient vivre pendant deux ans et demi. Quels étaient les membres de l'équipage, Mig ? »

L'autre fronça les sourcils. « Il y avait toi, il y avait moi, il y avait Barr, il y avait Burt, et puis Ted, et... et... » Il tourna vers Jelinek des yeux sombres, élargis. « Shepherd ne s'y trouvait pas. »

— « A quel moment est-il venu, Mig ? »

— « Comment aurait-il pu nous rejoindre après le départ, Emil ? Il n'était pas là au départ, et maintenant il est avec nous ! »

— « D'après toi, Mig, qu'est-ce que c'est que Shepherd ? »

— « Réponds d'abord. »

— « Je vais te dire autre chose. L'alimentation. Il n'y a que nous deux qui ayons mangé. Je veux dire nous trois, en comptant Burt. Nous sommes les seuls qui ayons bu, les seuls qui ayons respiré. Shepherd ne boit pas, ne mange pas, ne respire pas. Quel nom pourrais-je lui donner ? Hallucination collective, peut-être ? La manifestation d'un besoin profond, provoquée par certaines instructions qui nous auraient été données par suggestion post-hypnotique ? Mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'un phénomène prévu délibérément. »

— « C'est de la sorcellerie pure, » dit Migliardo.

Jelinek approuva de la tête. « Sans doute. Mais le subconscient vous joue parfois des tours pendables. Maintenant, à ton tour de donner ton opinion. »

— « Pour ce qui est de la date de la première apparition de Shepherd, je ne suis pas d'accord avec toi. Et le visage que Burt a aperçu à travers le hublot ? Le passager clandestin que Ted a entrevu dans la soute ? »

— « Cela lui donnerait un caractère... comment dire... hors de l'humain. »

— « C'est ça. Il n'est pas humain. Qui pourrait dire ce qui nous attend dans l'espace interplanétaire ? »

— « Cette hypothèse ne me semble pas tellement vraisemblable, Mig. »

— « En ce qui me concerne, il ne s'agit pas d'une hypothèse, mais d'une conviction fermement ancrée. Pourquoi l'appelons-nous

Shepherd ? Est-ce lui qui a décliné son nom ? Nous a-t-il été présenté ? S'agit-il au contraire d'un phénomène subjectif qui se serait produit dans chacun de nous ? »

— « A toi d'en décider ! »

— « *Le Seigneur est mon Berger,* » (1) dit Migliardo doucement. « *Il veillera sur moi. Il me conduira aux verts pâturages, sur les rivages des eaux tranquilles.* »

— « Bien dit, Mig, » dit Jelinek lentement, « tu es sans doute plus près que moi de la vérité. Ta conviction porte les marques de la vérité psychologique. J'aimerais prier avec Shepherd et toi. Le malheur est que... je n'ai pas vu Shepherd récemment. »

— « Emil ! » dit Migliardo. « Il y a une chose que je voulais te dire depuis longtemps. »

— « Est-ce une confession ? » demanda Jelinek doucement.

— « En plus d'un point. C'est moi qui ai tué Barr. »

— « Je le savais. Le ruban adhésif qui liait ses poignets était coupé et non pas déchiré. Il n'aurait jamais pu le couper avant d'avoir le couteau et il n'aurait pu s'emparer du couteau avant d'avoir les mains libres. D'autre part, Barr ne se serait jamais suicidé. Il aurait coupé ses autres liens et se serait jeté sur nous. »

Migliardo passa sa main sur ses yeux. « Il était mon ami. »

— « Ce service, il l'aurait attendu d'un ami — s'il avait été suffisamment sain d'esprit pour reconnaître un ami. Aucun de nous n'est innocent, Mig. » Jelinek jeta un regard à la pendule. « Encore vingt-cinq minutes avant la mise à feu. »

Une expression d'inquiétude envahit le visage de Migliardo. « Mais... si Shepherd n'existe pas, nous ne pouvons... C'est lui qui est au poste de pilotage, n'est-ce pas, Emil ? »

Jelinek fronça les sourcils. « Je n'en sais rien. Je t'ai dit, il y a pas mal de temps que je ne l'ai aperçu. »

Migliardo se dégageait déjà des sangles de la table. Il se propulsa en toute hâte le long du mât et s'arrêta lorsqu'il eut passé la tête de l'autre côté de la cloison. « Emil ! Il est parti ! » Il rebroussa chemin et fouilla le pont d'habitation avec des yeux sombres et apeurés. « Shepherd ! » criait-il. « Shepherd ! Shepherd ! »

Il poursuivit son chemin le long du mât jusqu'à la soute.

« Shepherd ! » cria encore Migliardo, puis, avec l'accent du désespoir : « Shepherd ! »

Soudain, Jelinek s'élança : « Mig ! » Il saisit le mât.

---

(1) *Shepherd* = Berger. (N.D.T.)

— « Shepherd ! » cria une dernière fois Migliardo, puis la porte du sas claqua. Avant que Jelinek ait pu atteindre la porte, il entendit l'air fuser.

Il fit demi-tour en mâchonnant sa moustache et ouvrit les placards qui se trouvaient le long du mur. La tenue spatiale de Migliardo s'y trouvait encore. De même que les quatre autres. Jelinek jeta un coup d'œil à la porte du sas et dit doucement : « Adieu, Mig, j'espère que tu le retrouveras. »

Avec une lassitude extrême, il glissa le long du mât jusqu'au pont de navigation. Un grand silence régnait dans le vaisseau, un silence vivant, insoutenable. Jelinek regarda la pendule. Encore vingt minutes avant la mise à feu. Il tourna son regard vers Holloway. C'est à peine si on pouvait voir la poitrine de celui-ci se soulever.

— « Le silence, » murmura Jelinek. « C'est ce qu'il y a de pire ! »

Il se laissa flotter vers Holloway et lui tâta de nouveau le pouls. Il se rembrunit, se tourna vers une armoire encastrée dans la cloison, en retira le bout d'une spire en plastique, munie d'une aiguille. Jelinek chercha une veine sur le bras de Holloway, y inséra l'aiguille et mit en marche le petit moteur qui refoulait goutte à goutte la solution sucrée dans le système circulatoire du patient.

Il se rendit ensuite à son placard, l'ouvrit et en retira une seringue hypodermique déjà pleine d'un liquide clair. Il l'examina un moment, jeta un coup d'œil vers Holloway, puis consulta la pendule. Quinze minutes avant la mise à feu.

Il replaça la seringue hypodermique dans le placard dont il claqua la porte. Il se précipita le long du mât jusqu'au pont de navigation, ajusta les sangles qui le retenaient au siège du capitaine. Il explora les commandes, faisant voler ses doigts au-dessus du panneau de contrôle. Plus que dix minutes. Il n'avait plus le temps.

Et soudain, il y eut le bruit des pompes qui se mettaient en marche, celui de l'eau qui circulait dans les conduites. Jelinek regarda ses doigts. Ceux-ci n'avaient pas touché les manettes.

Il y eut une série de petites explosions quelque part dans le navire, comme des pétards que l'on fait détonner un jour de fête nationale. Il tendit l'oreille. Des moteurs se mirent en route, des volants bruissèrent. Lentement, Mars sortit du champ de l'astrogateur. L'astronef virait sur lui-même. Par un hublot latéral, Jelinek aperçut un globe géant et blanc qui s'éloignait doucement. C'était un réservoir à combustible, vide.

Jelinek se mit à sourire et retira ses mains de la table de commande. « Merci, Shepherd ! »

Mars apparut dans le hublot du pont d'habitation, près de la couchette de Holloway. La planète masquait complètement l'orifice et tournait en montrant sa surface rouge, blanche et verte.

Holloway se redressa dans sa couchette, les yeux ouverts, tendant un index tremblant dans la direction de l'astre. Le tube de plastique relié à son bras se balançait et ondulait mollement.

— « La Terre ! » cria-t-il. Ses paupières battirent. Ses yeux se révulsèrent. Lentement, sous la pression des sangles, il retomba sur sa couche. Lorsqu'il eut repris sa position horizontale, sa poitrine avait cessé de bouger.

— « Burt ! » appela Jelinek depuis le pont de navigation. Il n'insista pas. Le haut-parleur encastré dans le montant près de la couche de Holloway demeurait muet. « Tu n'étais pas si mauvais navigateur, Burt. Après tout, Colomb ignorait qu'il avait découvert le Nouveau Monde. »

Il jeta un regard circulaire dans la pièce ; les lampes clignotaient et changeaient de couleur, les disques tournaient, la silhouette du vaisseau, sur l'horizon artificiel, se modifiait insensiblement. La chambre de navigation était en pleine activité...

Il écoutait la symphonie mécanique, les cliquetis et les tic-tac, les miaulements et les craquements. Il humait l'air, tous les relents composites et indéracinables qui composent une atmosphère où des hommes transpirent, respirent, éliminent, et il lui semblait que, pour la première fois depuis longtemps, il l'aspirait avec délices. Ses mains caressèrent les bras du fauteuil.

Sa main s'avança au-dessus de la table de commande et pressa le levier *Air conditionné - arrêt.* Un bruit parmi tant d'autres — un soupir — s'éteignit. Il actionna ensuite le levier voisin : *Air - éjection.* Une lampe rouge s'alluma sur le tableau de bord : un léger sifflement retentit.

— « Lloyd, » dit Jelinek d'une voix douce, « je suppose que vous m'observez en ce moment. Que vous nous avez toujours observés. Vous ne m'en aviez jamais rien dit, mais je suppose que tout se passe conformément aux prévisions. J'espère que vous aurez appris quelque chose. » Il poussa un petit gloussement ; on aurait pu croire que c'était presque de la satisfaction. « Ne serait-ce que pour choisir un meilleur psychologue. »

Puis sa voix changea, se fit plus grave. « Je vous demande de me pardonner, Lloyd. Ce silence... cette solitude... c'était au-dessus

de mes forces. Et des deux, je crois encore que le silence était le pire.

» Dites bien à Amos... que l'équipage était un fiasco... mais le navire, un triomphe. Dites-lui encore... qu'il y aura ici... un navire en bon état de marche... avec combustible et approvisionnements... si jamais quelqu'un y parvient un jour... »

Au bout de quelque temps, le sifflement s'éteignit : tout l'air était épuisé. Sur le pont de navigation, deux yeux aveugles regardaient les étoiles dans leur lente révolution et deux oreilles mortes écoutaient le rugissement des moteurs...

13

DANS la petite salle de projection, le silence était aussi insoutenable qu'à bord du *Santa Maria*. Lloyd avait oublié de redonner la lumière. Nul ne s'en était aperçu ; nul ne proférait un son. Lorsqu'enfin Lloyd reprit ses esprits, Danton serrait les bras de son fauteuil d'une étreinte qui lui blanchissait les jointures et de grosses larmes roulaient le long de son visage.

Les mains en visière, Faust se protégeait les yeux. « Alors, » dit-il enfin, « je dois me préparer au pire. Il me reste bien peu de temps. »

Lloyd parla d'une voix qui lui semblait étrangère. « Vous avez deux ans devant vous. »

Faust leva vivement la tête. « Comment cela ? »

— « On n'attend pas le retour de l'astronef avant ce délai. »

— « Mais vous ne pouvez pas dissimuler aussi longtemps la vérité. »

— « Vous ne comprenez pas. Le *Santa Maria* s'est placé sur orbite autour de Mars à mille kilomètres d'altitude. Il enverra des rapports par radio sur l'examen télescopique de la surface, sur les renseignements que recueilleront les roquettes de sondage, dont plusieurs sont équipées pour se poser sur Mars, y mener des explorations géologiques dans un rayon limité et analyser des spécimens. Tous ces renseignements nous seront transmis selon des signaux codés.

» C'est en cela que consistait notre facteur de sécurité... Si l'on ne tient pas compte d'incidents improbables, tels que les dommages causés par des météorites, le vaisseau, livré à lui-même, était

capable d'effectuer le voyage et les travaux scientifiques. Inconsciemment, les hommes s'en étaient rendu compte. Ils avaient *personnalisé* le vaisseau en l'appelant Shepherd. Ce n'était pas suffisant... »

Lloyd fit une pause, puis reprit : « Les rapports transmis par le *Santa Maria* nous permettront de faire périodiquement des comptes rendus. Nous n'avons pas à savoir ce qui concerne l'équipage. Si le délai prévu ne suffit pas, il nous sera loisible d'annoncer que le vaisseau doit attendre la période favorable pour entreprendre le voyage de retour. »

— « Trop de gens sont au courant. Vous ne pourrez pas garder le secret. »

— « Nous avons l'habitude, » dit Lloyd en soupirant. « N'est-ce pas, Amos ? Les hommes qui travaillent sur les films demeureront ici jusqu'au moment où nous serons prêts à diffuser la nouvelle. Ils ont des années de travail devant eux. »

— « C'est peut-être réalisable, » admit Faust. « Mais pourquoi ? Croyez-vous pouvoir rassembler un meilleur équipage ?... Un équipage susceptible de réussir là où celui-ci à échoué ? »

La voix de Danton se fit entendre, froide, brutale :

— « Ces hommes étaient les meilleurs ! »

— « Dans ce cas, où trouverez-vous les hommes de l'espace ? » demanda Faust doucement.

— « Pas question, » dit farouchement Danton. « Donnez-nous le cliché du *Santa Maria* ! » La photographie de l'astronef apparut sur l'écran, dans sa blancheur argentée et sa fragilité. « Voilà votre homme de l'espace. C'est tout ce dont nous aurons besoin désormais : un ensemble solide avec les matériaux nécessaires. Plus de névroses, plus de coliques, plus de faiblesses, plus d'indécision, plus de folie de l'espace. Il n'a que faire d'oxygène, d'aliments, d'eau, de médicaments, de distractions et de tout le fatras dont l'homme a besoin pour survivre. Rien que des servo-mécanismes et des appareils de transmission à distance. Des robots. Voilà votre homme de l'espace ! Il pourra se rendre n'importe où, palper n'importe quoi, accomplir tous les travaux possibles et imaginables, sans jamais s'inquiéter du retour... »

Faust secoua la tête.

— « Non, Amos, » dit Lloyd, « ça ne marchera pas. En tant qu'instrument de recherches, il est magnifique. En tant que symbole, il ne vaut rien. Les représentants des hommes, j'entends les représentants valables, doivent être, comme eux, des êtres sujets

à la peur. Il faut que ce soient des hommes qui accomplissent une œuvre, il faut que ceux qui sont restés sur Terre pensent que cette œuvre, ils auraient pu l'accomplir, le cas échéant... il faut que les exploits de ces hommes leur apportent la gloire. Ce sont là vos propres paroles, Amos, vous en souvenez-vous ? Quant à moi, je ne les ai jamais oubliées. »

— « Combien de temps vous faut-il ? » demanda lentement Faust.

— « Peut-être huit ans. Probablement dix. »

— « C'est bien long ! »

— « Mars attendra. »

— « Où les trouverez-vous, » demanda Faust, « ces hommes de l'espace ? »

Lloyd comprit qu'il avait gain de cause. « Si nous ne pouvons les trouver tout faits, nous serons obligés de les produire nous-mêmes. »

14

DANS le sas qui menait au cottage, Lloyd se dépouilla de sa combinaison, ramassa sa boîte isolée et ouvrit la porte intérieure.

Deux corps frétillant d'exubérance se lancèrent sur lui, le casque de plastique transparent enserrant leurs têtes brunes, le pistolet à rayons au poing, vociférant des cris de bienvenue. « Papa, tu rentres de bonne heure. Viens avec nous jouer aux hommes de l'espace ! Hé, papa ! »

— « Bonjour ! » dit Lloyd doucement. « Bonjour, hommes de l'espace ! »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Space is a lonely place.

ISAAC ASIMOV

Souvenir perdu

Au moment de la sortie de ce numéro, sera sur le point de paraître l'intégrale de la trilogie *Fondation* d'Asimov, annoncée depuis plusieurs mois dans *Fiction* (voir pages 6 et 7). A cette occasion, nous présentons dans notre partie rubriques une étude sur cette œuvre de première importance. Nous ne pouvions manquer, non plus, de saluer l'événement en publiant un texte inédit de l'auteur.

Asimov, aujourd'hui, n'écrit malheureusement plus guère de science-fiction — trop absorbé qu'il est par ses fonctions de chargé de cours en biochimie à l'université de Boston et la rédaction de multiples ouvrages scientifiques. La brève et poignante évocation que voici n'en prend que plus de prix.

Au bout de centaines de milliards d'années, il se souvint qu'il était Ames. Non cette combinaison de longueurs d'ondes qui, à travers toute la galaxie, était maintenant l'équivalent d'Ames — mais le son même qui avait correspondu à la prononciation de ce nom. En lui naquit un faible souvenir des ondes sonores qu'il ne percevait plus, qu'il ne pouvait désormais plus percevoir.

Le nouveau projet aiguisait sa mémoire, ressuscitant maintes et maintes choses perdues dans la nuit des temps. Il condensa le tourbillon d'Energie qui constituait l'ensemble de son individualité, et ses lignes de force s'étendirent au-delà des étoiles.

Le signal de réponse de Brock lui parvint.

Sûrement, pensa Ames, il pouvait se confier à Brock. Sûrement, il pouvait se confier à quelqu'un.

Le flux énergétique de Brock entra en communion avec le sien.

— « Ne vas-tu pas venir, Ames ? »

— « Bien sûr. »

— « Prendras-tu part au concours ? »

— « Oui ! » Les lignes de force d'Ames furent animées de pulsations intenses. « Sans aucun doute. J'ai imaginé une nouvelle forme d'art. Quelque chose de vraiment original. »

— « Que d'efforts dépensés en pure perte ! Comment croire

qu'on puisse trouver une nouvelle variation, après deux cents milliards d'années ? On ne peut rien découvrir de nouveau. »

L'espace d'un instant, Brock se déphasa, rompant la communion, si bien qu'Ames dut se hâter d'ajuster ses lignes de force. Ce faisant, il capta des pensées étrangères à la dérive, eut une vision des galaxies poudreuses sur fond velouté de néant, perçut les lignes de force de multitudes insondables d'énergies-vie, errant à travers les galaxies.

— « Absorbe mes pensées, je t'en prie, Brock, » dit Ames. « Ne te ferme pas. J'ai eu l'idée de manipuler la Matière. Imagine ! Une symphonie de Matière. Pourquoi s'encombrer de l'Energie ? Il n'y a rien de nouveau dans l'Energie, bien entendu ; comment en serait-il autrement ? N'est-ce pas la preuve que nous devons travailler la Matière ? »

— « La Matière ? »

Ames enregistra les vibrations énergétiques de Brock et les interpréta comme des manifestations de dégoût.

— « Pourquoi pas ? » dit-il. « N'avons-nous pas nous-mêmes été Matière autrefois — il y a de cela un quintillion d'années pour le moins ! Pourquoi ne pas construire des objets par le truchement de la Matière, ou encore des formes abstraites ? Ecoute, Brock, pourquoi ne pas construire une imitation de nous-mêmes en Matière, de nous-mêmes sous notre forme originelle ? »

— « Je ne me souviens pas à quoi nous ressemblions, » dit Brock. « Personne ne s'en souvient. »

— « Moi, si, » dit Ames avec force. « Je ne pense plus à rien d'autre et je commence à me souvenir. Brock, laisse-moi te montrer. Dis-moi que j'ai raison. Dis-le moi. »

— « Non. C'est stupide. C'est... répugnant. »

— « Laisse-moi essayer, Brock. Nous avons été amis. Nous avons pulsé ensemble nos énergies depuis le début — depuis le moment où nous sommes devenus ce que nous sommes. Brock, je t'en prie ! »

— « Alors, fais vite. »

Ames n'avait pas ressenti un tel tremblement le long de ses lignes de force depuis — au fait, depuis combien de temps ? S'il tentait maintenant un essai pour l'édification de Brock, si sa tentative était couronnée de succès, il oserait manipuler la Matière devant l'assemblée des êtres énergétiques qui attendaient vainement depuis des millénaires la naissance d'une nouveauté.

La Matière était fort diluée là-bas, dans l'intervalle des galaxies,

mais Ames la rassembla, balayant des volumes qui se montaient à des années-lumière au cube, sélectionnant les atomes, obtenant une consistance glaiseuse et contraignant la matière à se disposer selon une forme ovoïde qui se prolongeait à sa partie inférieure.

— « Ne te souviens-tu pas, Brock ? » demanda-t-il doucement. « N'était-ce pas quelque chose dans ce genre ? »

Le tourbillon énergétique de Brock fut animé d'un tremblement en phase. « Ne me rappelle pas ces souvenirs. Je ne me souviens de rien. »

— « Cela, c'était la tête. On l'appelait la tête. Je me le rappelle si distinctement que je pourrais prononcer le mot. Je veux dire en émettant des sons. » Il attendit un peu, puis : « Regarde, te souviens-tu de ceci ? »

A la partie supérieure de l'ovoïde apparut le mot TETE.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Brock.

— « C'est le mot qui désigne la tête. Les symboles qui représentaient le mot pour sa traduction sonore. Dis-moi que tu te souviens, Brock ! »

— « Il y avait quelque chose, » dit Brock d'un ton hésitant, « quelque chose au milieu. » Un renflement vertical se forma.

— « Oui ! Le nez, c'est cela ! » dit Ames, et le mot NEZ apparut à l'endroit intéressé. « Et voici les yeux, de part et d'autre. » ŒIL DROIT — ŒIL GAUCHE.

Ames considéra son œuvre, ses lignes de force pulsant lentement. Etait-il bien certain d'aimer ce qu'il avait fait ?

« La bouche, » dit-il, ses lignes de force agitées de petits frémissements, « et le menton, et la pomme d'Adam, et les clavicules. Comme les mots me reviennent ! » Ils apparurent les uns après les autres sur la forme.

— « Je n'y ai pas pensé depuis des centaines de milliards d'années. Pourquoi m'en as-tu fait souvenir ? Pourquoi ? »

Ames était momentanément perdu dans ses pensées. « Il y avait autre chose. Les organes de l'ouïe ; des récepteurs d'ondes sonores. Les oreilles ! Où se placent-elles ? Je ne me souviens plus. »

— « Abandonne ! Les oreilles et le reste ! Ne te rappelle pas ! » s'écria Brock.

— « Pourquoi est-ce mal de se souvenir ? » demanda Ames avec hésitation.

— « Parce que la surface externe n'était pas rugueuse et froide comme ton modèle, mais douce et tiède. Parce que les yeux étaient tendres et vivants, et les lèvres de la bouche tremblantes et cares-

santes sur les miennes. » Les lignes de force de Brock palpitaient et s'affaissaient, palpitaient et s'affaissaient...

— « Je suis désolé ! Je suis désolé ! » dit Ames.

— « Tu me rappelles que je fus autrefois une femme et que j'ai connu l'amour ; que les yeux ne servent pas seulement à voir et que je n'en possède pas pour remplir cet autre office. »

Avec violence, elle ajouta de la matière à la tête grossièrement modelée et dit : « Eh bien, que *ceux-là* le fassent, » puis elle se détourna et prit la fuite.

Et Ames vit et se souvint, à son tour, qu'autrefois il avait été un homme. La force de son tourbillon fendit la tête en deux, et il s'enfuit à travers les galaxies, sur la trace énergétique de Brock — pour reprendre l'interminable destinée de la vie.

Les yeux de la tête fendue luisaient toujours de l'humidité que Brock y avait déposée pour représenter les larmes. Et la tête de Matière accomplit ce que les êtres énergétiques ne pouvaient plus faire désormais : elle pleura sur toute l'humanité, et sur la fragile beauté des corps auxquels les hommes avaient renoncé un jour, il y avait de cela des milliards d'années.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Eyes do more than see.

ARTHUR C. CLARKE

Casanova cosmique

Il y a deux Arthur Clarke. L'un, l'auteur sérieux de *La cité et les astres* (Rayon Fantastique) ou de *Profil du futur* (Encyclopédie Planète) : un poète de la science-fiction (doublé d'un philosophe) ou un vulgarisateur éclairé. L'autre, qui n'oublie pas qu'il est Anglais — et qu'en tant que tel il se doit d'avoir le sens de l'humour. C'est à ce dernier qu'on doit les pochades ironiques qui émaillent son œuvre, et dont vous lirez ci-dessous un exemple plein de sel.

CETTE fois, ce fut au bout de cinq semaines de voyage que les symptômes devinrent aigus. La dernière fois, cela n'avait pris qu'un mois. J'ignore si cette différence était due à l'âge ou à un produit quelconque que les diététiciens auraient eu l'idée d'ajouter à mes rations. Peut-être était-ce simplement parce que j'étais plus occupé que jamais. Ce bras de la galaxie que je devais explorer était particulièrement fourni en étoiles, qui n'étaient pas éloignées l'une de l'autre de plus de deux années-lumière. Aussi avais-je peu de temps pour penser aux filles que j'avais laissées derrière moi. Je n'avais pas plus tôt répertorié une étoile et découvert les planètes qui tournaient autour, qu'il me fallait repartir pour un autre soleil. Et quand, comme cela arrivait une fois sur dix, des planètes se présentaient, il me fallait surveiller de près Max, le computeur électronique qui enregistrait toutes les informations, et cela représentait un travail démentiel.

Cependant, bien que la région fût très dense, il me fallait parfois plusieurs jours pour aller d'un soleil à l'autre. C'était largement suffisant pour que des souvenirs érotiques viennent insidieusement se glisser dans mes pensées, me donnant l'impression que les mois à venir allaient être des plus lugubres.

Après tout, j'en avais peut-être trop fait, lorsque je me trouvais sur Diadne V pendant qu'on réapprovisionnait mon vaisseau. Il était entendu que je devais me reposer entre deux missions ; mais un prospecteur de planètes passe quatre-vingts pour cent de son temps seul dans l'espace, et la nature humaine étant ce qu'elle est,

on peut s'attendre à ce qu'il désire rattraper le temps perdu. Je n'avais pas fait que ça d'ailleurs, j'avais aussi essayé de faire des réserves pour l'avenir, mais cela ne semblait guère avoir réussi, du moins en ce qui concernait ce voyage-là.

Je commençai par me souvenir d'Hélène, avec un sentiment de regret aigu. Elle était blonde, douce et docile, mais elle manquait vraiment d'imagination. Nous passâmes d'heureux moments ensemble jusqu'au retour de son mari qui, lui aussi, était en mission. Il se montra plein de compréhension mais fit remarquer, avec raison d'ailleurs, qu'Hélène aurait maintenant fort peu de temps à consacrer à ses anciennes occupations. Fort heureusement, j'avais déjà fait la connaissance d'Iris et l'intervalle fut négligeable.

Iris était vraiment extraordinaire. Même maintenant, penser à elle me donne des frissons. Cependant, il me fallut bien rompre, pour la seule raison qu'on a parfois besoin de dormir un peu. C'est alors que, pendant toute une semaine, je ne voulus plus entendre parler de femmes. Puis je lus par hasard un très touchant poème d'un écrivain de la Terre, très ancien, appelé John Donne — ça vaut la peine, vous savez, si vous connaissez l'anglais primitif — et ce poème parlait surtout du temps perdu qui ne se rattrape plus.

Comme c'est vrai, pensai-je, et je revêtis immédiatement mon uniforme d'officier de l'espace, pour aller flâner sur la plage de la seule mer que possède Diadne V. A peine avais-je marché cent mètres que j'avais déjà repéré une douzaine de filles possibles, renvoyé plusieurs volontaires, et retenu Nathalie.

Cela marcha bien au début, du moins jusqu'à ce que Nathalie se fût mise à manifester un certain ressentiment contre Ruth (ou était-ce Kay ?). Je ne peux pas supporter les filles qui croient posséder un homme. Aussi la renvoyai-je à ses occupations après une scène plutôt pénible qui me coûta une fortune en vaisselle. Cela me laissa à court pendant deux jours. Puis Cynthia arriva à la rescousse... mais maintenant que vous avez vu le topo, ce n'est pas la peine que je vous ennuie avec les détails.

Tels étaient donc les souvenirs que je commençais à ressasser, alors que la lumière d'une étoile scintillait dans mon sillage et qu'une autre lançait mille feux devant moi. Pour ce voyage-là, j'avais, de propos délibéré, laissé toutes mes photos de pin-ups sur la Terre, car je trouvais que cela ne pourrait que me rendre les choses plus difficiles encore ; fatale erreur, car étant donné que je ne dessine pas mal du tout, dans un genre très spécialisé il faut

bien le dire, je me trouvai bientôt à la tête d'une collection que je n'aurais certes pu montrer sur aucune planète quelque peu respectable.

Je ne voudrais pas que vous pensiez que ces occupations nuisaient à mon efficacité en tant qu'officier galactique. Je ne me livrais à ces passe-temps que pendant les longs et ennuyeux parcours entre les étoiles, quand je n'avais d'autre interlocuteur que le computeur électronique. Mon collègue Max était bien une compagnie suffisante pour le train-train quotidien, mais il y a bien des choses qu'une machine ne peut comprendre ; j'ai souvent blessé Max en me mettant brusquement en colère, sans qu'il y eût pour cela aucune raison apparente. « Que se passe-t-il, Joe ? » disait-il plaintivement. « Ce n'est sûrement pas parce que je vous ai battu aux échecs. Rappelez-vous, je vous en avais averti. » « Oh ! la paix ! » hurlais-je. Puis, pendant cinq bonnes minutes, je déployais toute l'ingéniosité possible pour me réconcilier avec le déconcertant esprit littéral de mon robot de navigation.

Après deux mois passés en dehors de la base, alors que j'avais déjà répertorié trente soleils et quatre systèmes, il arriva une chose qui fit passer au second plan mes problèmes personnels. La radio de longue distance commença à bourdonner. C'était un signal très faible, qui venait de quelque part dans cette section de l'espace qui s'ouvrait devant moi. J'arrivai à obtenir une transmission des plus exactes. Cela me parvenait sans aucune modulation, sur une bande très étroite ; de toute évidence, c'était un appel. Cependant, aucun de nos navires, à ma connaissance, ne prospectait dans ce coin-là ; ce bras de la galaxie si éloigné de la base n'avait jamais été exploré, du moins en ce qui nous concernait.

Cette fois, pensai-je, cette fois, ça y est, je suis en train de vivre le plus grand moment de mon existence. C'est la récompense de toutes les années solitaires que j'ai passées dans l'espace. A quelque distance inconnue devant moi, se trouvait une autre civilisation, une race suffisamment avancée pour posséder l'hyper-radio. Je savais exactement ce qu'il me fallait faire. Dès que Max eut confirmé mes interprétations et mes conclusions et qu'il eut terminé ses propres analyses, j'envoyai un message à la base. Si quelque chose m'arrivait, les autres sauraient où et pourraient deviner pourquoi. C'était en somme une consolation de penser que, si je ne revenais pas sur Terre à temps, mes amis reviendraient en force pour ramasser les morceaux.

Bientôt, il n'y eut plus aucun doute sur la localisation du point

d'où venait le signal. Je changeai donc de direction pour aller vers cette petite étoile jaune d'où nous parvenait le signal. Aucune race, pensais-je, ne pourrait envoyer une onde de cette force si elle n'a déjà voyagé dans l'espace. Sans doute allais-je me trouver en face d'une culture aussi avancée que la nôtre, avec tout ce que cela impliquait. J'étais encore loin quand je commençai à appeler avec mon propre émetteur, sans beaucoup d'espoir d'ailleurs. A ma grande surprise, il y eut une prompte réaction. L'onde continue se brisa immédiatement en une série de pulsations répétées. Même Max ne put arriver à comprendre le moindre mot au message ; cela signifiait probablement : « Qui diable êtes-vous donc ? » Ce n'était pas un échantillon suffisant pour qu'une machine à traduire, si intelligente soit-elle, puisse commencer à déchiffrer.

Heure par heure, le signal s'amplifiait. Dans le seul but de montrer que j'étais tout près et que je recevais le message en clair, j'envoyais de temps à autre le même message dans la direction d'où il m'arrivait. Et c'est là que j'eus ma seconde grande surprise.

Quelle que soit leur mentalité, m'étais-je dit, ils vont se mettre à parler dès que je serai assez près pour recevoir. Ce fut précisément ce qu'ils firent ; mais je n'avais pas supposé entendre des voix humaines. Le langage qu'ils parlaient était, sans aucune confusion possible, de l'anglais, mais un anglais inintelligible ; je pouvais identifier à peu près un mot sur dix, mais les autres étaient pour moi, soit totalement inconnus, soit tellement déformés que je ne pouvais les identifier. Quand les premiers mots me parvinrent par le haut-parleur, je devinai la vérité. Ce n'était pas des étrangers, ce n'était pas une race non-humaine, mais c'était aussi excitant et plus rassurant en tout cas pour un prospecteur solitaire.

J'avais établi le contact avec une de ces colonies perdues du Premier Empire, ces pionniers qui avaient quitté la Terre aux premiers jours de l'exploration stellaire, il y avait de cela cinq mille ans. Quand l'Empire s'était écroulé, la plupart de ces groupes isolés avaient péri ou étaient retournés à la barbarie. Je me trouvais sans doute aux abords d'une de ces colonies qui avait survécu. Je leur répondis, en parlant lentement et avec des mots très simples. Mais cinq mille ans, c'est très long dans la vie d'un langage, et aucune communication réelle ne fut possible. Il était évident qu'ils étaient très excités par cette prise de contact, et ils avaient l'air d'en être extrêmement contents, autant que je pouvais en juger. Ce n'est pas toujours le cas ; il y a des cultures isolées qui, après avoir été aban-

données par le Premier Empire, sont devenues violemment xénophobes, et réagissent presque hystériquement en apprenant qu'elles ne sont pas seules dans l'espace.

Nos essais pour communiquer ne faisaient pas beaucoup de progrès quand un nouveau facteur apparut, et cela modifia complètement l'idée que je me faisais de la situation. Une voix de femme commença à sortir du haut-parleur. C'était la plus belle voix que j'eusse jamais entendue, et même s'il n'y avait pas eu derrière moi ces semaines solitaires dans l'espace, je crois que je serais tombé amoureux d'elle immédiatement. C'était une voix profonde, quoique extrêmement féminine, et elle avait en même temps une chaleur et une douceur qui ravissaient tous mes sens. Je fus tellement stupéfait qu'il me fallut plusieurs minutes avant de réaliser que je pouvais comprendre ce que me disait cette invisible enchanteresse. Elle parlait un anglais qui m'était, pour la moitié, compréhensible.

Il ne me fallut pas longtemps pour apprendre qu'elle s'appelait Liala, et qu'elle était sur sa planète la seule philologue spécialisée en anglais primitif. Dès que les contacts avaient été pris avec mon vaisseau, on l'avait fait venir comme interprète. La chance était vraiment de mon côté. L'interprète aurait bien pu être quelque vieux fossile à barbe blanche ; au cours des heures qui défilaient, alors que son soleil devenait de plus en plus gros devant moi, Liala et moi devenions les meilleurs amis du monde. Comme j'avais peu de temps devant moi, il me fallait prendre la situation en main, beaucoup plus vite que je ne l'avais jamais fait. Le seul fait que personne ne pouvait comprendre ce que nous disions assurait déjà notre intimité. En vérité, les connaissances en anglais de Liala étaient suffisamment imprécises pour que je puisse me permettre de faire quelques remarques des plus osées. On n'a pas besoin d'avoir peur d'aller trop loin avec une fille qui vous donne toujours le bénéfice du doute, en décidant qu'il est impossible qu'on ait voulu dire ce qu'elle a cru comprendre.

Dois-je dire que je me sentais très très heureux ? J'avais l'impression que les intérêts officiels et mes intérêts personnels coïncidaient parfaitement. Je n'avais qu'une toute petite inquiétude. Je n'avais pas encore vu Liala. Et si elle était absolument hideuse ?

Ce fut six heures avant mon arrivée sur la planète que je pus résoudre ce problème si important. J'étais alors assez près pour capter des ondes visuelles et il ne fallut à Max que quelques secondes pour analyser les signaux et les ajuster au récepteur du vais-

seau. Enfin, je pus avoir la première vue d'ensemble et de la planète et de Liala. Elle était presque aussi belle que sa voix ! Je regardai l'écran, incapable de parler, pendant de longues secondes. Ce fut elle qui rompit le silence. « Qu'avez-vous donc ? » demanda-t-elle. « C'est la première fois que vous voyez une femme ? »

Je dus admettre que j'en avais déjà vu deux ou même trois, mais aucune aussi belle qu'elle. Ce fut un grand soulagement de constater que sa réaction en me voyant était non moins favorable. Ainsi, me disais-je, rien ne semblait devoir faire obstacle à notre bonheur futur, si du moins nous pouvions échapper à l'armée des hommes de science et des politiciens qui se précipiteraient sur moi dès mon arrivée. Nos espoirs d'avoir quelques moments d'intimité étaient très minces ; je me sentis alors tenté d'aller à l'encontre d'une des règles de fer que je m'étais forgées : j'envisageai d'épouser Liala, si c'était la seule manière d'arranger les affaires. (Oui, ces deux mois dans l'espace m'avaient vraiment tapé sur le système, j'en conviens.)

Cinq mille ans d'histoire, dix mille si on compte les miens, ne peuvent se condenser en quelques heures. Mais avec un précepteur aussi délicieux, j'absorbais les connaissances très vite, et Max, avec ses infaillibles circuits de mémoire, enregistrait tout ce qui m'échappait.

Arcadie, tel était le nom charmant de leur planète, se trouvait à la frontière extrême de la colonisation interstellaire. Quand le courant de l'Empire s'était retiré, ce monde s'était trouvé abandonné. Dans la lutte pour la vie, les Arcadiens avaient perdu beaucoup de leurs connaissances originelles, et parmi celles-ci se trouvait le voyage dans l'espace. Ils ne pouvaient s'échapper de leur propre système solaire mais n'avaient, en fait, guère l'intention de le faire. Arcadie était un monde fertile et la faible gravité — un quart seulement de celle de la Terre — avait donné aux colons la force physique qui leur avait été nécessaire pour rendre ce monde digne de son nom. Même si je supposais quelque parti pris de la part de Liala, ce monde semblait malgré tout un endroit des plus séduisants.

Le petit soleil jaune d'Arcadie était déjà un disque bien visible quand j'eus une idée brillante. Ce comité de réception m'ennuyait vraiment beaucoup et je me rendais compte soudain que je pouvais l'éviter. Mon plan demanderait la coopération de Liala, mais à ce moment-là elle m'était déjà assurée. Je puis dire, sans trop manquer de modestie, que j'ai toujours su m'y prendre avec les

femmes, et ce n'était pas la première fois que je faisais la cour par télévision.

Aussi les Arcadiens apprirent-ils, à peu près deux heures avant mon arrivée, que les prospecteurs étaient des êtres timides et méfiants. Alléguant des expériences antérieures fort tristes avec des cultures hostiles, je refusai poliment d'entrer tout seul au milieu d'eux. Puisque moi, j'étais seul, je demandais à rencontrer un seul d'entre eux, en un endroit isolé. Si cette première rencontre se révélait satisfaisante, alors j'irais jusqu'à leur capitale ; sinon, je rentrerais chez moi. J'ajoutai que j'espérais bien qu'ils ne prendraient pas cette attitude comme un manque de courtoisie, mais j'étais un voyageur isolé, loin de ma Terre natale, et comme ils étaient un peuple raisonnable, j'étais sûr qu'ils comprendraient mon point de vue.

Ils le comprirent fort bien. Le choix de l'émissaire était évident, et Liala devint promptement l'héroïne du jour en se portant bravement volontaire pour rencontrer le monstre de l'espace. Elle promit à ses amis anxieux d'envoyer un message radio au bout d'une heure passée à bord de mon vaisseau ; j'essayai d'obtenir deux heures, mais elle rétorqua que ce serait vraiment trop et que des gens malintentionnés pourraient commencer à jaser.

Le vaisseau arrivait dans l'atmosphère arcadienne quand je me souvins brusquement des dessins compromettants que j'avais faits, et il me fallut procéder rapidement à mes nettoyages de printemps. Pourtant, j'oubliai un chef-d'œuvre fort explicite qui glissa entre deux cartes, me mettant dans le plus grand embarras quand les rampants le découvrirent quelques mois plus tard. Quand je revins à la salle de contrôle, l'écran montrait le grand terrain vide au milieu duquel Liala m'attendait. Dans deux minutes, je la tiendrais dans mes bras, je pourrais respirer l'odeur de ses cheveux et sentir son tendre corps contre le mien.

Je ne me fatiguai pas à surveiller les manœuvres d'atterrissage, car je pouvais me fier entièrement à Max, qui accomplissait le travail à la perfection. Au lieu de cela, je me précipitai jusqu'au sas et attendis, avec toute la patience que je pus rassembler, devant les portes qui me séparaient de Liala.

Un siècle sembla s'écouler avant que Max eût terminé toutes les vérifications et donné le signal de l'ouverture. Je fus en bas avant que le disque de métal eût fini de glisser et je mis enfin le pied sur le sol fertile d'Arcadie.

En dépit de mon impatience, je m'efforçai de me mouvoir avec

précaution, car je savais que, sur ce monde, je pesais à peine vingt kilos.

Pourtant, j'avais oublié, tant j'étais dans le bleu comme un imbécile, qu'une gravité aussi faible était susceptible de modifier le corps humain au cours de deux cents générations. Sur une petite planète, l'évolution peut faire beaucoup en cinq mille années.

Liala m'attendait, et elle était aussi ravissante que sur l'image. Il y avait cependant un tout petit détail que l'écran de télévision ne m'avait pas appris.

Je n'ai jamais aimé les femmes grandes, et je les aime encore moins maintenant. Si j'en avais encore eu envie, j'aurais pu, je le suppose, embrasser Liala, mais j'aurais eu l'air d'un bel imbécile, dressé sur la pointe des pieds, mes bras entourant ses genoux.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Cosmic Casanova.

(voir page 3)

FRITZ LEIBER

Quatre fantômes dans "Hamlet"

Parmi les auteurs de science-fiction américains, Fritz Leiber est un de ceux qui ont reçu le plus d'hommages de la part de leurs pairs. Il fut invité d'honneur à la 9e Convention Mondiale de la Science-Fiction, tenue en 1951 à La Nouvelle-Orléans ; reçut le prix du meilleur roman SF de l'année en 1958 pour *The big time* ; vit un numéro entier de la revue *Fantastic Stories* consacré, en 1959, à une série de nouvelles inédites de lui ; eut une quarantaine d'autres nouvelles sélectionnées pour des anthologies. Si on ajoute que sa carrière remonte à plus de vingt-cinq ans, on mesurera à quel point l'ignorance du public français vis-à-vis de son œuvre est une grave lacune.

Né en 1910 à Chicago, Leiber est d'origine allemande par son grand-père. Son père était acteur shakespearien et avait rencontré sa mère, actrice également, au cours d'une tournée. L'enfance du jeune Leiber s'écoula dans ce milieu d'une troupe théâtrale itinérante, précisément décrit dans la nouvelle que nous publions ci-dessous. Il était, raconte-t-il, extrêmement impressionnable durant son jeune âge, avait peur du noir et même de son ombre, et croyait fermement au surnaturel.

En 1926, il devint un lecteur assidu de *Amazing Stories*, la première en date des revues de science-fiction, tout en poursuivant des études qui le menèrent à un doctorat de philosophie. Il s'intéressa ensuite à l'étude des religions comparées et, après s'être converti au catholicisime, devint même prédicateur pour le compte d'un organisme théologique, fonction qu'il abandonna en ne se sentant pas suffisamment la foi. En 1934, il rejoignit la troupe de son père et joua en tournée les rôles d'Edgar dans *Le roi Lear* et de Malcom dans *Macbeth*. « *C'était alors l'époque qui suivait la crise économique ; les acteurs jouaient dans des théâtres vétustes et délaissés, où avaient élu domicile les chauves-souris,* » raconte-t-il. (Autres détails qui éclairent l'aspect autobiographique de la nouvelle qui suit.)

Leiber tenta ensuite sa chance comme acteur à Hollywood, se maria en 1936 avec une jeune Anglaise qui partageait ses goûts en littérature surnaturelle, et revint finalement à Chicago après l'échec de ses tentatives hollywoodiennes. Tout en étant appointé pour travailler à une encyclopédie, il décida de se lancer dans la littérature. L'entreprise se solda d'abord par une série d'insuccès, jusqu'au jour où le magazine *Unknown*, spécialisé dans le fantastique, retint pour la première fois un texte de Leiber : *Two sought adventure*, qui y parut dans le numéro d'août 1939.

Ce fut le début d'une collaboration suivie de Leiber avec *Unknown*, collaboration qui s'étendit l'année suivante à *Weird Tales*, autre grand magazine fantastique. Dans ces deux revues, il publia à l'époque une série de nouvelles qui commencèrent à établir sa réputation : *Bleak shore, The howling tower, The sunken land, Thieves house, The automatic pistol, Smoke ghost, The hound*, etc. Les unes relevaient du genre appelé par les Américains *sword-and-sorcery* ou *heroic fantasy* (et qu'on pourrait traduire par « mélange de surnaturel et de cape et d'épée » ou par « fantastique épique ») ; les autres acclimataient au contraire le fantastique dans la vie de tous les jours et les décors du monde normal.

En 1942, Leiber entama une carrière d'écrivain à plein temps, et son premier

roman, *Conjure wife* (où l'on voit la sorcellerie enseignée à l'université), parut en 1943. L'année suivante, il faisait ses premières armes dans la science-fiction avec *Gather darkness* (1), où pourtant il n'abandonnait pas ses thèmes favoris : religion et sorcellerie, qui se voyaient ici transposés dans les temps futurs. C'est à partir de ce livre que le renom de Leiber commença de s'accroître. Il devint un auteur au talent reconnu, dont les meilleures revues s'assuraient la signature. Dans son roman suivant, *Destiny times three* (1945), apparaît pour la première fois le thème du Temps modifié, qui intervint souvent par la suite dans son œuvre (notamment dans *The big time*).

Avec ce livre prit fin la première phase de la carrière de Leiber, lequel cessa ensuite d'écrire pour trois ans, tout en devenant rédacteur en chef de la revue *Science Digest*. Il revint à la littérature en 1950, en se plaçant cette fois ouvertement sous le signe de la science-fiction. Les histoires qu'il écrivit alors procèdent principalement de deux veines. Dans les unes, il dénonce les tabous sexuels en les transposant dans le monde de demain : c'est le cas par exemple de *Nice girl with five husbands* (2), *Coming attraction* (3), *A deskful of girls* (4), *Femmequin n° 973* (5). Dans les autres, il se fait le poète du monde d'après la guerre atomique, comme dans *The moon is green* (6), *A bad day for sales* (7), *The silence game* (8).

Entre 1953 et 1957, une nouvelle interruption se fit dans la production de Leiber, et c'est en 1958 qu'il fit une seconde fois sa rentrée avec *The big time* (9), le roman déjà cité qui lui valut le prix du meilleur livre de l'année. Depuis, sa production est restée régulière et d'un niveau de qualité constant. Son dernier et copieux roman, *The wanderer* (1964), est un essai convaincant pour exposer de façon sérieuse le thème de la fin du monde due à la rencontre de la Terre avec un météore : le désastre y est raconté alternativement selon le point de vue des diverses races et civilisations de la Terre.

Agé aujourd'hui de 55 ans, Leiber est à un point culminant et évolutif de sa carrière dans un genre littéraire où l'imagination s'épuise vite et où les écrivains, même ayant brillamment débuté, sont souvent à cours d'idées après 35 ans. C'est là un privilège qu'il partage avec Simak et quelques autres « vétérans ». Il est à noter aussi qu'il est un des rares auteurs américains à avoir réussi aussi bien dans la science-fiction que dans le fantastique (ou dans la combinaison des deux). En tant qu'écrivain, enfin, il est un de ceux dont le style est le plus savoureux et le plus personnel. Toutes ces raisons font qu'on peut le considérer aujourd'hui comme un des cinq ou six Grands de la science-fiction américaine.

LES artistes de théâtre sont gens superstitieux, probablement parce que le hasard joue un grand rôle dans le succès d'une pièce, d'une troupe ou simplement d'un acteur — et sans doute parce que nous sommes un peu plus proches des bohémiens que la plupart, par notre manière de vivre et de penser. Par exem-

(1) **A l'aube des ténèbres**, au Rayon Fantastique.
(2) **Les cinq maris de Loïse** (dans **Galaxie** ancienne édition, n° 2).
(3) **Amoureuse de son bourreau (ibid.**, n° 54).
(4) **Des filles à pleins tiroirs** (dans **Fiction** n° 66).
(5) **Le femmequin n° 973** (dans **Satellite** n° 17).
(6) **La lune était verte** (dans **Galaxie** ancienne édition, n° 13).
(7) **Pas d'amateurs aujourd'hui (ibid.**, n° 24).
(8) **Le jeu du silence** (dans **Fiction** n° 11).
(9) **Guerre dans le néant** (dans **Galaxie** nouvelle édition, n°s 4 et 5).

ple, cela porte malheur de porter des plumes de paon sur la scène, de prononcer les dernières lignes d'une pièce en cours de répétition ou de siffler dans sa loge.

Les interprètes de Shakespeare ne font pas exception à la règle. Bien mieux, ils traînent dans leurs bagages quelques superstitions supplémentaires, comme celle qui interdit de réciter les tirades des Trois Sorcières, ou tout passage de *Macbeth*, sauf au cours des représentations, répétitions et autres occasions légitimes.

Quant à notre troupe, celle du Gouverneur, elle possède une règle qui interdit au fantôme, dans *Hamlet*, d'abaisser son voile de gaze sur son visage casqué, avant le moment précis d'entrer en scène. Le défunt père de Hamlet ne doit pas demeurer voilé dans l'obscurité des coulisses.

Cette dernière superstition a pris son origine dans un incident assez récent : une histoire de vrai fantôme. Il m'arrive parfois de penser qu'il s'agit là de la plus belle histoire de fantôme du monde — mais le mérite en revient certainement moins à mes talents de conteur qu'au caractère essentiellement merveilleux de l'événement.

La partie spectrale de notre histoire a débuté de la manière la plus banale : trois de nos actrices (c'est-à-dire, pratiquement, tout l'élément féminin d'une troupe shakespearienne) se mirent en tête de tenir des séances de oui-ja (1), au cours de l'heure précédant la levée de rideau et parfois même, au cours de la représentation, lorsque leurs apparitions sur la scène étaient séparées par de longs intervalles. Elles devinrent à ce point absorbées par cette occupation, elles en tiraient un tel orgueil et elles commentaient avec une telle surexcitation les révélations proférées par la planchette — elles faillirent manquer leur entrée à trois ou quatre reprises — que, si le Gouverneur n'avait été d'une indulgence à toute épreuve, il aurait formellement interdit l'introduction de l'objet du délit dans le théâtre. Je suis persuadé qu'il fut tenté de prendre cette mesure, mais Props, l'accessoiriste, lui fit valoir que nos trois dames ne tireraient aucune joie de séances de oui-ja pratiquées dans l'intimité d'une chambre d'hôtel, que le plus grand plaisir dérivant d'une séance de spiritisme résidait dans la présence d'un public mi-exaspéré mi-intrigué.

Props — c'est-à-dire notre accessoiriste, Billy Simpson — était fasciné par leur obsession, et il se serait peut-être laissé aller à

(1) Méthode de spiritisme utilisant une planchette mobile, qui se déplace sur un carton où figurent les lettres de l'alphabet. Sous la main du médium, elle désigne tour à tour des lettres dont on forme des mots en réponse aux questions posées. (N. D. T.)

enfreindre notre tabou shakespearien en citant les Trois Sorcières à leur propos, si ce n'est qu'il n'est pas doué le moins du monde pour l'élocution, ne possède pas le moindre sens dramatique, en un mot, qu'il est le seul membre de notre troupe à ne jamais jouer le plus petit bout de rôle, même celui de figurant, bien qu'il possède d'autres talents compensant largement cette déficience — il est capable de vous tourner en deux heures un buste de Pompée en papier mâché ou de fabriquer en un tournemain une épée de bois à lame argentée.

Quant à moi, j'étais souverainement irrité de l'intrusion de cette ridicule planche alphabétique, qui semblait occuper la majeure partie du temps libre de Monica Singleton et satisfaire tous ses appétits d'émotion. J'avais en effet tenté d'ébaucher une idylle avec elle — une longue tournée itinérante est mortellement insipide lorsqu'on ne peut l'épicer de quelque piment romanesque — et, pendant quelque temps, j'avais fait un certain progrès dans ses bonnes grâces. Mais, après l'arrivée du oui-ja, je devins un ridicule Guildenstern soupirant après une inaccessible Ophélie — ce qui était précisément les rôles que nous jouions dans *Hamlet*.

Je maudissais cette stupide planchette avec ses infantiles images de coin représentant des soleils souriants, des lunes grimaçantes et des esprits agités par le vent, et je m'aliénai encore davantage la faveur de Monica en lui demandant pourquoi on n'appelait pas cet ustentile une planchette Non-Non, plutôt qu'une planchette Oui-Oui ? Etait-ce, m'enquis-je, parce que les esprits mettent toujours l'accent sur le positif et se conduisent comme une bande de béni-oui-oui ? — oui, nous sommes là ; oui, nous sommes votre oncle Harry ; oui, nous sommes heureux dans nos limbes ; et ainsi de suite.

Après quoi, Monica ne me parla plus pendant toute une semaine.

J'eusse été encore plus déprimé si Props ne m'avait fait remarquer qu'aucun être de chair et de sang ne pouvait rivaliser avec les spectres dans l'affection d'une femme, car les fantômes, étant imaginaires, peuvent se parer de tous les charmes et perfections dont rêve une fille, mais que toutes les filles finissent par se lasser des spectres — sinon leur esprit, du moins leur corps. C'est d'ailleurs ce qui se produisit, grâce à Dieu, pour Monica et pour moi, mais cependant pas avant d'avoir vécu une expérience sinistre, propre à vous briser l'âme — une nuit de terreur avant les nuits d'amour.

Ainsi donc, le oui-ja florissait, et le Gouverneur et le reste de la troupe s'en accommodaient d'une façon ou d'une autre, jusqu'au moment où nous nous rendîmes à Wolverton pour une série de trois soirées consécutives. Dans cette localité, le vieux théâtre décrépit et sinistre incita nos trois fanatiques de la planchette à demander à celui-ci quel était le fantôme qui hantait les lieux ; et le glissant ustensile répondit...

Mais je prends de l'avance sur mon histoire. Je ne vous ai pas encore présenté les membres de notre troupe, à l'exception de Monica, Props et le Gouverneur, et encore n'ai-je pas identifié le dernier de ces trois personnages.

Nous appelons Gilbert Usher « Gouverneur » par un pur sentiment de respect et d'affection. C'est l'un des derniers directeurs de tournées théâtrales à l'ancienne mode. Il ne peut se prévaloir d'un renom comparable à ceux des Gielgud, Olivier, Evans ou autres Richardson, mais il a passé le plus clair de son existence à maintenir vivante la tradition de Shakespeare, répandant cet Evangile laïque et magique dans les coins les plus reculés des Dominions et des Etats-Unis. Nos autres artistes ne sont pas des noms — je refuse de vous donner le mien — mais, à l'exception de moi-même, ce sont des gens qui possèdent bien leur métier. S'ils ne deviennent pas bons acteurs à l'issue de la première tournée, ils disparaissent de la profession. Notre destinée est faite de longues saisons sordides, de beaucoup de voyages inconfortables et de maigres profits.

Nous en étions arrivés, dans cette saison qui nous occupe, au point familier où les pièces sont bien rodées, où chacun est un peu plus fatigué qu'il ne s'en rend compte et où la nervosité s'installe. Robert Dennis, notre jeune premier, écrivait — disait-il — un roman sur la vie théâtrale. Il y consacrait la matinée à l'hôtel — levé, à l'entendre, dès sept heures pour se mettre à l'ouvrage. Le pauvre vieux Guthrie Boyd s'était remis à boire, et à boire beaucoup trop, après une période d'abstinence de deux mois qui avait stupéfié tout le monde.

Francis Farley Scott, notre vedette masculine, laissait entendre à mots couverts qu'il allait organiser l'année prochaine une troupe de répertoire shakespearien sous sa direction, et on le voyait arborer des airs de conspirateur pour s'entretenir avec Gertrude Grainger, notre vedette féminine, et pour nous prendre tour à tour à part en nous faisant des offres hypothétiques, où il n'était jamais question de salaire exact. F.F. est aussi âgé que le Gouverneur et ne

possède aucun talent, sauf pour se faire valoir, bien que son jeu grandiloquent ne laisse pas d'être impressionnant. Il est replet comme un ténor d'opéra, entièrement chauve, et possède un assortiment de perruques allant du rouge-carotte au brun argenté sur les tempes, qu'il fait alterner sans hausse honte. Ces ornements capillaires sont destinés à la ville et non à la scène. Peu lui importe que la troupe entière soit au courant de l'existence de ces attributs artificiels, car nous faisons partie de son monde d'illusions ; et il est fermement convaincu que les dames férues de théâtre dont il fait la conquête, dans les localités que nous traversons, ne s'aperçoivent pas de l'artifice, ou du moins ne lui tiennent pas rigueur de la fraude. Il me fit une conférence sur l'art subtil de choisir la nuance de la perruque en fonction de la dame que l'on essaie de captiver — d'après son âge, sa teinte de cheveux, etc.

Chaque année, F.F. forme ce projet de fonder une compagnie dont il serait le directeur — cette pratique est devenue pour lui une véritable routine de mi-saison — et, chaque année, ses ambitieux projets se terminent régulièrement en queue de poisson, car il est aussi paresseux et aussi velléitaire que vaniteux. Néanmoins, F.F. est persuadé de pouvoir jouer tous les rôles de Shakespeare, les uns après les autres ou à la fois ; la seule troupe qui lui donnerait pleinement satisfaction ne comporterait qu'un seul et unique acteur : lui-même, transformant toutes les pièces du répertoire en un monologue shakespearien ; en réalité, F.F. n'oublie sa paresse que pour accumuler le plus grand nombre possible de rôles dans une seule et même pièce.

Les conspirations annuelles de F.F. ne troublent pas le moins du monde le Gouverneur — il se contente d'attendre mélancoliquement que l'autre le fixe d'un œil hypnotique en lui demandant de se joindre à la future compagnie Scott.

Quant à moi, naturellement, j'espérais qu'enfin Monica ne se contenterait plus d'être la plus exquise ingénue qui ait jamais interprété Shakespeare (à croire qu'elle répétait ses rôles dans son sommeil, bien que je fusse peu en mesure d'en témoigner personnellement), mais qu'elle commencerait à prêter quelque attention à mes soins assidus au lieu simplement d'en prendre avantage.

Malheureusement, comme je l'ai dit, c'est à ce moment précis que la vieille Sybil Jameson avait acheté la planchette de oui-ja, et que Gertrude Grainger avait abusé de son autorité pour amener une Monica réticente à placer ses doigts sur l'ustensile, concurremment aux leurs, « histoire de passer le temps ». Le lendemain, Ger-

trude nous annonça, avec un grand déploiement de mystère, que Monica possédait à l'état brut le plus extraordinaire talent de médium qu'elle eût jamais rencontré, et dès ce moment, la jeune femme devint une droguée du oui-ja. Pauvre Monica, si réservée, je suppose qu'elle avait dû faire sauter le corset de fer de la discipline shakespearienne qu'elle s'était imposée... dommage que ce fût la planchette qui eût profité de cette libération et non moi ! Pourtant, à y regarder de plus près, j'aurais dû manifester moins de rancune à l'endroit de l'ustensile spirite, car l'explosion sentimentale aurait pu se produire au bénéfice de Robert Dennis, ce qui eût été infiniment pire, quoique nous n'ayons jamais été très sûrs du sexe réel de Robert. Néanmoins, je n'étais pas plus assuré quant à celui de Gertrude, et je subissais les affres d'une jalousie pleine d'incertitude en la voyant subjuguer ma bien-aimée. J'étais obsédé par l'image des genoux de Gertrude pressant audacieusement ceux de Monica sous la table du oui-ja, bien que les tibias protubérants de Sybil fussent là pour lui servir de chaperons.

Francis Farley Scott, qui était également jaloux parce que ce nouveau jouet avait distrait l'esprit de Gertrude de leur petit complot annuel, déclara d'un ton plutôt dépité que Monica devait être de ces accapareuses qui s'emparent de tout ce qui leur tombe sous les doigts, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une planchette. Cependant, Props m'assurait — il en aurait donné sa tête à couper — que Gertrude et Sybil avaient « accompagné » les premiers mouvements erratiques du doigt de Monica sur la planchette, tels ces danseurs virtuoses qui guident un partenaire en lui donnant l'illusion qu'il conduit, pour mieux l'attirer dans leurs rets et faire d'elle leur « troisième » attitrée.

Parfois je donnais raison à F.F., parfois à Props, et parfois je pensais que Monica avait un talent inné pour le surnaturel, bien que dans la vie ordinaire je ne croie guère à ces sornettes, et cette dernière éventualité ne laissait pas de me terroriser, car les personnes de ce genre sont connues pour renoncer aux hommes de chair et se consacrer à jamais aux fantômes. C'était une fille tellement sensible, subtile, immatérielle, elle entrait dans de telles transes sitôt qu'elle touchait la planchette, les yeux perdus dans le vague, comme si son esprit s'était enfui hors du temps et de l'espace par le canal de ses doigts... Certain jour, d'ailleurs, les trois associées firent par l'intermédiaire de la planchette une description de mon caractère dont la précision et l'exactitude me troublèrent au plus haut point. La même aventure arriva à plusieurs autres membres

de la troupe. Bien entendu, me fit remarquer Props, les acteurs sont de remarquables psychologues lorsqu'ils oublient leur égocentrisme.

Après avoir analysée les caractères et prédit l'avenir pendant plusieurs semaines, nos trois sorcières commencèrent de s'intéresser à la métempsycose et interrogèrent la planchette pour savoir quels personnages célèbres ou infâmes nous avions été au cours de nos existences antérieures. Gertrude Grainger avait été la reine Boadicea, ce qui n'était pas pour me surprendre, et Sybil Jameson, Cassandre. Monica avait été d'abord Jeanne de Castille et, plus récemment, un « cas » remarquable d'hystérie dans le service de Janet, à la Salpêtrière — détails qui m'irritaient et m'effrayaient plus que de raison. Billy Simpson — Props — avait été un orfèvre égyptien sous la reine Hatschepsut et, plus tard, un domestique de Samuel Pepys ; il écouta cette déclaration avec un gloussement ravi. Guthrie Boyd avait été l'empereur Claudius et Robert Dennis, Caligula. Quant à moi, je ne sais pourquoi, j'avais été à la fois John Wilkes Booth et Lambert Sinnel, ce qui me contraria cruellement car je ne voyais rien de romantique dans la conduite d'un homme qui assassine un président de la République pour finir brûlé dans une grange, ou dans celle d'un autre qui assume l'identité du Comte de Warwick, prétend vainement au trône d'Angleterre, obtient — chose incroyable — son pardon pour cette offense, et passe le reste de ses jours comme laveur de vaisselle dans les cuisines d'Henry VII et de son fils. Le fait que Booth et Simmel avaient été tous deux des acteurs à leur manière — et quelle lamentable manière ! — ne faisait que m'irriter davantage. Ce n'est que beaucoup plus tard que Monica m'avoua que, si la planchette avait ainsi opté, c'était probablement parce que j'avais un air « si tragique, si dangereux, si vaincu ». Ce dont je fus extrêmement surpris et flatté.

Francis Farley Scott ne fut pas peu satisfait d'apprendre qu'il avait été Henry VIII — il imaginait toutes ces épouses et, le soir après le spectacle, il arbora sa perruque d'un blond doré — jusqu'au moment où Gertrude, Sybil et Monica annoncèrent que le Gouverneur n'était rien de moins que la réincarnation de William Shakespeare en personne. Instantanément, F.F. fut transporté d'une telle fureur jalouse qu'il s'assit incontinent devant la table de l'accessoiriste, saisit une plume d'oie et improvisa une imitation impromptu de Shakespeare composant le célèbre monologue de

Hamlet « Etre ou ne pas être ». Ce fut une exhibition assez convaincante quoique truffée d'infiniment plus de froncements de sourcils, de roulements d'yeux et d'essais déclamatoires que n'avait dû en comporter la rédaction originale exécutée par Shakespeare en personne. Lorsque la séance fut terminée, même le Gouverneur, qui était demeuré inaperçu dans l'ombre à côté de Props, joignit ses applaudissements à ceux des autres.

Le Gouverneur écarta d'une chiquenaude l'idée qu'il était une réincarnation de Shakespeare. Si le génial dramaturge devait jamais assumer une nouvelle enveloppe charnelle, déclara-t-il, il choisirait de se réincarner sous les traits d'un dramaturge de renommée mondiale qui serait, en secret à ses heures de loisir, le plus grand savant et philosophe de la planète. Pourtant, je suppose que si on devait choisir quelqu'un pour réincarner Shakespeare, Gilbert Usher conviendrait aussi bien, sinon mieux, qu'un autre. Dans la mesure où peut l'être un homme et un directeur de tournée, le Gouverneur est aussi doux et aussi modeste que doit l'avoir été Shakespeare lui-même (sans quoi cette ridicule controverse visant à savoir qui en réalité a écrit ses pièces ne se serait jamais élevée). Il porte sur les traits un air de douce mélancolie, bien qu'il soit plus beau et de stature plus athlétique que ne l'a probablement jamais été Shakespeare. Il est généreux jusqu'à la faiblesse, en particulier lorsqu'il s'agit de vieux acteurs au passé glorieux.

Au cours de cette saison, il avait commis une faute de ce genre en engageant Guthrie Boyd pour jouer quelques-uns des premiers rôles les plus difficiles du répertoire, y compris un ou deux qui reviennent généralement à F.F. : Brutus, Othello, et en outre ceux de Duncan dans *Macbeth*, de Kent dans *Le Roi Lear*, et du Fantôme dans *Hamlet*.

Guthrie était un acteur tonitruant et grand buveur, qui avait été une vedette shakespearienne et avait passé quelques années à Hollywood. C'est là que sa passion de boire avait atteint son point culminant, sans doute à cause des rôles stupides qu'on lui confiait, et qui lui valurent cinq échecs consécutifs. Sa femme obtint le divorce. Ses enfants se dispersèrent. Il épousa une starlette qui obtint à son tour le divorce. Ensuite, il disparut de la circulation.

Puis, au bout de plusieurs années, le Gouverneur le rencontra par hasard sur sa route. Il avait joué les campagnards au Canada en compagnie d'un admirateur buveur d'eau. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, mais cette ombre avait encore quelque sub-

stance — et il ne buvait pas. Le Gouverneur avait décidé de lui redonner sa chance — bien que le régisseur de la troupe, Harry Grossman, manifestât une opposition irréductible à cette décision — et, au cours des répétitions et des représentations du premier mois suivant, il avait été merveilleux de voir renaître le vieux Guthrie Boyd, exactement comme si le théâtre de Shakespeare eût été un médicament doué de vertus magiques.

Je vais sans doute paraître conventionnel ou sentimental, mais j'estime que Shakespeare est bon pour les gens. Je ne connais pas d'acteur, moi-même excepté, dont le caractère n'ait été affermi, l'horizon élargi, la charité avivée par la pratique de ce répertoire. Je me suis laissé dire qu'avant de devenir un shakespearien, Gilbert Usher était un homme plus implacablement ambitieux, plus acerbe, plus malveillant, mais la fréquentation du grand dramaturge avait émoussé les angles de son caractère, comme elle avait adouci la philosophie de Props et lui avait donné le goût de vivre.

A cause de son contact permanent avec Shakespeare, Robert Dennis est un pédéraste moins agressif et moins précieux que la plupart (si toutefois il appartient à cette faune spéciale), les accès de rage froide de Gertrude Grainger sont tempérés par une dignité royale d'emprunt, et même les piètres petites séductions dont joue Francis Farley Scott ont un caractère probablement plus cordial et moins grossièrement illusoire.

En réalité, je pense parfois que ce vernis de sérénité civilisée dont est doté le peuple britannique, cette faculté superficielle mais néanmoins réelle que possèdent les Anglais de sourire d'eux-mêmes, tient surtout au fait qu'ils ont eu la chance de compter William Shakespeare dans leurs rangs.

Mais j'étais en train de dire combien Guthrie Boyd se tirait avec honneur de sa tâche au cours des premières semaines, contre toutes les prévisions de la plupart d'entre nous, si bien que nous cessâmes de retenir notre respiration — ou de flairer son haleine. Son Brutus était fort bien campé, son Kent tout à fait remarquable — ce rôle honnête et rude convenait à son tempérament — et il recueillait régulièrement des critiques flatteuses pour son interprétation du Fantôme de *Hamlet*. Je crois que ses années de mort-vivant consacrées à la boisson lui avaient donné une compréhension de la solitude, des dons gâchés et du désespoir, dont il tirait parti — inconsciemment sans doute — en interprétant ce modeste rôle.

Il campait une silhouette impressionnante de spectre, ne fût-ce que du point de vue visuel. Le costume de base du fantôme est relativement simple — un vaste manteau enveloppant qui balaie le sol, un grand casque terne, pourvu d'une minuscule pile électrique dans l'intérieur de sa pointe, dont le rôle est de jeter une faible lueur verdâtre sur les traits du Fantôme, et, par-dessus le casque, un voile de gaze également verdâtre qui apparaît comme un brouillard aux yeux des spectateurs. Sous le manteau, il porte une armure de théâtre, mais ce détail n'a guère d'importance, et, en cas de besoin, il peut s'en dispenser, car le manteau peut dissimuler son corps tout entier.

Le Fantôme n'allume sa lampe de casque qu'au moment de faire son entrée, de crainte d'être prématurément aperçu par une partie du public, et en principe, du fait de cette superstition dont j'ai déjà parlé, il ne laisse tomber son voile de gaze devant ses traits qu'à la dernière seconde ; mais, lorsque Guthrie Boyd jouait le rôle, cette règle n'existait pas, et je le revois encore debout dans les coulisses, attendant le moment de faire son entrée, grande silhouette aussi massive, aussi peu surnaturelle qu'un arbuste de deux mètres recouvert d'une toile grise. Mais ensuite, Guthrie allumait sa petite lampe et pénétrait doucement et silencieusement sur la scène, et l'on entendait sa voix caverneuse, lointaine et tourmentée retentir, déclenchant dans la salle et jusque dans les coulisses un terrible frisson, comme si nous prêtions l'oreille à des mots qui eussent franchi les sombres gouffres infinis, balayés par les vents, qui nous séparent de l'au-delà.

Guthrie était un excellent Fantôme et il jouait ce rôle un peu mieux que la plupart des autres qui lui étaient attribués — du moins les premières semaines où il s'abstint de boire. Il paraissait très gai dans l'ensemble et heureux de son retour, bien que parfois ses yeux prissent une expression quelque peu vide — celle de l'alcoolique invétéré qui se demande à quoi rime cette abstinence fatigante et dénuée de sens. Il se préparait spécialement à notre séjour de trois soirées à Wolverton, et pourtant deux mois nous en séparaient encore. La raison en était que ses enfants — tous deux mariés et pères de famille, bien entendu — vivaient et travaillaient à Wolverton, et je suis certain qu'il se faisait une joie de venir en personne leur donner la preuve de sa réhabilitation, s'imaginant que la réconciliation s'ensuivrait obligatoirement.

Puis vint sa première apparition dans le rôle d'Othello. (Le Gouverneur, bien qu'ayant la vedette, jouait toujours celui de Iago.)

Guthrie était presque trop vieux pour jouer Othello, bien entendu ; en outre, les années d'alcoolisme avaient prélevé un lourd tribut sur sa vitalité. Aussi les répétitions et les premières dans huit pièces différentes, après une absence de plusieurs années loin de la scène, l'avaient-elles épuisé. Mais le vieux volcan qui sommeillait au fond de lui entra de nouveau en éruption, et il joua magnifiquement. Le lendemain les colonnes des journaux étaient pleines d'éloges, et un article le plaça même au-dessus du Gouverneur.

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. La gloire de ce triomphe fut plus qu'il n'en put supporter. Le lendemain soir — on jouait de nouveau *Othello* — il était ivre comme un Polonais. Il se souvenait de la plus grande partie de son texte — bien que le Gouverneur dût lui souffler du coin de la bouche un vers sur six — mais il vacillait et titubait, posait, pour ne pas tomber, une énorme main sur l'épaule de tous les personnages auxquels il s'adressait, et oublia même de mettre son dentier au cours des deux premiers actes, si bien que son articulation était plutôt bredouillante. Pour couronner le tout, il se mit en devoir d'étrangler pour de bon Gertrude Grainger dans la dernière scène, jusqu'au moment où cette robuste Desdémone lui donna un coup de genou dans l'aine, sans être vue du public ; puis, après s'être poignardé, il projeta la dague de théâtre dans les cintres. Elle en redescendit en effectuant deux paresseuses cabrioles avant de traverser le tapis, sa pointe émoussée venant plonger dans le bois tendre du plateau à un mètre de Monica, qui, jouant le rôle d'Emilia, femme de Iago, était étendue morte sur le plancher, assassinée par son infâme époux, et aurait pu mourir pour de bon si la dague avait suivi une trajectoire légèrement différente.

Puisqu'une troisième représentation d'*Othello* était annoncée pour le lendemain soir, le Gouverneur n'avait d'autre ressource que de remplacer Guthrie par Francis Farley Scott, qui réussit (relativement) à dissimuler la satisfaction qu'il éprouvait à reprendre son ancien rôle. F.F., qui avait toujours été un Maure onctueux à l'œil lascif, se tira fort bien de son rôle, sans même avoir recours à une répétition de contrôle, si bien qu'un critique qui avait assisté à la première et à la troisième représentation s'émerveilla de nous voir changer les premiers rôles à volonté, pensant que nous avions voulu, par là, faire la preuve de notre virtuosité.

Bien entendu, le Gouverneur tança Guthrie d'importance et l'emmena en consultation chez un docteur, lequel, sans être sollicité, lui fit peur en évoquant les conséquences possibles de son

ivrognerie sur l'état de son cœur. Si bien que Guthrie aurait pu ne pas récidiver si, deux soirées plus tard, nous n'avions pas donné *Jules César*, et si, au lieu de se contenter d'une honorable performance, il ne s'était pas mis en tête de se surpasser. Il mugit, gémit, roula des yeux ; sa satisfaction de lui-même était chose affreuse à contempler entre les scènes. A vrai dire, son jeu n'avait pas été tellement mauvais, mais les critiques lui tombèrent dessus à bras raccourcis et l'un d'eux le dépeignit en ces termes : « *Guthrie Boyd a joué Brutus : un paquet de cordes vocales drapé dans une toge.* »

Désormais, le sort était jeté. A partir de cet instant, Guthrie fut à moitié ivre du matin au soir — et souvent plus qu'à moitié. Le Gouverneur dut également lui retirer le rôle de Brutus (ce fut F.F. qui le remplaça également) mais, étant ce qu'il était, il ne le mit pas à la porte. Il lui confia à la place deux petits rôles — Montano et le Devin — dans *Othello* et *Jules César* et lui laissa les autres tout en confiant à Joe Rubens et à moi, et parfois à Props, le soin de veiller sur le pauvre vieil ivrogne et de nous assurer qu'il entrait au théâtre au moins une demi-heure avant le lever du rideau, si possible pas trop imbibé. Il lui arrivait souvent de jouer le Fantôme ou le Doge de Venise dans ses vêtements de ville, sous un manteau ou une robe écarlate, mais enfin il les jouait quand même. Nombreuses pourtant étaient les soirées où nous faisions la tournée des bars avant de le retrouver.

Tout ce qui précède semble contredire la déclaration que j'ai faite plus haut et selon laquelle le moment était venu où, les pièces étant rodées, la monotonie était en train de s'installer dans la troupe. Mais il n'en est rien, en réalité. Il y a toujours quelque chose qui va de travers dans une compagnie théâtrale — c'est le contraire qui serait anormal. En outre, une fois délivré de la responsabilité d'Othello et de Brutus, Guthrie ne s'en tirait pas trop mal. Qu'il fût ivre ou à jeun, il jouait passablement les petits rôles, et même Kent. Le roi Duncan, par exemple, et le Doge du *Marchand de Venise* se jouent facilement en état d'ébriété, car l'acteur a toujours de chaque côté de lui un ou deux assistants, qui peuvent guider ses pas s'il vacille et même le retenir, si nécessaire — ce qui peut passer pour un effet dramatique exprimant la débilité du grand âge.

Et, en dépit de tout, Guthrie continuait à donner sa magistrale interprétation du Fantôme et à obtenir pour cela des commentaires

élogieux dans la presse. Sybil Jameson prétendait même qu'il était sensiblement meilleur dans le Fantôme, maintenant qu'il ne dessoûlait plus ; ce qui était peut-être vrai. Il parlait toujours de la série de trois soirées que nous devions donner à Wolverton, mais en manifestant alternativement une appréhension teintée de tristesse et un orgueil paternel anticipé.

Enfin arriva le jour tant attendu. Nous débarquâmes à Wolverton un jour de relâche. A la surprise de la plupart d'entre nous, mais surtout de Guthrie, son fils et sa fille se trouvaient à la gare pour l'accueillir avec leurs conjoints respectifs, tous leurs enfants, beaux-frères, belles-sœurs et une nombreuse bande d'amis. Lorsqu'ils aperçurent leur héros, ils poussèrent des cris de bienvenue qui ressemblaient presque à une « claque » organisée, et je cherchai des yeux la fanfare classique.

Je découvris plus tard que Sybil Jameson, qui les connaissait, leur avait fait parvenir toutes les critiques élogieuses se rapportant à notre héros, si bien qu'ils brûlaient d'impatience de se réconcilier avec lui et de lui faire un accueil aussi triomphal que possible.

Lorsqu'il vit les visages de ses enfants et de ses petits-enfants et qu'il s'aperçut que ces acclamations étaient pour lui, le vieux Guthrie devint rouge comme une écrevisse et arbora une mine rayonnante comme le soleil. Aussitôt, ils se précipitèrent à sa rencontre, l'entourèrent et l'emportèrent en triomphe pour une soirée de congratulations.

J'appris le lendemain, par Sybil qu'ils avaient emmenée dans leur cortège, que tout s'était magnifiquement passé. Il avait bu comme un trou, mais sans jamais perdre une once de sa lucidité, si bien que nul, sauf elle, n'avait rien remarqué. La scène de la réconciliation de Guthrie avec tout un chacun, étrangers compris, avait donné lieu à un spectacle des plus émouvants. Le gendre de Guthrie, garçon au tempérament batailleur, s'était mis en colère en apprenant que le héros ne jouerait pas Brutus la troisière soirée, et il déclara bien haut que Gilbert Usher n'arrivait pas à la cheville de son génial beau-père. Plus de vingt fois, on proclama que tout était pardonné. Ils poussèrent même la sollicitude jusqu'à vouloir coucher la vieille Sybil dans le même lit que Guthrie, partageant l'opinion romanesque que les populations se font des acteurs et voulant à toute force qu'ils fussent amant et maîtresse. Tout cela était très beau, merveilleux même pour Guthrie et en un certain sens pour Sybil ; mais je suppose néanmoins que cette saturnale débridée qui se poursuivit tout au long de la nuit, après deux mois

ininterrompus d'une ivrognerie plus ou moins contrôlée, était probablement la pire épreuve que l'on pouvait imposer au corps imbibé et au cœur fatigué du vieux bonhomme.

Pendant ce temps, je m'étais rendu, en compagnie de Joe Rubens et de Props, au théâtre où nous devions donner nos représentations, pour nous assurer que les décors étaient bien en place et que les malles contenant nos costumes étaient arrivées sans encombre. Joe est notre directeur de scène, et il assume en même temps des emplois frustes ou hébraïques tels que les rôles de Caliban et Tubal — il a été boxeur professionnel dans sa jeunesse, comme en témoigne son nez cassé et tordu. La fantaisie m'avait pris un jour de lui demander des leçons de boxe, persuadé qu'un acteur se doit de tout connaître, mais, au cours de la troisième leçon, je reçus un direct qui, s'il ne m'expédia pas au plancher pour le compte, mit en branle dans ma tête un carillon discret qui ne prit fin qu'au bout de six heures. Cette incursion involontaire dans un monde féerique mit définitivement fin à ma carrière pugilistique. Joe est en réalité un acteur extrêmement éclectique — par exemple, il imite le jeu du Gouverneur en Macbeth, Lear, Iago, et naturellement Shylock — bien que sa face brutale et lunaire ne plaide pas en sa faveur, surtout lorsque son maquillage ne comporte pas de barbe.

Le Monarch était un vieux théâtre caverneux, avec des coulisses fort crasseuses, mais pourvu d'une grande quantité de petites loges sales, et même d'une salle d'accessoires en forme de L placée côté jardin. Ses étagères vides étaient recouvertes d'une épaisse couche de poussière.

Aucune représentation n'avait eu lieu au Monarch depuis plus d'un an, comme me l'apprirent les feuilles jaunissantes fixées au moyen de punaises sur les panneaux d'affichage, que je déchirai incontinent pour les remplacer par un simple écriteau au crayon noir : *Ce soir : HAMLET à 8 heures* 30.

Puis je remarquai, à la faible lueur des lampes de service, deux ombres minuscules qui descendaient des cintres et glissaient dans l'air en larges cercles rapides — s'aventurant même dans la salle, puisque le rideau était levé. Des chauves-souris, pensais-je en sursautant quelque peu. Les chauves-souris conviendraient parfaitement à l'atmosphère de *Macbeth,* me dis-je, mais pas tellement à celle du *Marchand de Venise.* Pour ce qui était de *Hamlet,* elles ne constituaient ni un avantage ni un inconvénient, à condition

qu'elles ne s'avisent pas de piquer du haut des cintres en escadrilles de chasseurs de nuit ; ce serait parfait si elles se bornaient à servir d'accessoires aux scènes du Fantôme.

Le Gouverneur avait décidé, j'en suis sûr, que nous débuterions à Wolverton avec *Hamlet* pour que Guthrie ait les plus grandes chances de remporter un succès dans la ville où résidaient ses enfants.

Billy Simpson, qui disposait sa table d'accessoires devant la sinistre salle en L prévue à cet effet, fit remarquer gaiement : « Ce théâtre est une vraie maison hantée. Je parie que les filles y lèveront quelques fantômes triés sur le volet, s'il leur prend fantaisie de consulter leur planchette. »

Il ne croyait pas si bien dire — du moins je le pense.

— « Bruce ! » C'était Joe qui m'appelait. « Nous ferions bien d'acheter quelques pièges à rats et de les poser. Je vois des ombres qui déboulent des cintres derrière les rideaux. »

Mais, lorsque je pénétrai dans le Monarch, le lendemain soir bien avant l'heure, par l'épaisse porte de métal craquelé qui menait à la scène, l'endroit avait été quelque peu balayé et rangé. Avec le tapis de scène et le décor de *Hamlet,* il ne paraissait pas trop terrible, bien que le rideau ne fût pas encore baissé, ce qui permettait, de la scène, de distinguer dans la pénombre la salle avec ses rangées incurvées de sièges vides et les deux pâles lueurs verdâtres indiquant la sortie.

Je me mis en devoir de traverser la scène, faisant glisser doucement mes semelles de façon à ne pas trébucher sur un câble ou un écrou de plancher, et je sentis immédiatement en moi cette impression à la fois magique et électrique que j'éprouve souvent dans un théâtre vide, un soir de représentation. Mais cette fois, il y avait quelque chose de nouveau, quelque chose qui suscita en moi un frisson, partant le long de ma nuque pour descendre le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas, j'imagine, la pensée des chauves-souris qui pouvaient voleter, invisibles, alentour, ni celle des rats qui pouvaient me guetter derrière les malles (peu auparavant, Joe m'avait déclaré que les pièges qu'il avait préparés et posés la veille étaient demeurés vides).

Non, c'était comme si tous les personnages de Shakespeare étaient rassemblés, invisibles, autour de moi. J'imagine Rosalinde, Falstaff et Prospero, bras-dessus, bras-dessous, m'observant avec des

sourires différents. Et Caliban grimaçant du haut des cintres où il se balançait silencieusement. Et côte à côte, mais sans se toucher : Macbeth, Iago et Richard III. Et tout le reste de la cohorte shakespearienne avec leurs myriades de caractères bons ou mauvais.

Je pénétrai dans les coulisses. Dans un halo de lumière, Billy Simpson était assis à sa table avec tous les accessoires de *Hamlet* disposés devant lui : les crânes, la lanterne, les bourses, les lettres sur parchemin, les fleurs d'Ophélie, et tout le reste. Il était bizarre que Props eût tout préparé de si bonne heure et aussi un peu étrange qu'il fût seul, car Props avait l'habitude peu fréquente chez les acteurs de fraterniser avec toutes sortes d'autochtones, tels que les agents de police, les porteurs, les fleuristes, les vendeurs de journaux, les boutiquiers et les chemineaux se prétendant des acteurs en chômage, manie qu'il pousse jusqu'à les introduire dans les coulisses en sa compagnie — entorse aux règlements sur laquelle le Gouverneur ferme les yeux car Props est un garçon tellement raisonnable.

Il était pratiquement inséré dans l'entrée sans porte de la salle d'accessoires aux étagères vides — qu'il ne valait pas la peine d'utiliser pour une série de trois représentations — et il me regardait d'un air railleur. Il possède un grand front — que la lampe éclairait ; un menton en retrait — qui était dans l'ombre ; et des yeux plutôt grands qui se trouvaient entre la lumière et l'ombre. Dans cette posture, il me rappela un moment (sans doute à cause des accessoires étalés) le Maître de la Scène de minuit, dans le *Rubaiyat*, autour de qui nous défilons tous comme des ombres.

Habituellement, il accueille chacun d'un salut rapide, mais ce soir, il était silencieux, ce qui ajoutait à l'illusion.

— « Props, » dis-je, « ce théâtre sent le surnaturel. »

Son expression ne changea pas, mais il renifla solennellement, et ce faisant, il renversait sa grosse tête, mettant en lumière son faible menton et détruisant l'illusion.

— « Poussière, » dit-il au bout d'un moment, « poussière, vieille peluche, peinture à la colle, transpiration, égouts, gélatine, peinture à l'huile, poudre avec une légère touche de whisky. Mais du surnaturel... non. Je ne le sens pas. A moins... » Il renifla de nouveau mais secoua la tête.

Je m'esclaffai de son matérialisme — bien que cette touche de whisky me semblât tout à fait imaginaire, puisque je n'avais rien bu, que Props ne touche jamais à l'alcool et que Guthrie Boyd

n'avait pas encore paru. Props possède un esprit qui enregistre comme un calepin les détails sensoriels — de même que la minutie des habitudes humaines. C'est lui, par exemple, qui me signala l'existence du carnet où John McCarthy (qui allait jouer Fortinbras et le Player King dans deux heures) note le nombre exact de ses heures de sommeil, en les totalisant régulièrement, si bien qu'il connaît le moment où il doit faire un somme supplémentaire, de façon à combler le déficit creusé dans sa balance des comptes, établie en prenant pour base une moyenne de neuf heures par nuit, moyenne qu'il doit, pense-t-il, maintenir sous peine de mort.

C'est également Props qui me fit remarquer que F.F. apporte infiniment moins de soin à la fixation de ses perruques de ville qu'à celle des ornements pileux qu'il porte à la scène — négligence étudiée, analogue à la désinvolture qu'il est de bon ton d'affecter en nouant une lavallière, m'assura-t-il ; c'était, ajouta-t-il, l'indice d'un sentiment de dédain pour tout ce qui ne touchait pas le monde du théâtre.

— « Je ne voulais pas parler d'une véritable odeur, Billy, » lui dis-je. « Mais cette ambiance me donne l'impression que n'importe quoi pourrait se passer cette nuit. »

Il hocha la tête lentement. S'il s'était agi d'un autre que Props, je me serais demandé s'il n'était pas un peu ivre. « Vous savez, » dit-il, « les auteurs de science-fiction n'ont rien inventé. Nous possédons déjà une machine à remonter le temps : c'est le théâtre. Le théâtre est à la fois une machine à remonter le temps et un astronef. Il fait voyager les gens dans le passé et le futur et ailleurs, dans un monde fallacieux qui aurait pu être vrai — et lorsque la pièce est suffisamment bien jouée, il donne des aperçus sur le Ciel et l'Enfer. »

J'approuvai du chef. C'est par de telles élucubrations que Props arrive parfois à se libérer tant soit peu de son terre à terre quotidien.

— « Epérons que Guthrie prendra place à bord de l'astronef avant la mise à feu des réacteurs du rideau. Pourvu que ses enfants aient suffisamment de bon sens pour nous le livrer intact ! Ce qui, si j'en crois Sybil, ne va pas forcément de soi. »

Props me considéra avec des yeux de chouette et secoua la tête. « Guthrie est entré au théâtre il y a dix minutes, » dit-il. « Il ne semblait pas plus ivre que d'habitude. »

— « Je respire, » dis-je sincèrement.

— « Les femmes ont organisé une séance de oui-ja, » continua-

t-il, comme s'il avait décidé de rendre compte des faits et gestes de chacun. « Comme vous, elles on flairé le surnaturel dans l'atmosphère du théâtre, et elles demandent à la planchette le nom du coupable. » Puis il se pencha et chercha quelque chose sous la table. Il se redressa en tenant à la main une demi-bouteille de whisky. Je ne pense pas que l'exhibition d'un revolver chargé m'aurait surpris davantage. Il dévissa le bouchon.

— « Voici le Gouverneur qui arrive, » dit-il d'un ton tranquille, entendant la porte des artistes grincer et sans doute un bruit de pas que mes propres oreilles ne parvenaient pas à percevoir. « Cela fait sept d'entre nous qui sommes présents au théâtre avant l'heure. »

Il avala une large rasade de whisky et reboucha le flacon avec autant de naturel que s'il s'était agi d'une habitude quotidienne. Je le regardais, les yeux écarquillés, sans émettre le moindre commentaire. Le geste qu'il venait de faire était tout simplement inouï — du moins de la part de Billy Simpson.

A ce moment, on entendit un cri aigu, un fracas de bois mince, la chute d'un corps métallique et sonore et un bruit de pas pressés. Notre précédente conversation avait dû armer en moi une détente, car je fus à la porte de la loge de Gertrude Grainger avec toute la vitesse dont mes jambes étaient capables — sans m'inquiéter des câbles ou des attaches qui pouvaient me faire trébucher dans l'obscurité.

J'ouvris la porte d'une secousse. Près de la brillante lumière des lampes encadrant le miroir, se trouvaient Gertrude et Sybil, toutes proches l'une de l'autre ; la planchette de oui-ja gisait sur le sol, la face contre terre, devant elles, en même temps qu'une légère chaise à dossier canné, renversée. Arc-boutée contre les costumes de Gertrude suspendus à l'étagère, comme si elle avait voulu se dissimuler derrière eux, se tenait Monica, pâle et les yeux exorbités. Elle ne sembla pas me reconnaître. La robe vert sombre aux lourds brocards que porte Gertrude dans le rôle de la reine de *Hamlet*, contre laquelle se pressait Monica, accentuait encore sa pâleur. Toutes les trois étaient en tenue de ville.

Je m'approchai de Monica et l'entourai de mon bras en lui prenant la main. Elle était froide comme la glace. Son corps était d'une raideur de statue.

Cependant, Gertrude se leva, expliquant sur un ton hautain

qu'elles avaient demandé à la planchette quel était le fantôme qui hanterait le Monarch ce soir, et que celle-ci avait épelé : S-H-A-K-E-S-P-E-A-R-E...

— « Je ne comprends pas pourquoi cette révélation vous a surprise à ce point, ma chère, » dit-elle avec acrimonie à l'adresse de Monica. « Il est tout naturel que l'esprit de Shakespeare assiste aux représentations de ses pièces. »

Je sentis le corps mince que j'étreignais se détendre quelque peu. J'en fus soulagé. J'éprouvais une satisfaction égoïste de l'avoir entourée de mon bras, fût-ce en public et en des circonstances peu propices aux ardeurs amoureuses ; et pendant ce temps, je me disais avec un humour détestable que, si Props avait menti en prétendant que Guthrie était rentré ni plus ni moins ivre que d'habitude (ce Props inconnu, qui engloutissait du whisky sec, pouvait aussi bien mentir), on pourrait faire appel à William Shakespeare ce soir, puisque le rôle du Fantôme dans *Hamlet* est le seul, selon la tradition, que l'illustre dramaturge ait jamais interprété sur une scène de théâtre.

— « A présent, je ne comprends plus ma conduite, » dit soudain Monica en secouant la tête comme pour s'éclaircir les idées. Elle se rendit compte, enfin, de ma présence, fit un geste pour me repousser, puis laissa mon bras autour de sa taille.

Le suivant à prendre la parole fut le Gouverneur. Il se tenait sur le seuil, un léger sourire aux lèvres, tandis que Props jetait un coup d'œil en coulisse par-dessus son épaule. Props serait aussi grand que le Gouverneur, si seulement il consentait à se redresser, mais ses épaules voûtées lui retirent vingt bons centimètres de sa taille normale.

Le Gouverneur dit d'une voix douce, avec un éclair de malice dans les yeux : « Contentons-nous de redonner vie aux œuvres de Shakespeare, mais ne tentons pas la même opération pour leur auteur. Interpréter Shakespeare me semble suffisamment éprouvant pour les nerfs. »

Il s'avança d'un de ces gestes prompts et gracieux qui lui étaient propres et, mettant un genou en terre, ramassa le oui-ja et la planchette. « En tout cas, je garderai ces objets pour ce soir. Vous sentez-vous mieux, Miss Singleton ? » demanda-t-il en se redressant et en reculant d'un pas.

— « Oui, je vais tout à fait bien, » répondit-elle avec une agitation pleine de trouble, en se dégageant de mon bras et en me repoussant avec trop de hâte.

Il hocha la tête. Gertrude le considérait avec des yeux froids, méditant apparemment une réplique cinglante, mais elle s'abstint. Sybil Jameson étudiait le parquet. Elle semblait embarrassée et perplexe tout à la fois.

Je suivis le Gouverneur hors de la loge et l'informai, au cas où Props aurait omis de le faire, de l'arrivée de Guthrie Boyd au théâtre, plus tôt que de coutume. Les doutes que j'avais formés sur la sincérité de Props me semblaient stupides à présent, mais la rasade de whisky que je l'avais vu ingurgiter constituait pour moi la plus étonnante des énigmes.

Props confirma mes dires concernant Guthrie, mais il avait l'air un tant soit peu absent.

Le Gouverneur remercia d'un signe de tête, puis fronça une narine et ensuite les sourcils. J'étais certain qu'il avait capté un fumet d'alcool et ne savait trop auquel d'entre nous en attribuer l'origine — voire à l'une de ces dames ou à un sillage précédemment laissé par Guthrie.

— « Voudriez-vous me suivre un instant à ma loge, Bruce ? » me dit-il.

Je le suivis, pensant qu'il suspectait mon haleine de fleurer le whisky et ne sachant que répondre — peut-être serait-il préférable de subir en silence la paternelle remontrance ? — mais lorsqu'il eut allumé les lampes et que j'eus refermé la porte, il me dit sans préambule : « Vous éprouvez une inclination envers Miss Singleton, n'est-ce pas, Bruce ? »

Je répondis d'une brusque inclinaison de la tête, ravalant ma surprise, et il continua d'une voix douce mais avec une certaine emphase : « Dans ce cas, pourquoi persistez-vous à jouer les amoureux transis au lieu de vous déclarer franchement ? En temps ordinaire, je désapprouve les idylles entre membres de la troupe, mais dans le cas qui nous occupe, ce serait le meilleur moyen de mettre un terme à ces séances de oui-ja qui font évidemment du mal à cette fille. »

Je grimaçai péniblement un sourire et lui déclarai que je serais heureux de me conformer à ses instructions — et même d'exécuter les travaux d'approche de ma propre initiative.

Il sourit en retour et fit un geste pour jeter le oui-ja sur son divan, mais, se ravisant, il le déposa soigneusement sur le bout de sa longue table à maquillage et me posa une seconde question.

— « Que pensez-vous des réponses qu'elles obtiennent de la planchette, Bruce ? »

— « La dernière m'a causé un choc, je l'avoue... sans doute à cause de... » Je lui confiai que j'avais senti la présence des personnages de Shakespeare dans l'obscurité. « Bien entendu, tout cela n'est que superstition, » terminai-je avec un sourire forcé.

Il ne répondit pas à mon sourire.

« J'ai été impressionné il y a quelques semaines, » poursuivis-je impulsivement, « par l'une de leurs idées, bien qu'elle ait paru vous laisser froid. Je ne voudrais pas vous donner l'impression d'une basse flagornerie, Mr. Usher. Je fais allusion à cette révélation de la planchette selon laquelle vous seriez une réincarnation de Shakespeare. »

Il eut un éclat de rire ravi : « Je vois clairement que vous ne faites pas la différence entre un acteur et un auteur dramatique, Bruce. Voyez-vous Shakespeare arpentant la scène romantiquement, la tête rejetée en arrière, brandissant une épée et modelant son corps et sa voix selon les sentiments à prêter au personnage ? Oh ! non. Il aurait pu jouer le Fantôme, je l'admets, mais parce que c'est un rôle à la portée de l'écrivain moyen, qui ne demande rien de plus que l'immobilité et une voix sépulcrale. »

Il s'interrompit en souriant et poursuivit : « Non, il existe une seule personne dans cette compagnie qui pourrait être Shakespeare réincarné, et c'est Billy Simpson. Parfaitement, Props. C'est un homme qui sait écouter et entrer en contact avec quiconque et puis, il possède un esprit capable de capter la moindre nuance, le moindre relent, le moindre son vivant, spirituel ou temporel. Il possède d'autre part une grande faculté d'analyse. Je sais qu'il n'est pas doué pour la poésie, mais Shakespeare ne retrouverait certainement pas ce talent dans chacune de ses réincarnations. Je pense plutôt qu'il lui faudrait bien une douzaine de vies pour rassembler des matériaux contre une seule durant laquelle il leur donnerait forme dramatique. Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de poignant dans l'image d'un Shakespeare muet et sans gloire, passant des existences entières dans la plus humble des conditions, afin de récolter la matière d'une unique et grandiose flambée dramatique ? Pensez-y. »

C'est ce que je faisais déjà, et la chose me semblait une fascinante fantasmagorie. Cela cristallisait si parfaitement l'impression que j'avais ressentie en apercevant Billy Simpson derrière sa table d'accessoires. D'autre part, Props possédait bien ce visage au front proéminent de poète-maître d'école qui est donné à Shakespeare

dans ses gravures et portraits posthumes. Leurs initiales mêmes étaient identiques. J'en ressentais une impression étrange.

Puis le Gouverneur me posa sa troisième question.

— « Il a bu ce soir, n'est-ce pas ? Je parle de Props, non de Guthrie. »

Je ne soufflai mot, mais mon visage avait dû répondre pour moi — du moins pour un physionomiste tel que le Gouverneur — car il sourit et dit : « Ne vous inquiétez pas. Je ne lui en voudrai pas. En fait, la seule autre occasion, à ma connaissance, où Props ait bu de l'alcool au théâtre, je n'ai eu qu'à m'en féliciter. » Son mince visage se fit songeur. « Cela se passait bien longtemps avant votre arrivée dans la troupe ; à vrai dire, c'était la première saison où je dirigeais ma compagnie. Je possédais juste assez d'argent pour payer les affiches et les frais de la première soirée. Après cela, pendant des mois, ce fut une question de pile ou face. Puis, à la mi-saison, nous eûmes une série de malchances — une purée de pois qui se prolongea pendant deux jours dans une ville, une épidémie de grippe dans une autre, la compagnie shakespearienne de Harvey Wilkins qui avait passé deux semaines avant nous dans une troisième. Et lorsqu'à la ville suivante, il s'avéra que la location était très maigre — car mon nom était inconnu dans cet endroit et le théâtre où nous devions jouer ne connaissait pas la faveur du public — je compris qu'il me faudrait congédier mes comédiens, tant qu'il me restait encore assez d'argent pour payer leur voyage de retour.

» Ce soir-là, je surpris Props en train de s'enivrer, mais je n'eus pas le cœur de lui faire des remontrances — en fait, je n'aurais reproché à personne, sinon à moi-même, de noyer ses soucis dans l'alcool. Mais voilà qu'au cours de la représentation, les acteurs et même les ouvriers syndiqués du plateau se présentent un par un à ma loge, me déclarant qu'ils seraient heureux de travailler sans salaire pendant trois semaines supplémentaires, si cela permettait de sauver la troupe. Bien entendu, je bondis sur leur offre ; nous bénéficiâmes d'une période de beau temps, puis nous eûmes la chance de tomber sur des villes affamées de Shakespeare, et la situation fut redressée au point que je pus payer les arriérés de salaires avant la fin de la saison.

» Plus tard, je découvris que c'était Props l'instigateur de toute l'affaire. »

Gilbert Usher tourna les yeux vers moi ; je m'aperçus que l'un d'eux était humide et que ses lèvres tremblaient légèrement.

« Personnellement, je n'aurais pu obtenir ce résultat, » dit-il, « car ma troupe ne me voyait guère d'un bon œil au cours de la première saison — je les avais menés trop durement en les accablant de sarcasmes — et je n'avais pas encore appris à demander du secours lorsque j'en avais réellement besoin. Mais Billy Simpson réalisa ce dont j'étais incapable, bien qu'il eût dû pour se donner du courage absorber de l'alcool. Dans la vie ordinaire, il a la repartie assez prompte, comme vous le savez, surtout lorsqu'il joue les auditeurs bienveillants, mais, lorsqu'il doit affronter une tâche spéciale, il lui faut apparemment s'enivrer pour obtenir le tonus indispensable. Je me demande... »

Sa voix s'éteignit puis, se redressant devant son miroir, il se mit en devoir de dénouer sa cravate et me dit d'un ton enjoué : « Je crois qu'il est temps de vous habiller, Bruce. Ensuite, vous jetterez un coup d'œil sur Guthrie, n'est-ce pas ? »

Mon esprit remâchait des pensées plutôt insolites tandis que je dégringolais l'escalier de fer menant à la loge que je partageais avec Robert Dennis. Je revêtis mon costume et préparai mon maquillage de Guildenstern, que je terminais à l'arrivée de Robert. Celui-ci tenait le rôle de Laërte et n'entrait que tardivement en scène, de sorte qu'il n'avait aucune raison de se presser lorsque *Hamlet* était à l'affiche. De plus, bien qu'aucune convention de ce genre ne fût intervenue entre nous, nous évitions autant que possible de nous trouver simultanément dans la loge.

Avant de redescendre sur le plateau, je jetai un coup d'œil dans la loge de Guthrie Boyd. Il n'y était pas, mais les lampes étant allumées et les éléments essentiels du costume du Fantôme n'étant pas en vue — impossible de ne pas apercevoir l'énorme casque ! — j'en conclus qu'il m'avait précédé sur le plateau.

La demie allait bientôt sonner. La salle était éclairée, le rideau baissé, quelques lampes nouvelles brillaient sur la scène, et quelques membres de la troupe se tenaient déjà dans les coulisses. Je remarquai que Props avait repris sa place derrière sa table ; son apparence ne différait pas sensiblement de celle qu'il présentait habituellement au cours des représentations — l'ingestion du whisky n'avait peut-être été que la conséquence d'une aberration momentanée et non quelque indice d'une crise imminente devant affecter la compagnie.

Je ne m'imposai pas de donner la chasse à Guthrie. Lorsqu'il est

costumé de bonne heure, il se tient généralement dans quelque coin sombre, cherchant à s'isoler — peut-être pour siroter, hélas ! — à moins qu'il ne rende visite à Sybil dans sa loge.

Je découvris Monica assise sur une malle près du panneau électrique, où les coulisses étaient le mieux éclairées pour l'instant. Elle semblait éthérée et cependant printanière sous sa perruque blonde d'Ophélie et dans sa robe vert pâle. Me souvenant de la promesse faite au Gouverneur, je bondis à ses côtés et, sans préambule, l'interrogeai sur la séance de oui-ja, heureux de trouver un sujet de conversation qui fût susceptible de l'intéresser en dehors de la pièce elle-même — et me préoccupant fort peu de l'état de ses nerfs, comme c'eût été sans doute mon devoir.

Elle était d'humeur vraiment bizarre, à la fois agitée et absente, son regard devenant alternativement lointain et très lointain, puis plus proche et moins proche. Mes questions ne parurent pas la troubler le moins du monde ; j'eus même l'impression qu'elles étaient les bienvenues, et cependant elle paraissait sincèrement incapable de m'expliquer pourquoi elle avait ressenti une telle frayeur devant le nom qu'avait épelé la planchette. Elle me répondit qu'elle était entrée dans une sorte de rêve en manipulant l'ustensile et qu'elle avait crié avant de comprendre complètement la raison qui l'avait émue à ce point ; puis, pensait-elle, son esprit s'était obscurci pendant quelques secondes.

— « Cependant, Bruce, » dit-elle, « je ne suis pas près de consulter la planchette désormais ; du moins, lorsque nous serons seules toutes les trois. »

— « La décision me paraît sage, » répliquai-je, en m'efforçant de ne pas laisser transparaître une ardeur excessive dans mon approbation.

Elle cessa d'explorer les alentours si elle s'était attendue à voir paraître un personnage étranger à la pièce et au personnel du plateau, et elle posa sa main sur la mienne. « Merci d'être accouru si vite lorsque j'ai crié comme une idiote ! »

J'allais prendre avantage de l'occasion, en lui avouant que la hâte que j'avais manifestée à voler à son secours était due aux tendres sentiments que je nourrissais à son endroit, lorsque Joe Rubens accourut précipitamment, suivi du Gouverneur costumé en Hamlet, pour m'annoncer que Guthrie et son costume de Fantôme étaient introuvables dans le théâtre.

Le plus grave, c'est que Joe avait téléphoné au fils et à la fille de Guthrie. Chez le premier, il n'avait trouvé personne au bout du

fil, et chez la seconde, une voix féminine — sans doute celle de la bonne — l'avait informé que toute la famille s'était rendue au théâtre pour assister à la représentation de *Hamlet*.

Joe portait déjà son encombrante cotte de mailles, destinée au rôle de Marcellus — corde tressée et argentée. Je compris donc que mon tour était venu d'intervenir. Je bondis dans l'escalier et, dans le temps qu'il fallut à Robert Dennis pour deviner ma mission et me conseiller d'explorer les bars les plus malfamés, sans omettre d'y consommer moi-même un verre ou deux, j'avais pris mon chapeau, passé mon manteau et ma montre-bracelet, et je l'avais quitté.

Ainsi accoutré et craignant comme d'habitude de voir les regards des gens se porter sur le bas de mes jambes, je m'élançai, déterminé à passer au peigne fin les bars du voisinage. Je me consolai en pensant que, si le Fantôme du père de Hamlet suivait un chemin ponctué de whisky à travers ces divers établissements, nul n'aurait l'idée de s'y étonner de mon propre costume.

Je réintégrai le théâtre peu de temps avant le lever du rideau, me préoccupant pour lors comme d'une guigne de ce que les gens pouvaient penser du bas de mes jambes. Je n'avais pas trouvé Guthrie ni découvert âme qui vive qui aurait aperçu une vaste éponge du sexe mâle en voie d'imbibition — le plus probablement au whisky irlandais — revêtue d'un ample manteau et d'une antique armure, avec peut-être une lueur d'un vert fantomatique cascadant le long de son visage.

Au-delà du rideau baissé, l'ouverture se terminait en un lugubre *diminuendo*, toutes les lumières des coulisses étaient en veilleuse, mais une âpre dispute à voix basse avait lieu côté jardin, où le Fantôme opère ses entrées et ses sorties. Traversant la scène enveloppée dans la pénombre, devant les remparts d'Elseneur baignés d'une lumière bleue — toujours avec mon chapeau et mon manteau — je découvris le Gouverneur et Joe Rubens, accompagnés de John McCarthy tout prêt à entrer en scène sous l'aspect du Fantôme, après avoir passé un ample manteau noir recouvert de gaze verte sur son armure de Fortinbras.

Près d'eux se trouvait également Francis Farley Scott dans le même accoutrement — mais sans armure, drapé dans un manteau suffisamment vaste pour dissimuler son costume de roi et le chef coiffé d'un casque de dimensions nettement plus impressionnantes que celui de John.

Ils étaient réduits à l'état de simples silhouettes dans la lueur

bleue des projecteurs. Ce groupe de cinq personnes que nous formions constituait le seul élément humain que j'apercevais de ce côté de la scène.

F.F. discutait avec véhémence, insistant qu'il était le plus apte à être la doublure du Fantôme, parce qu'il possédait mieux le texte que John et que, d'autre part — détail important — il pouvait imiter la voix de Guthrie avec suffisamment de perfection pour donner le change à ses enfants et sauvegarder leurs illusions à son sujet. Sybil avait jeté un regard par le trou ménagé dans le rideau et les avait aperçus, en même temps que la bande de la veille augmentée de nouvelles recrues, occupant tous les fauteuils des second, troisième et quatrième rangs, bavardant avec excitation et se réjouissant à l'avance du spectacle.

Je voyais que le Gouverneur était à la fois extrêmement irrité par l'attitude de F.F. et ébranlé par le dernier de ses arguments. Nous reconnaissions là le genre de justification héroïco-sentimentale dont F.F. couvrait son insatiable appétit de gloriole personnelle. D'ailleurs, il en était probablement dupe lui-même.

Quant à John McCarthy, il était prêt, ni plus ni moins, à faire ce que lui demanderait le Gouverneur. C'est un acteur que ne trouble aucun problème intérieur — si ce n'est de tenir le compte exact de ses heures de sommeil et de chaque penny qu'il dépense — ce qui ne l'empêche pas de posséder une facilité naturelle pour exprimer sur scène des passions qui lui sont totalement étrangères.

D'un geste, le Gouverneur imposa silence à F.F., et il se préparait à prendre une décision lorsque je vis une sixième personne sur le plateau.

Debout au second plan des coulisses, de l'autre côté de notre groupe, se tenait une sombre silhouette comparable à un arbre de Noël emmailloté, surmontée d'un immense casque dont la forme était reconnaissable en dépit du voile qui le recouvrait. Je saisis le bras du Gouverneur et lui désignai silencieusement le personnage. Il étouffa un énorme juron, marcha vers l'intéressé et l'interpella d'une voix rageuse : « Guthrie, vieux saligaud ! Pourrez-vous tenir votre rôle ? » L'autre répondit par un grognement affirmatif.

Joe Rubens m'adressa une grimace comme pour me dire « C'est ça, le théâtre ! », saisit une lance sur la table d'accessoires et traversa les coulisses en hâte afin de pénétrer sur scène dans le rôle de Marcellus, immédiatement avant le lever du rideau. Alors s'élevèrent les premières répliques de la pièce, superbes et nerveuses,

créant en quelques échanges une atmosphère, à voix haute d'abord, puis sur un ton voilé d'une appréhension inexprimée.

— « *Qui va là ?* »

— « *Non, réponds-moi ; arrête et découvre-toi.* »

— « *Longue vie au roi !* »

— « *Bernardo ?* »

— « *Lui-même.* »

— « *Tu arrives fort ponctuellement à ton heure.* »

— « *Les douze coups ont sonné ; va te mettre au lit, Francisco.* »

— « *Pour cette relève, mille grâces te soient rendues ; le froid est cuisant et j'ai la mort dans l'âme.* »

— « *Calme fut ta garde ?* »

— « *Nulle souris ne bougea.* »

Avec un haussement d'épaules résigné, John McCarthy s'assit ; F.F. en fit autant mais en serrant les poings d'un air exaspéré. Un moment, la présence de deux Fantômes dans les coulisses, en regardant un troisième entrer en scène dans *Hamlet*, me parut du haut comique. Je retirai mon manteau et le repliai sur mon bras gauche.

Les deux premières apparitions du Fantôme sont entièrement silencieuses. Il pénètre simplement sur la scène, se montre aux soldats et se retire. Il s'éleva néanmoins, dans le public, une petite vague décidée d'applaudissements — sans doute les second, troisième et quatrième rangs qui saluaient leur patriarcal héros. Quoi qu'il en soit, Guthrie parvint à ne pas tomber. Il marchait même relativement droit — performance digne de susciter les applaudissements de quiconque connaissait le degré d'alcool que charriait son sang à cet instant.

Seul détail insolite : il avait oublié d'allumer la petite lampe verte disposée au sommet de son casque — omission qui ne présentait guère d'importance, du moins à sa première apparition. Je le rejoignis en toute hâte à sa sortie et lui fis remarquer son oubli à voix basse, tandis qu'il regagnait sa place dans un coin sombre des coulisses. En guise de réponse, me parvinrent à travers l'impénétrable voile vert un souffle parfumé de whisky et trois grognements, que j'interprétai comme suit : un, il s'en était aperçu ; deux, la lampe était en bon état de fonctionnement ; trois, il se souviendrait de l'allumer la prochaine fois.

Puis la scène prit fin et je fonçai à travers le plateau, tandis qu'on installait le décor de la salle d'apparat. J'aurais voulu me

débarrasser de mon manteau. A ce moment, Joe Rubens me cueillit au passage en me signalant que Guthrie avait omis d'allumer sa lampe verte, ce à quoi je répondis que j'avais fait le nécessaire.

— « Où diable était-il passé pendant le temps que nous l'avons cherché ? » me demanda Joe.

— « Je n'en sais rien ! » répondis-je.

Pour lors, la seconde scène avait déjà commencé ; F.F., ayant dépouillé ses attributs spectraux, interprétait le roi avec sa maîtrise habituelle (c'est sans doute le meilleur de ses rôles). A ses côtés, Gertrude Grainger jouait le personnage de la reine avec une majesté imposante, puis des applaudissements, plus clairsemés cette fois, saluèrent l'entrée du Gouverneur, en pourpoint et haut-de-chausse noir, commençant sa sept centième interprétation du rôle le plus long et le plus substantiel du répertoire shakespearien.

Monica était toujours assise sur sa malle près du tableau électrique, plus pâle que jamais, semblait-il, sous son maquillage. Je pliai mon manteau et la persuadai silencieusement d'en user comme d'un coussin. Je m'assis à côté d'elle, elle prit ma main et, ensemble, nous suivîmes la pièce des coulisses.

Un peu plus tard, je lui demandai en soulignant ma question d'une légère pression de la main : « Vous sentez-vous mieux à présent ? »

Elle secoua la tête. Puis, se penchant pour approcher ses lèvres de mes oreilles, elle chuchota rapidement, avec un débit haché, comme si elle se délivrait d'un poids : « Bruce, j'ai peur. Il se passe quelque chose dans ce théâtre. Je ne crois pas que ce soit Guthrie qui ait joué le Fantôme. »

— « Je suis certain du contraire, » répondis-je sur le même ton. « Je lui ai parlé. »

— « Avez-vous vu son visage ? » demanda-t-elle.

— « Non, mais j'ai senti son haleine. »

Je lui décrivis notre entrevue et lui expliquai qu'il avait oublié d'allumer sa lampe verte. « Francis et John, » continuai-je, « étaient tous deux prêts à le doubler dans le rôle du Fantôme, lorsque Guthrie a fait son apparition. Vous avez dû apercevoir l'un ou l'autre avant le début de la pièce et c'est ce qui vous a donné l'idée qu'il ne s'agissait pas de Guthrie. »

Monica s'approcha si près que ses lèvres frôlèrent un instant mon oreille et elle poursuivit dans un murmure à peine perceptible : « Je ne prétends pas qu'une autre *personne* jouait le Fantôme —

ce n'est pas exactement ma pensée. Bruce, il se passe *quelque chose* dans ce théâtre. »

— « Ne pensez plus au oui-ja et toutes ces balivernes, » lui dis-je d'un ton sans réplique. « Et maintenant, reprenez votre sang-froid, » ajoutai-je, car le rideau venait de tomber sur la scène deux et le moment était venu pour elle de faire son entrée et de jouer sa première scène avec Laërte et Polonius.

J'attendis qu'elle fût entrée dans le vif de l'action (elle donnait ses répliques avec une certaine sécheresse), puis, à pas feutrés, je contournai le décor. J'étais certain qu'il n'était question, dans son cas, que de nerfs et d'imagination — qui d'ailleurs m'avaient donné le frisson — mais je n'en désirais pas moins parler de nouveau à Guthrie et voir son visage.

Lorsque j'eus terminé mon lent parcours (il est nécessaire de se déplacer avec de grandes précautions, afin de ne pas faire tressaillir ou osciller le rideau de fond), je fus confondu de me trouver face au même spectacle, en coulisse, que celui qui m'avait accueilli au retour de ma randonnée dans les bars. Seul l'éclairage était considérablement moins restreint, du fait des feux des projecteurs sur la scène en cours. Props se trouvait toujours derrière sa table, observant les événements avec cette attention du spectateur-né qui constitue le fond même de sa nature. Un peu plus loin, il y avait de nouveau Francis Farley Scott et John McCarthy, tous deux revêtus une fois de plus de leurs costumes de Fantômes improvisés, puis le Gouverneur et Joe, et tous prenaient part à une discussion aussi ardente qu'inaudible, car le silence était plus que jamais de rigueur.

Il ne me fut pas nécessaire de parvenir à leur proximité immédiate pour comprendre que Guthrie avait de nouveau disparu. Tandis que j'effectuai mes travaux d'approche, observant leurs muettes gesticulations, mon esprit se persuada sottement que Guthrie avait enfin découvert cette retraite invisible, idéal de tout alcoolique invétéré, où il lui serait loisible, tout en sauvegardant les apparences, de disparaître pour boire jusqu'à plus soif, dans l'intervalle des indispensables apparitions sur la scène publique.

Au moment où j'allais les atteindre, Donald Fryer (notre Horatio) surgit derrière moi, ayant accompli plus vite que moi le périple autour du rideau, et prévint le Gouverneur, en chuchotements entrecoupés, que Guthrie était introuvable dans les loges et dans les coulisses côté cour.

A ce moment précis prit fin la scène brillamment illuminée ; le

rideau tomba, les draperies devant lesquelles Ophélie et les autres venaient de jouer remontèrent aux cintres, révélant de nouveau les remparts d'Elseneur, et l'éclairage vira au bleu pour reprendre l'atmosphère nocturne de la première scène, si bien que, pendant un moment, nous fûmes incapables de rien distinguer. J'entendis le Gouverneur dire d'un ton décisif : « C'est *vous* qui jouerez le Fantôme, » sa voix s'éloignant tandis que Joe et Don se hâtaient à travers le plateau afin d'être en place pour leur propre entrée. Quelques secondes plus tard se produisit le sifflement léger produit par le lever du rideau et j'entendis la voix sonore et contenue du Gouverneur : « *La bise mord cruellement ; il fait très froid,* » et Horatio, personnifié par Don Fryer, qui répondait : « *C'est un air ardent qui vous pince !* »

A ce moment, j'avais déjà recouvré suffisamment ma vision pour distinguer Francis Farley et John McCarthy, se dirigeant de compagnie du côté du portant postérieur par lequel le Fantôme fait son entrée. Ils discutaient toujours dans un murmure. La raison en était claire : chacun d'eux s'était cru désigné par le Gouverneur dans l'obscurité soudaine — ou, dans le cas de F.F., feignait peut-être de le croire. Un instant, le côté humoriste de ma nature, exacerbé par l'atmosphère de la soirée, fut à deux doigts de me terrasser en imaginant l'effet que produiraient deux Fantômes jumeaux, pénétrant côte à côte sur la scène. Et alors, une fois de plus, les événements se répétant, j'aperçus au-delà de leur groupe cette autre silhouette plus massive avec son casque voilé, reconnaissable entre toutes. Ils avaient dû la voir en même temps que moi, car ils se pétrifièrent sur place, une fraction de seconde avant que mes mains se soient posées sur l'épaule de chacun d'eux. Je les contournai rapidement et tendis les mains pour les placer légèrement sur les épaules de la troisième silhouette, avec l'intention de murmurer : « Tout va bien, Guthrie ? » C'était là un geste stupide de la part d'un acteur à l'égard d'un camarade — lui causer une émotion au moment de faire son entrée — mais les terreurs de Monica et l'infernal jeu de cache-cache auquel s'était livré Guthrie m'avaient enlevé tout discernement.

Mais, à ce moment, Horatio prononça d'une voix altérée : « *Voyez, monseigneur, le voici qui vient.* » Guthrie se dégagea de ma légère étreinte et pénétra sur scène, sans même détourner la tête — me laissant tout tremblant, car à l'endroit où j'avais touché le tissu rêche du manteau, mes doigts n'avaient senti que le vide au lieu de ses larges épaules.

Je réfléchis immédiatement que j'avais dû palper le manteau au moment précis où celui-ci s'écartait de ses épaules et de son dos, du fait de son mouvement en avant. Il me fallait bien trouver une explication de ce genre. Je fis volte-face. John McCarthy et F.F. se tenaient debout devant la sombre table aux accessoires, et j'avais en ce moment les nerfs dans un tel état que leurs silhouettes jumelles me firent à leur tour sursauter. Mais je me dirigeai vers eux sur la pointe des pieds et je suivis la pièce de cet endroit.

Le Gouverneur était toujours à genoux, tenant son épée levée à la manière d'une croix, et il débitait la longue tirade commençant par : « *Anges et ministres de la grâce, protégez-nous !* » Bien entendu, le Fantôme était drapé dans son manteau, de telle sorte qu'on ne pouvait distinguer ce qu'il y avait dessous ; et d'autre part, la petite lumière verte n'était toujours pas allumée dans son casque. Ce soir, l'absence de cet artifice théâtral faisait de lui une apparition plus terrifiante — du moins pour moi, qui aurais tant voulu apercevoir le vieux visage ravagé de Guthrie pour être rassuré. Cependant, le sens du comique subsistait suffisamment dans les franges déchiquetées de mon esprit pour que je puisse imaginer le gendre batailleur de Guthrie, murmurant à ses voisins que Gilbert Usher était à ce point jaloux de son génial beau-père qu'il ne lui permettait pas de montrer son visage sur la scène.

Puis ce fut la transition qui mène à la scène suivante, avec le Fantôme attirant Hamlet, seul près de lui — cinq secondes d'obscurité complète sur la scène pendant que s'abaisse un rideau de tulle — et enfin le Fantôme prononce ces premières répliques : « *Ecoute-moi bien* » et « *Mon heure est presque venue et bientôt, aux tourments des flammes sulfureuses, je devrai me livrer.* »

Si quelqu'un avait craint que le Fantôme mugisse son texte ou le bredouille d'une voix empâtée par l'alcool, il fut aussitôt rassuré. Ces phrases furent prononcées avec le maximum d'autorité et d'effet. Et j'étais pratiquement certain que c'était bien la voix réelle de Guthrie — du moins en étais-je convaincu au début — mais cette fois, le résultat était encore meilleur que d'habitude, car il réussissait à donner à cette voix une sonorité lointaine, une résonance d'outre-tombe exprimant une césure irrévocable avec toute vie terrestre. Un silence de mort s'établit dans le théâtre, et pourtant je m'imaginais entendre les battements d'un millier de cœurs, per-

cevoir des milliers de frissons — et je *sus* que Francis Farley Scott, dont l'épaule pressait la mienne, tremblait.

Chaque mot que prononçait le Fantôme était lui-même un spectre qui s'élevait dans les airs et demeurait immobile un instant avant de sombrer dans l'éternité.

Puis vinrent les phrases fameuses : « *Je suis l'esprit de ton père ; voué pour un temps à rôder dans la nuit...* » et juste à ce moment, j'eus l'idée que Guthrie pourrait bien être mort, qu'il aurait pu succomber en cours de route et rester étendu quelque part — quoi qu'ait pu dire Props ou que nous ayons vu — et que son fantôme serait venu à sa place pour jouer son rôle une dernière fois. Et, faisant suite à cette fantastique élucubration, la pensée me vint que Monica devait être terrorisée par des imaginations encore plus fantasmagoriques ! Je compris que je devais me rendre auprès d'elle.

Donc, tandis que les paroles du Fantôme s'envolaient et planaient dans les ténèbres — comme autant de merveilleux oiseaux au funèbre plumage — je refis de nouveau ce voyage fébrile derrière le rideau de fond.

Tout le personnel présent, côté cour, avait la même attitude pétrifiée, envoûtée — tel un mirage immobile — que John et F.F. au moment où je les avais quittés. Je découvris immédiatement Monica. Elle s'était éloignée du tableau électrique et se tenait debout, dans une posture quelque peu ramassée, près du grand projecteur qui jette une pénombre bleue sur l'arrière des coulisses et en travers de la scène. Je m'approchai d'elle au moment où le Fantôme commençait sa sortie côté jardin, se mouvant à reculons le long des rayons émis par le projecteur, mais sans pénétrer tout à fait dans le faisceau lumineux. Il récitait son texte avec l'intonation la plus sépulcrale, l'accent de solitude le plus désespéré qu'il m'ait jamais été donné d'entendre au cours de ma carrière :

« *Il me faut à présent prendre congé de toi !*
Je vois, au ver luisant, que le matin est proche,
Qui déjà fait pâlir son dérisoire flambeau ;
Adieu, adieu, Hamlet ! Et souviens-toi de moi. »

Une seconde s'écoula, puis une autre, et soudain jaillit une double explosion sonore et inattendue : Monica venait de pousser un hurlement strident, tandis qu'au même instant un tonnerre d'applaudissements, évidemment déclenché par les parents de Guthrie, se propageait à travers toute la salle.

Il s'agissait là, je pense, du plus grand succès que le Fantôme ait jamais obtenu dans l'histoire du théâtre. En fait, il ne me souvient pas d'avoir jamais entendu applaudir son apparition. Il est certain que le moment est mal choisi pour se livrer à cette bruyante démonstration, quel que puisse être le mérite de l'interprète. Elle détruit l'atmosphère et l'envoûtement produits par la scène.

En tout cas, le hurlement de Monica fut noyé par le fracas des applaudissements, si bien que je fus seul, avec deux ou trois autres personnes qui se trouvaient derrière moi, à l'entendre.

Je crus tout d'abord que c'était moi qui avais provoqué son cri, en posant soudain ma main sur son épaule, comme je l'avais fait sottement pour Guthrie. Mais, au lieu de se contracter ou de m'éviter, elle se retourna et se cramponna à moi, se refusant à desserrer son étreinte, même lorsque je l'eus entraînée au fond du plateau et que Gertrude Grainger et Sybil Jameson se furent jointes à moi pour la réconforter, pour calmer ses sanglots convulsifs tout en s'efforçant de l'écarter de moi.

Pour lors, les applaudissements avaient pris fin. Le Gouverneur, Don et John avaient repris la scène interrompue, travaillant de leur mieux à la mener à son terme, cependant que les projecteurs remontaient petit à petit, virant au rose pour indiquer que l'aube se levait sur Elseneur.

Puis Monica réussit à se dominer et nous expliqua, en rapides murmures, la raison qui l'avait fait crier. Le Fantôme, nous dit-elle, avait pénétré un instant dans la frange du rayon émis par le projecteur bleu ; et elle avait alors aperçu, sous son voile, un visage qui ressemblait à celui de Shakespeare. C'était cela et rien de plus. Si ce n'est qu'au moment où elle nous faisait cette confidence — plus tard, elle se montra beaucoup moins assurée — elle était absolument certaine qu'il s'agissait bien de Shakespeare et de nul autre.

Je découvris alors que, lorsqu'on vous fait une révélation de ce genre, vous ne vous exclamez pas, vous ne manifestez pas extérieurement votre surprise. Intérieurement, vous demeurez même assez inerte. Au contraire, vous avez tendance à vous refermer comme une huître. Pour ma part, je ressentais à la fois une sorte de crainte horrifiée et un renouveau d'irritation à l'égard du oui-ja. J'étais profondément ému et en même temps mesquinement irrité, comme si un adulte gigantesque était venu jeter le désordre dans le monde de jouets de mon univers.

Les mêmes causes semblaient avoir produit les mêmes effets sur Sybil et même sur Gertrude. Pour le moment, nous gardions une extrême réserve sur l'événement, réserve qu'observait Monica à sa manière propre, de même que les témoins qui avaient surpris, en partie ou en totalité, les propos de la jeune fille.

Je savais que nous allions traverser le décor quelques secondes plus tard, lorsque le rideau tomberait sur cette scène, mettant fin au premier acte, et que s'allumeraient les lumières du plateau. Du moins savais-je que je devais le franchir. Pourtant, mon esprit n'était pas préoccupé par la perspective de ce mouvement.

Lorsque le rideau tomba effectivement — accompagné de nouveaux applaudissements en provenance des premiers rangs — nous nous mîmes en marche, Monica se tenant à mon côté, étroitement enlacée par mon bras. Soudain, un cri d'horreur à demi réprimé, émis par une voix masculine à quelque distance devant nous, nous fit sursauter et précipita nos pas. Je pense qu'une douzaine de personnes, y compris le Gouverneur et quelques autres qui sortaient de scène, se précipitèrent côté jardin dans le même moment.

F.F. et Props se tenaient debout à l'entrée de la salle d'accessoires vide, le regard braqué sur la partie invisible de la pièce en forme de L. Même vus de profil, ils paraissaient tous deux terriblement impressionnés. Puis F.F. s'agenouilla et fut presque hors de vue. Props se pencha au-dessus de lui, dans une posture qu'accentuait encore son dos naturellement voûté. Tendant le cou pour nous efforcer de voir, nous aperçûmes quelque chose qui nous convainquit immédiatement que ce Fantôme ne répondrait plus désormais aux applaudissements qui le rappelaient frénétiquement à l'avant-scène, bien que les lampes eussent déjà dû être rallumées dans la salle pour le premier entracte.

Guthrie Boyd était étendu sur le dos, dans ses vêtements de ville. Son visage était gris, ses yeux fixaient le plafond. Près de lui, gisaient le manteau du Fantôme, son voile, son casque et un quart de bouteille de whisky vide.

Ayant subi les chocs contradictoires de la révélation fait par Monica et de la découverte du cadavre dans la salle d'accessoires, mon esprit se trouvait dans un état d'hébétude impropre à toute réflexion. Il devait en être de même de Monica, à en juger par son expression de morne incrédulité. C'est en vain que je tentais de relier ces éléments hétéroclites, sans découvrir le moindre fil conducteur. F.F. nous jeta un regard par-dessus son épaule. « Il ne respire plus, » dit-il. « Je crois bien que c'est fini. » Il se mit néanmoins

en devoir de desserrer la cravate de Boyd et de lui faire un oreiller du manteau. Il nous fit passer la bouteille de whisky et Joe Rubens se chargea de la jeter.

Le Gouverneur envoya chercher un docteur dans la salle, et deux minutes plus tard, Harry Grossman ramena un praticien qui avait laissé sa trousse à la caisse. C'était un petit homme quelque peu impressionné, mais au maintien doctoral. Nous nous effaçâmes pour lui livrer passage et nous regroupâmes derrière lui.

Il confirma le diagnostic en se redressant quelques secondes seulement après s'être agenouillé près du corps. Puis il déclara précipitamment au Gouverneur, comme si les mots avaient été arrachés par surprise à sa prudence professionnelle : « Mr. Usher, si je n'avais pas entendu cet homme interpréter magistralement son rôle il y a quelques secondes, je jurerais qu'il est mort depuis une heure ou davantage. »

Il s'exprimait à voix basse et tout le monde n'entendit pas ses paroles. Mais Monica et moi n'en avions rien perdu, et ce fut le choc numéro trois, qui, venant s'ajouter aux deux autres, fit un instant surgir dans mon esprit la terrifiante image de l'esprit de Boyd, ou de quelque autre entité, imposant à son cadavre l'accomplissement de cette ultime apparition théâtrale. Une fois de plus, je tentai de relier ensemble les éléments disparates de cette nuit truffée de mystères.

Le petit docteur promena lentement sur nous un regard intrigué. « Si je comprends bien, il avait simplement recouvert ses vêtements de ville d'un manteau ? » Il s'interrompit un instant et reprit : « Est-ce *vraiment* lui qui a joué le Fantôme ? »

Le Gouverneur et plusieurs autres hochèrent la tête, mais certains d'entre nous y mirent quelque réticence, et je crois que F.F. le gratifia d'un regard particulier, car le docteur s'éclaircit la voix et dit : « Il faudra que j'examine cet homme le plus tôt possible dans un endroit plus approprié et avec une meilleure lumière. Y a-t-il... ? » Le Gouverneur suggéra le divan qui se trouvait dans sa loge et le docteur désigna Joe Rubens, John McCarthy et Francis Farley Scott pour transporter le corps. Il omit le Gouverneur, peut-être par une sorte de timidité, mais Hamlet n'en donna pas moins son concours, bien pris dans son costume noir.

Il était curieux que le docteur eût choisi les hommes plus âgés — sans doute était-ce par un souci de dignité. Fait encore plus étrange, il avait désigné deux Fantômes pour en porter un troisième, mais cela, il ne pouvait pas le savoir.

Tandis que les hommes choisis se portaient en avant, le docteur dit : « Je prie les autres personnes présentes de demeurer en arrière. »

C'est alors que se produisit le tout petit incident qui provoqua la mise en place de toutes les pièces qui composaient cette nuit mystérieuse — du moins pour moi, mais aussi pour Monica, à en juger par la façon dont sa main se mit à trembler et se resserra sur la mienne. On nous avait donné la clé de tous les événements qui s'étaient produits. Je n'en dévoilerai pas la nature avant d'avoir exposé la fin de cette histoire.

Le second acte fut retardé peut-être d'une minute mais, par la suite, nous nous conformâmes scrupuleusement à l'horaire, et l'interprétation fut meilleure que de coutume — je n'ai jamais vu la scène du cimetière susciter tellement d'émotion, ni l'épisode du crâne de Yorick présenter un caractère aussi poignant.

Immédiatement avant ma première entrée en scène, Joe Rubens m'arracha juste à temps mon chapeau de ville — je l'avais gardé jusque-là — et je jouai de bout en bout le rôle de Guildenstern, portant au poignet ma montre-bracelet. Je ne pense pas que nul l'ait remarquée.

F.F. joua le rôle du Fantôme sous la forme d'une voix à la cantonade car il ne fait plus qu'une brève apparition dans la pièce. Il donna, pour ce faire, une excellente imitation de la voix de Guthrie, procédé qui me parut quelque peu désinvolte, mais justifié.

Bien avant la fin de l'acte, le docteur avait pris la décision d'attribuer la mort de Guthrie à une crise cardiaque, sans faire aucune allusion à l'alcoolisme. Dans la minute qui suivit l'ultime baisser de rideau, à l'issue du dernier acte, Harry Grossman informa les enfants de Guthrie de la triste nouvelle et les fit monter dans les coulisses. Ils étaient très émus, mais leur chagrin ne semblait pas des plus profonds, ce qui était compréhensible, car ils avaient perdu contact avec le vieil homme pendant plus de dix ans. Cependant, ils comprirent tout de suite qu'il s'agissait d'un Evénement Important et Solennel et se comportèrent en conséquence, particulièrement le gendre batailleur de Guthrie.

Le lendemain, les deux journaux de Wolverton annonçaient l'événement en gros titres, et Guthrie obtint les commentaires les plus élogieux et les plus abondants qui aient jamais été réservés à un interprète du Fantôme. Le caractère étrange de l'incident valut à celui-ci de faire le tour du monde — six lignes de remplissage susceptibles de retenir l'attention pendant une seconde ou deux,

et décrivant comment un acteur, autrefois fameux, était mort immédiatement après avoir interprété le rôle du Fantôme dans *Hamlet*.

Les obsèques eurent lieu l'après-midi du troisième jour, immédiatement avant notre ultime représentation à Wolverton, et la compagnie tout entière suivit le cortège en même temps que les enfants de Guthrie, leurs amis et connaissances et bien d'autres Wolvertoniens. La vieille Sybil eut une crise de sanglots.

Dussé-je paraître quelque peu cynique, je considère comme un bien que Guthrie soit passé de vie à trépas dans sa ville natale, car il nous épargna ainsi la peine de faire venir ses parents et de nous occuper nous-mêmes des funérailles. D'autre part, ce fut pour le vieil homme l'occasion de terminer glorieusement sa carrière, car chacun, en dehors de la troupe, le prenait pour un martyr héroïque qui avait sacrifié sa vie à la devise « La pièce avant tout ! » Et bien entendu nous savions, en considérant les choses d'un point de vue plus profond, que c'était justement ce qui s'était passé.

Nous nous répartîmes les rôles entre nous, doublant certains d'entre eux pour combler les petits vides que Guthie avait laissés dans les pièces, de telle sorte que le Gouverneur ne fût pas contraint d'engager immédiatement un nouvel acteur. Pour moi — et pour Monica également, je pense — le reste de la saison fut très agréable. Gertrude et Sybil continuèrent seules les séances de oui-ja.

Et maintenant, je dois révéler le tout petit incident qui nous donna, à Monica et à moi, une solution satisfaisante au mystère qui avait enveloppé les événements de cette nuit.

On aura sûrement deviné que Props n'y était pas étranger. Plus tard, je lui ai posé la question à brûle-pourpoint et il m'a répondu timidement qu'il lui était impossible de me fournir le moindre éclaircissement en l'occurrence. Il avait ressenti cette inexplicable et diabolique force qui le poussait à s'enivrer, et sa mémoire était devenue une page blanche, depuis un moment qui précédait notablement la levée du rideau jusqu'à cet instant où il s'était retrouvé penché au-dessus du corps de Guthrie, en compagnie de F.F., à l'issue du premier acte. Il ne se souvenait pas du cri de terreur de Monica qui avait mis fin à la séance de oui-ja, pas plus que de ses propres réflexions sur le théâtre analogue aux machines à

remonter le temps — c'est du moins ce qu'il n'a jamais cessé d'affirmer.

F.F. nous déclara qu'après la dernière sortie du Fantôme, il avait aperçu l'accessoiriste — très vaguement, dans la pénombre — franchir le fond du plateau et pénétrer dans la salle d'accessoires vide, et que c'est à cet endroit que lui et Props avaient découvert Guthrie étendu à la fin de la scène. Je pense que le regard étrange dont F.F. — ce vieux fraudeur ! — gratifia le docteur avait pour but de lui laisser entendre que c'était *lui* qui avait joué le Fantôme, mais c'était là une question que je ne pouvais pas lui poser.

Mais voici le tout petit incident... Au moment où on soulevait le corps de Guthrie et où le docteur recommandait aux autres assistants de se tenir en arrière, Props se retourna en obéissant, redressa les épaules et regarda droit dans la direction de Monica et de moi-même, ou plutôt légèrement au-dessus de nos têtes. Il semblait ému de compassion et, pourtant, un sourire serein se jouait sur son visage. Un moment, il parut transfiguré, comme s'il était l'éternel observateur du théâtre de la vie, comme si cette petite tragédie n'était qu'un infime fragment d'un film infiniment plus vaste et plus intéressant qui se déroulait sans fin devant ses yeux.

Je compris à ce moment que Props pouvait être l'auteur du subterfuge, que durant nos recherches il avait parfaitement gardé la porte qui donnait accès à la salle d'accessoires vide, que le costume de Fantôme pouvait être passé ou abandonné en l'espace de quelques secondes (bien que les épaules de Props fussent bien incapables de remplir le manteau comme celles de Guthrie) et que pas une fois, avant ou pendant la pièce, je n'avais vu le Fantôme et lui simultanément.

Oui, Guthrie était arrivé quelques minutes avant moi... pour mourir... et Props, ayant puisé les forces nécessaires dans la boisson, l'avait remplacé.

D'autre part Monica, elle me l'avoua plus tard, avait immédiatement compris à qui appartenait ce visage au grand front qu'elle avait un instant aperçu à travers la gaze verdâtre.

Tout s'expliquait... Cette nuit-là, il y avait eu quatre Fantômes dans *Hamlet* : John McCarthy, Francis Farley Scott, Guthrie Boyd, et le quatrième qui l'avait effectivement joué. Connaissant — ivre ou non — le texte par cœur pour avoir entendu jouer *Hamlet*

d'innombrables fois dans sa vie (à moins qu'il n'eût puisé dans des souvenirs enfouis, datant de l'époque où il avait joué le rôle, au siècle de la reine Elisabeth), Billy (ou Willy) Simpson, ou simplement Willy S., avait interprété le Fantôme en homme consciencieux, qui prend automatiquement les mesures propres à parer à une situation imprévue.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Four ghosts in Hamlet.

SUZANNE MALAVAL

La maison d'à côté

Suzanne Malaval, dont on n'avait pas revu depuis un certain temps la signature, nous conte ici une histoire surnaturelle. Elle le fait à sa manière : avec ce mélange de charme et de simplicité qui lui est propre.

LA lettre que je viens de recevoir d'Anita m'affole complètement. Qu'il me paraît loin, ce temps, chez Anita et mon frère !... J'étais laide et j'avais fortement tendance à me prendre pour une pauvre orpheline.

Je fus très malheureuse, pendant ces années-là ; je me sentis très seule, très jeune et très abandonnée.

Mon frère était un homme autoritaire et criard, qui se plaignait de tout, que rien ne parvenait à satisfaire. Il n'avait pas d'enfant, et j'étais déjà bien trop grande pour lui servir de fille ; de plus, j'étais indiscrète, insolente et, je crois, un peu prétentieuse. Il est possible que mon frère m'ait aimée tout de même, mais je ne m'en suis jamais aperçue.

Anita, sa femme, souriait énormément, ce qui me faisait penser qu'elle n'était pas aussi heureuse qu'elle l'affirmait. Ce joli sourire, perpétuellement sur ses lèvres, était un mur entre elle et les aveux. Je suis encore persuadée qu'Anita s'est toujours ennuyée avec mon frère.

Il vivait, assez péniblement, de sa plume. Je n'ai lu qu'assez récemment certains de ses romans : ils parlent de douceur, de tendresse, et de son jardin.

Qu'il était beau, son jardin, et que je l'ai aimé : vaste, touffu, avec des rosiers fous redevenant sauvages et lançant de grands doigts vers le ciel.

S'amuser, éclater de rire, il ne fallait pas y songer. Nous devions, Anita et moi, marcher comme dans une église, en traînant les pieds parce que ça s'entend moins.

Alors, je filais au jardin, laissant Anita guetter l'appel mécontent de mon frère.

Je me sauvais, j'oubliais mon âge — « à ton âge, il serait temps de devenir un peu convenable, de te rendre compte de l'importance de l'existence !... »

J'avais quatorze ans.

Ce fut certainement parce que je ne me rendais pas compte de l'importance de l'existence et des choses convenables, que je fis connaissance, par-dessus le mur, de Monsieur Apolodor et de la maison d'à côté.

Monsieur Apolodor était un peu vieux, pas trop — il devait, à peu de choses près, avoir mon âge actuel, et j'ai des prétentions à la jeunesse ! — et il avait des lunettes sans monture. Je ne me souviens plus s'il était blond ou brun.

J'essayais de saisir une branche d'abricotier, dans le jardin voisin, quand je le vis. Il devait observer mes efforts depuis un bon moment !

La frousse d'avoir été surprise me fit tomber, du mauvais côté, dans les bras griffeurs d'un affreux petit arbuste, que j'écrabouillais à demi sous mon poids.

Monsieur Apolodor me demanda, aimablement, si je m'étais fait mal. Je dis que non, et la conversation aurait dû en rester là. Mais il était bavard, et moi aussi. Je ne suis pas timide, et comme il ne faisait aucune allusion à la branche d'abricotier et aux abricots, je commençais à faire « la dame », c'est-à-dire à prendre une voix pointue. Quand je parlais ainsi devant mon frère, il hurlait, me trouvant encore pire en dame qu'en chien sauvage...

Monsieur Apolodor ne parut pas irrité du tout et me traita comme si j'étais une ravissante jeune fille, qui serait entrée poliment par la porte de la rue.

Son jardin était bien différent de celui de mon frère. Bien plus petit et beaucoup plus soigné, exactement le genre de jardin que je déteste : propre, joli, assommant. Je connais des centaines de jardins comme ça, avec du gazon bien ras, des chaises peintes en blanc et une grande table à trous-trous.

Pourtant, je ne ressentais pas mon envie habituelle de poser un pied sacrilège dans un semis de fleurs pour l'an prochain, ni ce désir pervers de fouiller la terre humide d'un doigt dévastateur.

Je n'étais pas du tout intimidée, et je trouvais Monsieur Apolodor très gentil. Il avait les yeux tristes, j'aimais bien ça.

Pourtant, j'étais toute mal à l'aise, peut-être à cause de la maison. Elle avait tous ses volets fermés.

Il faisait chaud, je sais, et bien des gens vivent tout l'été dans une lugubre pénombre, pour ménager la couleur des tapisseries et avoir une illusion de fraîcheur. Mais il y a toujours des fentes dans les jalousies, qui font sur les parquets de longues raies lumineuses.

Les volets de cette maison-là étaient pleins : il devait faire noir comme la nuit, à l'intérieur !

Je m'étais assise au pied du mur pour faire la causette, et Monsieur Apolodor aussi.

— « Vous habitez chez Monsieur Clairent ?... »

— « Oui ! Je suis sa sœur. Je m'appelle Anne. Et vous ?... »

Il me répondit qu'il s'appelait Apolodor.

C'était un joli nom, un drôle de nom, pas d'ici. Je lui en fis la remarque, avec ma voix pointue de bonne compagnie.

— « Je viens de Sumatra, » me dit-il. « Et vous ? »

— « De Vannes. »

J'avais un peu honte de ne venir que de Vannes : ce n'était pas romanesque du tout.

Monsieur Apolodor n'était pas assez beau pour me servir, dans les histoires que j'écrivais en cachette sur un vieil agenda d'Anita, mais il s'appelait Apolodor, il venait de Sumatra et il avait les yeux tristes !... C'était bien suffisant pour me faire rêver deux ou trois jours.

« Vous vivez tout seul ? »

— « Avec ma mère. »

— « Elle est aveugle ?... »

— « Non. Pourquoi ? »

— « Parce que tous les volets sont fermés ! »

Ça me tracassait, cette façade complètement close.

Il me jeta un long regard. J'aurais été plus grande, je me serais troublée, mais je ne me troublais encore de rien.

— « A vrai dire, ce n'est pas exactement ma mère... »

— « C'est quoi ? »

— « Une parente... »

Le sujet était délicat, mais je ne m'en aperçus pas du tout.

— « Une tante ? »

— « C'est ça. A peu près une tante. »

Je lui aurais suggéré n'importe quelle autre parenté ; il aurait acquiesçé, j'en étais sûre !

C'était peut-être sa maîtresse, et il n'osait pas me le dire ! Cela n'expliquait nullement ces volets fermés à toutes les fenêtres.

Je n'osais pas insister davantage, car Monsieur Apolodor semblait embarrassé et pas tellement content.

Il regardait sa maison avec un air à la fois craintif et furieux. Il venait peut-être de se disputer avec sa maîtresse et boudait au jardin.

Sous une tonnelle, j'apercevais une chaise-longue avec des couvertures dessus, et un oreiller qui perdait ses plumes.

Pour faire diversion, je parlai de mon frère qui criait tout le temps, d'Anita qui était une nouille de se laisser faire, du prof d'anglais qui avait un œil de verre, qu'il essuyait contre la manche de son veston quand il nous donnait la version pour la prochaine fois. Puis Monsieur Apolodor m'aida à escalader le mur.

Je ne le revis plus jamais.

Je me souviens encore de son air triste, de ses lunettes sans monture.

Bien sûr, je ne parlai de rien à la maison.

Mon frère aurait fait toute une histoire, même si j'avais expurgé l'épisode de la branche d'abricotier, et Anita aurait été un peu inquiète, car elle n'aimait pas beaucoup les connaissances nouvelles.

Pourtant, je parlai, dans le vague, de nos voisins.

— « Mais voyons, Anne, c'est Madame Deltuis qui habite à côté ! Tu le sais bien ! Tu es en classe avec une de ses filles ! »

Des chipies, oui, les Deltuis !...

— « Mais au 12, Anita ? »

— « C'est inhabité. Tu as bien vu : tous les volets sont fermés ! »

Je me gardais bien de lui répondre que ce n'était pas une raison.

J'eus plein d'ennuis, qui m'empêchèrent de retourner dans le jardin de Monsieur Apolodor aussi vite que j'aurais voulu.

Mon frère voulait me flanquer en pension, Anita ne voulait pas, je prenais des airs lamentables qui absorbaient tout mon temps.

Les abricots étaient passés quand je pus retourner vers le mur mitoyen.

Les volets étaient toujours fermés, le jardin était toujours déses-

pérément impeccable, et mon voisin ne semblait pas être chez lui.

Je sautai, en plein sur des dahlias rouges.

Le petit malaise de l'autre fois me revenait, mais j'avais envie de regarder — qui sait ? d'apercevoir la « pas exactement ma mère », l'« à peu près une tante ».

La porte qui devait, comme chez nous, donner dans la cuisine, était entrebâillée. C'était une chance !

C'était une très vieille porte, aux gonds rouillés, vermoulus, qui ne demandaient qu'à céder. Si mon frère avait vu la porte de notre cuisine dans un état pareil, Anita aurait entendu de ces cris ! Il n'aurait jamais fait changer la porte de lui-même, d'ailleurs. Tout était, obligatoirement, de la faute des autres, et du travail pour les autres.

La porte de Monsieur Apolodor était vieille et quasi hors d'usage. Cela faisait tout à fait mon affaire !

J'entrai.

Je n'étais pas tellement fière, mais j'entrai.

Il faut avoir quatorze ans pour oser faire des idioties pareilles !

C'était bien une cuisine, horrible, abominable, mais une cuisine.

Il y avait une quantité de vaisselle sale comme je n'en ai jamais vue ! Je comprends très bien qu'on ne fasse la vaisselle qu'un jour sur deux — c'est tellement assommant de faire la vaisselle ! — mais là, on n'avait *jamais* fait la vaisselle !

Il y avait bien, au complet, trois services de verres, collants, ignobles, avec des mouches noyées, des traces de doigts, de rouge à lèvres. Des plats, des couteaux, partout.

Je dus enjamber des saladiers ourlés de moisi, une soupière dans laquelle dormait un chiot.

J'avais envie de m'en aller : j'avais peur. Une sotte vanité me retint.

Dans le vestibule, c'était le royaume des chaussures : presque uniquement des chaussures de femme, de toutes les modes et pour toutes les saisons. Cuirs racornis, talons cassés, souliers de bal et bottes de pluie. Celle qui les avait portés avait le pied petit et probablement très cambré.

Dans le salon — c'était certainement un salon, et il avait dû être très joli, très clair, un peu affecté — les livres voisinaient avec du linge, pêle-mêle, par terre : un beau Balzac aux pages prises

dans les plis d'un pantalon de plage, une chemise à raies sur un Verlaine.

L'humidité suintait de partout, il faisait froid.

L'électricité fonctionnait, ce qui m'étonna. Il me semblait que rien ne devait marcher, dans cette maison.

Si ! On marchait ! *Quelqu'un* marchait !...

Je souhaitais, de toutes mes forces, que ce fût le pas de Monsieur Apolodor. Je ne crânais plus, je voulais m'en aller, vite, très vite, mais le bruit était dans le couloir, se rapprochant, m'empêchant de fuir.

Mon Dieu, faites que ce soit Monsieur Apolodor !

Je lui demanderai pardon, je ne reviendrai jamais plus.

Mon Dieu, si vous faites que ce soit Monsieur Apolodor, je ne dirai plus d'insolences à mon frère, je ne chiperai plus les chemisettes d'Anita, je ne copierai plus aux compositions, je dirai que c'est moi qui ai perdu la clé de la resserre !

Faites que ce soit Monsieur Apolodor !

Ce n'était pas Monsieur Apolodor.

C'était une femme, un peu vieille, pas tellement.

Elle était sale, pas peignée, et elle avait les yeux bleus clairs. Non, pas des yeux de folle, bien qu'elle fût attifée comme les actrices qui jouent les folles, mais de petits yeux bleus, pâles au point qu'on pouvait hésiter à les qualifier de bleus : des yeux d'eau.

— « Vous cherchez quelque chose ? »

— « Oh ! non. Je passais... »

Elle eut l'esprit de sourire de cette réponse imbécile.

— « Je suis Madame Apolodor. Si je peux vous être utile à quelque chose... »

Le ton était doucereux, le visage était glacé.

Je bafouillai quelque chose et tentai de m'en aller. La femme me saisit le bras : elle avait la paume très sèche et très lisse.

« Les petites filles ne doivent pas entrer dans les maisons qu'elles ne connaissent pas ! »

Je baragouinai une excuse floue.

« Je déteste les petites filles ! »

C'était dit sur un ton de constatation objective, et non pour me menacer.

J'aurais dû me vexer d'être traitée de petite fille, mais je n'avais pas du tout l'esprit tourné vers la susceptibilité.

Il me tardait horriblement de retrouver le mur, notre jardin, mon frère. Oui, il me tardait même de retrouver mon frère ! Lui aussi détestait les petites filles, mais de façon volcanique, bruyante, rassurante. Il n'avait pas le regard bleu et méchant.

« Vous n'avez pas vu mon mari ? »

— « Non. »

— « Je déteste mon mari ! »

J'essayai d'enjamber une pile vacillante de Larousses et de mouchoirs, mais Madame Apolodor me reprit le bras, le serrant si fort que j'en eus envie de pleurer.

« Comment t'appelles-tu ? »

— « Anne. »

— « J'ai fait clouer les volets pour qu'il ne puisse pas venir. Au début, il entrait par les fenêtres du rez-de-chaussée. Alors, j'ai fait tout clouer. Il dort sous la tonnelle ; il a froid, la nuit ! Tant mieux ! »

— « Laissez-moi m'en aller ! »

— « Je l'entends qui bouge dans sa chaise-longue, parce qu'il a froid. Je me retiens de dormir, pour l'écouter bouger. Quelquefois, ça me fait pleurer. »

— « Laissez-moi. »

— « Où veux-tu aller ? »

— « A la maison. Je vous jure que je ne reviendrai pas ! »

— « Où habites-tu ? »

— « Au 10, là, tout à côté... »

— « Il n'y a pas d'enfant au 10 ! Tu me mens ! Je déteste qu'on me mente ! Il me ment, lui, tu sais, souvent !... »

J'allais me lancer dans des explications, mais ses doigts étaient moins fermes sur mon bras, et je me dégageai, je me mis à courir, faisant rouler des pelotes de coton à tricoter, butant sur un atlas.

Madame Apolodor ne me poursuivit pas.

Je ne sais comment j'escaladai le mur, mais je ne m'évanouis que dans notre jardin à nous.

Je fus horriblement malade.

De très loin, les grondements de mon frère contre Anita me parvenaient par instants, puis je retombais dans le noir.

La première fois que je me revis dans une glace, j'avais tellement changé que je ne voulais pas croire que cette fille si grande et si maigre, aux yeux immenses, au joli teint tout blanc, c'était moi. Je n'étais plus laide.

Pensant, à tort ou à raison, que mon frère serait entré dans une de ses nombreuses fureurs, je ne racontai rien.

Je partis pour Vannes, sans revoir la maison d'à côté. Je ne voulais pas penser à elle, je m'obligeais à ne penser qu'à ce retour vers les odeurs salines et la pêche aux pieds nus. Ma sœur Alice m'attendait à la gare.

Le bonheur d'avoir quitté mon frère me consolait du petit chagrin d'avoir quitté Anita.

J'oubliai les Apolodor.

Je commençai à flirter, je devins amoureuse, je me mariai, je divorçai. L'année de mes quatorze ans me semblait appartenir à un autre monde.

La lettre d'Anita me rend cette année-là.

Il paraît que mon frère a beaucoup vieilli, ces derniers temps, et que son roman historique s'est bien vendu.

Il y a eu un drame au 12. C'est ce que me raconte Anita, de sa soigneuse petite écriture ronde.

Les voisins s'appelaient Apolodor — mon cœur a battu plus vite, en lisant le nom... — et la femme a tué son mari, à grands coups de couteau, dans l'escalier. Il est parvenu à s'enfuir dans la rue ; on l'a découvert, tout sanglant, devant la droguerie Combel. Dans la maison, ouverte de force, il y avait une horrible souillon, qui se laissa emmener sans résistance. Anita pense qu'elle était folle.

Elle me raconte l'aspect ahurissant des pièces ; je me souviens de la soupière avec un chiot endormi dedans...

Quand les Apolodor s'étaient installés, personne n'avait rien remarqué.

Lui, c'était un jardinier passionné, arrachant la broussaille, semant du gazon, greffant ses arbres ; elle, pas très sociable, ne sortait que pour faire des courses et n'engageait pas la conversation. On la trouvait pimbêche, mais rien de plus.

Les choses s'étaient gâtées assez vite.

Monsieur Apolodor couchait dans la tonnelle ; sa femme, à l'intérieur de la maison, vivait dans l'obscurité.

Mais la porte de la cuisine avait les gonds rouillés : un gamin,

ou Monsieur Apolodor lui-même, l'avait ébranlée suffisamment pour que l'on pût entrer.

Elle attendait dans l'escalier, avec un couteau...

Ce qui m'épouvante parce que je ne comprends plus rien aux souvenirs de mes quatorze ans, ce qui me terrifie dans cette lettre d'Anita, c'est que les Apolodor n'emménagèrent que deux ans après mon retour à Vannes.

ROBERT SILVERBERG

La nature de l'enfer

Ce que c'est que l'enfer ? Chaque auteur fantastique a sa réponse toute prête. Celle de Robert Silverberg a le mérite de la simplicité, ainsi que celui de prendre complètement au dépourvu.

C'EST quand il eut vingt ans que Paul Dearborn acquit la conviction qu'à sa mort, il irait en enfer. Cela l'ennuya pendant quelque temps, puis il s'y habitua.

A quarante ans, l'idée d'aller en enfer lui semblait au contraire pleine de charme. Après tout, on devait tellement s'embêter au paradis.

Mais, aux environs de la soixantaine, la question recommença à le travailler.

— « Ce n'est pas que j'aie vraiment peur, » dit-il un soir après quelques verres de trop. Le petit homme aux vêtements élimés accoudé au comptoir à côté de lui se contenta de sourire. « Je n'ai pas peur du tout, » répéta Paul fermement, « je suis seulement un peu... inquiet. »

— « Mais comment se fait-il que vous soyez si sûr d'y aller ? » s'enquit le petit homme.

— « Oh ! je n'en ai jamais douté, » répondit Paul. « Et je n'en éprouve aucune amertume, comprenez-moi bien. J'ai mené une vie très agréable, » continua-t-il, mentant effrontément, « et je suis prêt à en payer le prix. Je ne me plains pas. Un autre verre ? »

— « D'accord, » dit le petit homme.

Paul fit signe au garçon de les servir.

— « Je sais où je vais aller, très bien, mais ce qui me tracasse, c'est de ne pas avoir de détails. Si seulement je savais comment est cet endroit. »

Une flamme s'alluma dans les yeux du petit homme.

— « Mais vous le savez bien, mon vieux. Il y fait chaud, et ça sent le soufre, et les pécheurs rôtissent dans un lac de flammes, et en plein milieu, il y a le diable lui-même, assis sur son trône,

avec ses cornes aiguës comme des épées et sa queue qui s'agite comme celle d'un chat. »

Paul eut un sourire condescendant.

— « Oh ! non, pas ça. Ça sort tout droit d'un manuel de catéchisme de 1910. Non, les flammes et le soufre ne me semblent pas du tout convaincants. »

L'autre haussa les épaules.

— « Si vous voulez votre propre... »

— « Mais c'est tout à fait ça, » dit Paul, frappant du poing sur le comptoir, « l'enfer est quelque chose de tellement *personnel.* »

Son compagnon se taisait, fixant d'un regard trouble le fond de son verre. Paul commanda une autre tournée, puis regarda sa montre et décida qu'il était temps de rentrer se coucher. Il jeta un billet sur le comptoir, et sortit. *J'aurai ce que je mérite,* songea-t-il fermement.

Il se dirigea vers l'arrêt d'autobus. C'était une nuit particulièrement froide et le vent était glacial. Il se sentait fatigué. Il vivait seul maintenant ; sa dernière femme était morte et ses enfants étaient des étrangers pour lui. Il avait très peu d'amis et beaucoup d'ennemis.

Au coin de la rue, il s'arrêta, haletant. *Mon cœur, il ne reste plus beaucoup de temps maintenant.*

Il se mit à penser à ces soixante années derrière lui. Les trahisons, les déceptions, les péchés. Il avait de l'argent maintenant et, à bien des points de vue, c'était un homme arrivé. Mais la vie n'avait pas été une partie de plaisir. Il y avait eu des hauts et des bas, il avait eu peur, avait douté de lui-même, et il y avait eu les migraines, les moments de désespoir, et les frustrations, et les rages impuissantes.

Après tout, il était presque satisfait d'être au bout du chemin. En un sens, c'était un soulagement. C'est maintenant seulement qu'il réalisait que la vie était une lutte de tous les instants, et pour aboutir à quoi ? A soixante ans de tortures, voilà.

L'arrêt de l'autobus était encore loin, il allait le rater, et il lui faudrait grelotter sur le trottoir pendant vingt minutes. Vétille ? Oui, mais multipliée par un million d'autres petites blessures au long des années. Avec accablement, il commença à courir.

Il trébucha et une main glacée lui enserra le cœur. Il vit le sol monter rapidement vers lui. La mort, il le savait, c'était la mort. Il essaya de lutter, puis se résigna et se laissa aller, tandis que

l'obscurité l'enveloppait. C'était enfin fini, il en ressentit de la gratitude, ainsi que la curiosité de ce qui allait advenir de lui.

Après une éternité, il rouvrit les yeux et regarda autour de lui. Et, en un éclair, avant que l'oubli obscurcisse son esprit et lui close les paupières, il sut ce que c'était que l'enfer, et à quel châtiment il avait été condamné pour l'éternité. Paul Dearborn gémit, de désespoir plutôt que de douleur, tandis que l'accoucheur lui tapotait le dos de ses fortes mains et que l'air s'engouffrait dans ses poumons.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : The nature of the place.

THOMAS OWEN

La dame de Saint-Pétersbourg

Compatriote et ami du regretté Jean Ray, Thomas Owen a toujours œuvré dans un domaine à part, évoquant un univers qui lui est propre et qui diffère radicalement de celui de son glorieux aîné. Cet univers est fait de malaise, d'incertitude, et de cette inquiétude précisément qui dérive de l'incertitude. Rien n'y est entièrement exprimé, des choses affreuses s'y passent en coulisse, l'ambiguïté règne en maîtresse. Ajouterons-nous que tout amateur d'insolite ne peut qu'être sensible à l'œuvre d'Owen ?

TOUTE la journée, le souvenir imprécis de ce songe étrange et malsain l'avait poursuivie. A son travail même, auquel elle prenait toujours intérêt, elle s'était trouvée maintes fois distraite, préoccupée, l'esprit ailleurs. Au point qu'à la pause de midi, Aurélia avait préféré quitter son bureau et aller manger seule au dehors pour se secouer, pour essayer de vider de sa substance ce souvenir obsédant et néanmoins sans véritable consistance.

Les circonstances exactes de son rêve lui échappaient, mais il demeurait en elle une sensation désagréable de curiosité insatisfaite, d'imprudence, d'humiliation et même de meurtrissure. Impossible, malgré toute son application, de reconstituer ce qu'elle avait vécu pendant son sommeil. Elle savait seulement que ce n'était ni banal ni innocent. Aucun personnage ne surgissait de cette brume et son impuissance à nettoyer sa pensée ou à la préciser lui causait une irritation qui tournait au malaise.

Avait-elle rêvé d'ailleurs ? Toutes ces choses qui se déroulaient en elle comme des lambeaux de nuages déchirés, avec une lenteur à lui donner le vertige, étaient-ce des souvenirs en train de se dissiper ou, au contraire, le germe encore nébuleux d'une pensée qui peu à peu prendrait corps ?

Aurélia flânait à présent dans une rue très animée, cherchant au contact des passants anonymes un réconfort à sa vacuité.

Le regard d'une inconnue qui la croisait l'accrocha et elle sentit

à cet instant que quelque chose allait se produire où elle serait engagée.

Elle se retourna. La femme s'était arrêtée aussi. Elles marchèrent l'une vers l'autre comme si elles s'étaient reconnues. Elle entendit qu'on lui disait : « Je savais bien que nous nous rencontrerions un jour. »

C'était une femme déjà âgée, soignée, mais d'une élégance un peu baroque qui pouvait faire songer à une Russe blanche, dont l'enfance se serait passée à Saint-Pétersbourg. L'inconnue la dévisageait avec un intérêt où perçait une assez inquiétante avidité. Elle avait les yeux très bleus, très pâles, insondables, et autour d'un visage rieur d'amusantes bouclettes blondes et grises.

Aurélia se sentit devenir toute molle, sans volonté, aussi faible et démunie qu'une enfant abandonnée. Déjà l'inconnue lui prenait le bras avec une gentillesse un peu insolite. Ensemble elles se mirent à marcher comme l'auraient fait des amies de longue date.

Qui était donc cette femme qui lui avait dit avec tant d'assurance qu'elles *devaient* un jour se rencontrer ? Que lui voulait-elle ? Pourquoi, elle-même, avait-elle commis la sottise de se retourner vers elle, au lieu de poursuivre sa route ? D'où lui était venu ce trouble en la croisant et pourquoi acceptait-elle à présent de marcher à son côté, cette main inconnue appuyée à son bras ?

Elle savait qu'elle commettait une imprudence, mais une curiosité étrange l'entraînait à ne point résister. Cette femme, surgie du point mort de son désœuvrement, était pour elle désormais l'Aventure. Elle s'y abandonnait, anxieuse mais consentante.

Peu de mots furent échangés. Des banalités sur l'encombrement du lieu, le nombre croissant des automobiles, un film à l'affiche d'un cinéma et qu'elles n'avaient aimé ni l'une ni l'autre.

L'inconnue avait la voix chaude, un léger accent slave, un visage éclairé d'une gentillesse malicieuse. Accoutrée comme elle l'était, avec ce curieux chapeau bordé de fourrure brune, ce tailleur noir qui laissait voir un jabot et des manchettes de dentelle, ce bijou ancien à son revers, elle était vraiment digne d'être comparée à une dame de Saint-Pétersbourg.

Par elle entraînée, Aurélia sentait que leur cheminement n'était plus dicté par le hasard et la fantaisie, mais qu'une détermination précise l'orientait désormais.

Elles avaient quitté les quartiers animés pour des artères toujours plus désertes, qui longeaient à présent des arrière-bâtiments, des ateliers, des entrepôts. Les murs s'écaillaient, des affiches

anciennes partaient en lambeaux. D'un cirque annonçant son spectacle révolu, on voyait encore l'image délavée d'un lion rugissant.

A travers de grandes grilles closes, on pouvait discerner des camions rangés dans des cours d'usines.

Un profond silence régnait en ces lieux désertés.

— « Où me menez-vous donc ? » demanda Aurélia en ralentissant le pas.

— « Nous arrivons bientôt. »

La femme avait pris sa main dans la sienne. Du bout d'un doigt elle la caressait. Et à travers son gant cet attouchement avait quelque chose de persuasif.

Aurélia s'était arrêtée, indécise. Elle aurait voulu ne pas aller plus loin, revenir sur ses pas, s'encourir. La dame de Saint-Pétersbourg, qui l'avait deviné, la retint et lui dit doucement :

« Je vous demanderai de ne pas oublier ma petite commission. » Elle ajouta avec un petit sourire à peine embarrassé : « C'est l'usage... »

Aurélia se dégagea brusquement. Ceci la ramenait à la réalité. Elle fit front, résolue.

— « Commission pour quoi ? »

— « Oh ! voilà la biche effarouchée à présent ! D'où lui vient soudain cette fierté et pourquoi cette colère dans ses jolis yeux ? Il est temps encore de faire demi-tour, ma petite ! »

Et, ouvrant les bras, elle lui montrait le chemin libre, et n'entendait pas peser sur sa décision.

Quel sortilège émanait donc de cette femme ? Aurélia aurait voulu la prendre au mot, rompre là, partir d'un pas décidé. Même, elle se voyait déjà s'éloigner dignement. Mais, dans le même instant, elle n'en avait plus envie, elle hésitait à choisir la fuite, elle n'avait pas assez de volonté pour renoncer à *savoir*. Savoir quoi ? C'était bien là vraiment la tentation.

— « Va pour la commission, » dit-elle. « Ce sera combien ? »

— « Le quart de la prime, » risqua l'autre. « C'est l'habitude. »

Aurélia baissa la tête. Déjà, elle était convaincue. Qu'était-ce donc que cette prime ? Et qui la lui paierait ? Et pourquoi ?

« Venez donc. Il est l'heure. Il ne faut pas être en retard. »

Elles reprirent leur marche, d'un pas plus rapide, et il sembla à Aurélia qu'elles refaisaient à toute vitesse le chemin parcouru, comme dans un film dont on accélère le mouvement. Elle reconnaissait les endroits où elle avait passé quelques minutes ou peut-être quelques années plus tôt. Mais sa compagne compliquait l'iti-

néraire à dessein, si bien qu'elle put comprendre qu'elles ne s'étaient pas éloignées autant qu'elle l'avait cru de leur point de départ.

Le soir tombait. Les lumières qui s'allumaient un peu partout avaient changé toute l'atmosphère des lieux. On se serait cru dans une autre ville. La rumeur des quartiers très fréquentés, qu'on devinait maintenant tout proches, avait quelque chose de rassurant. Elles ralentirent d'allure, laissèrent passer un couple qui parlait haut (« ...et d'ailleurs je l'ai dit à ta belle-sœur... » disait la femme d'une voix méchante), puis s'arrêtèrent.

— « Nous y voilà ! » dit la dame de Saint-Pétersbourg.

Elles étaient devant la porte d'une vieille maison à volets clos, une porte d'un vert délavé, avec une boîte aux lettres comme une bouche noire. Aurélia vit sa compagne chercher dans son sac avec un peu de fébrilité, en sortir une clé, relever la tête d'un air triomphant.

Elles entrèrent et demeurèrent un instant dans l'obscurité, le temps de refermer la porte derrière elles et de faire la lumière.

Elles étaient dans un grand hall garni de flambeaux baroques. De lourdes tentures mauves encadraient des glaces anciennes. Une carpette précieuse était jetée au travers des dalles noires cirées. Dans le fond, un escalier à la rampe sculptée montait vers l'étage en dessinant une courbe harmonieuse.

— « Permettez-moi de vous débarrasser, » dit la dame de Saint-Pétersbourg en souriant d'une façon complice. Et elle aida Aurélia à quitter la veste de son tailleur. Ce faisant, elle lui caressa avec lenteur et insistance le dos et les reins.

« Je vous laisse à présent. C'est à l'étage. Bonne chance. »

Elle fit une drôle de petite révérence et s'esquiva prestement par une porte latérale.

Aurélia n'avait pas peur. Elle attendait. Elle savait désormais ce qui allait se passer. Elle regardait droit devant elle dans la direction de l'escalier...

L'homme descendait les marches avec une lenteur calculée. Il était grand et mince. Elle ne distinguait pas son visage mais elle savait qu'elle allait le reconnaître. Il se tapotait la jambe, avec une mince cravache flexible.

Elle comprit qu'elle allait revivre son rêve, ou que peut-être celui-ci commençait seulement.

Elle ferma les yeux et croisa les mains sur sa poitrine.

chronique littéraire

Isaac Asimov et la Fondation

par Demètre Ioakimidis

A l'occasion de la parution de l'intégrale de la trilogie *Fondation* d'Asimov (voir dans ce numéro nos pages 6 et 7), Demètre Ioakimidis rappelle la place que tient cet ouvrage dans la science-fiction contemporaine et en étudie le contenu.

L'apport principal d'Isaac Asimov à la science-fiction contemporaine est lié à deux thèmes — celui des robots et celui de l'empire galactique — qui ne sont ni l'un ni l'autre de son invention, mais qu'il a marqués d'une série d'innovations dont ses principaux héritiers ont presque toujours tenu compte, consciemment ou non.

Que le thème du robot ne soit pas une invention d'Asimov, il suffit d'ouvrir une mythologie classique pour s'en rendre compte. Pandore et Talos, le géant de bronze qui gardait l'île de Crète, précèdent de quelques millénaires les cerveaux positroniques, et il y a eu bien des créatures intermédiaires — de Frankenstein aux produits de la firme **R.U.R.** mise en scène par Karel Capek. Sans nier la distinction qui peut être faite entre les androïdes et les robots proprement dits, il faut saluer en Asimov le premier auteur qui ait codifié, clairement et brièvement, le comportement de ces créatures artificielles. Ses Trois Lois de la Robotique ont été implicitement admises par de nombreux écrivains qui, après lui, ont mis en scène ces serviteurs mécaniques de l'homme.

Le concept d'Empire Galactique est, par la force des choses, beaucoup plus récent que celui de robot. On le trouve, avant Asimov, dans **Star maker** d'Olaf Stapledon. Mais alors que l'écrivain anglais envisage son « utopie galactique » dans un contexte qui relève occasionnellement de la métaphysique, Asimov s'attache, pour sa part, à un traitement fondé sur des extrapolations purement scientifiques.

L'idée de ce qui allait devenir la trilogie de **Fondation** vint à Isaac Asimov à la lecture de **L'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain** d'Edward Gibbon. Sa conviction que l'histoire est un éternel recommencement lui suggéra le déclin, dans un futur éloigné, d'un empire galactique groupant des millions de mondes habités, et il proposa à John W. Campbell, rédacteur en chef d'**Astounding Science Fiction**, d'en écrire le récit pour sa revue. Campbell acquiesça, mais en lui demandant d'en faire une succession de nouvelles, au lieu d'un récit unique. Ces nouvelles parurent dans **Astounding** de façon irrégulière au cours des années 1942 à 1949, et leur auteur les ordonna ensuite en cette trilogie qui demeure une des œuvres les plus remarquables de la science-fiction contemporaine (et on pourrait surenchérir sur cet adjec-

tif de **remarquable** en insistant sur le fait qu'Isaac Asimov avait vingt-deux ans lorsque parut le premier de ces récits, et vingt-neuf lors de la publication du dernier).

⁂

La suggestion de Campbell, concernant le traitement du sujet en une série de nouvelles plutôt qu'en un unique récit, s'avéra extrêmement heureuse. En effet, la présentation monolithique d'un sujet aussi vaste eût conduit immanquablement à une sorte de panorama historique, et à un ton distant et froid : comment s'enthousiasmer pour des courants d'événements dont il s'agit de dégager, à coups de siècles, les lignes directrices ? Stapledon lui-même n'évita pas cet obstacle, et si son **Star maker** est captivant, c'est **malgré** le style de la narration. C'est le risque que font courir aux écrivains les horizons trop larges, et c'est un danger qui peut guetter — très loin de Stapledon, assurément — les fabricants de space-operas. Qui s'intéresse véritablement aux exploits solitaires du protagoniste, lorsque le conflit prend des proportions telles que la destruction d'un système planétaire entier n'appelle que quelques lignes de fait divers ?

La solution adoptée par Asimov est ingénieuse et rationnelle. Elle consiste simplement à raconter une série d'épisodes, décisifs ou simplement typiques, chronologiquement séparés mais occasionnellement liés par la réapparition d'un personnage ou tout bonnement par un rappel. C'est en somme la technique des « chapitres choisis », qu'Asimov a appliquée avec suffisamment d'adresse pour suggérer à l'arrière-plan les multitudes des mondes que concerne indirectement l'événement raconté.

Au cœur du récit, indispensable non seulement à son développement mais bien à son existence même, Isaac Asimov postule une science qu'il nomme la **psycho-histoire.** Il en fait une combinaison d'histoire, de sociologie, de psychologie et de calcul des probabilités destinés à prévoir l'avenir. Une condition nécessaire à son application est que le nombre d'êtres que concerne cette histoire soit suffisamment grand pour s'accommoder d'un traitement statistique. Et l'Empire Galactique, avec ses milliards de milliards de sujets, offre naturellement une matière qui se prête à un tel traitement.

Réduit à sa plus simple expression, le thème de la trilogie est le suivant. Le psycho-historien Hari Seldon a déduit l'effondrement imminent (imminent en termes d'histoire : cinq siècles après lui) de l'Empire Galactique. Il organise une Fondation, destinée à empêcher le retour complet de la barbarie après cet effondrement. Dans son projet secret, la Fondation doit prendre progressivement la direction de la politique galactique, et réorganiser un état stable. Au cours des premières générations qui suivent la mort de Seldon, tout se passe conformément aux prédictions du psycho-historien. Mais voici un facteur imprévisible : un mutant apparaît, lequel a le pouvoir de contrôler les émotions et les pensées de ceux qui l'entourent. Il organise sous sa domination une Union des Mondes, résurrection menaçante de l'ancien Empire. Victorieux de la Fondation, il n'a plus qu'un obstacle à craindre : l'énigmatique Seconde Fondation. Hari Seldon créa celle-ci dans le plus grand secret ; nul ne sait ni où elle est ni quels sont ses moyens. Dans **Fondation,** le lecteur assiste aux premiers efforts de l'organisation créée par Hari Seldon, et aux premières étapes de sa conquête du pouvoir. **Fondation et Empire** oppose le mutant (on le nomme le Mulet) aux héritiers de Seldon et **Seconde Fondation** raconte les recherches faites pour découvrir cette mystérieuse organisation.

⁂

L'histoire se répète, affirme Asimov. Mais, après avoir remarqué qu'il a souvent fait usage de cette répétition dans ses récits, il ajoute qu'elle se répète jusqu'à un certain point seulement, et qu'il ne s'est jamais privé d'apporter des modifications à ces « schémas historiques » chaque fois qu'il l'a jugé opportun. Dans ces limites, il serait difficile de lui chercher querelle : quelles que soient les ressemblances entre l'Empire Galactique et l'Empire Romain (ou Britannique), Asimov modifie à son gré les événements. S'il ne le faisait pas, il n'écrirait pas une œuvre d'imagination.

Il est clair que l'intérêt de l'auteur se porte non pas sur les Figures Historiques — celles-ci n'interviennent que comme personnages de l'action — mais bien sur les courants historiques, sur les Agents de l'Histoire. Ceux-ci peuvent assurément être des hommes — Hari Seldon en est le représentant typique — mais ils représentent plus généralement les tendances sociologiques, économiques et culturelles. La valeur de la psycho-histoire réside précisément en ce qu'elle peut prendre ces dernières en considération, avant qu'elles ne se « matérialisent » en quelque sorte. En cela, la conception d'Asimov peut être comparée — toutes proportions gardées, évidemment — à celle de Tolstoï dans **La guerre et la paix.** Bonaparte et le Mulet agissent, si l'on peut dire, à contre-courant historique, tandis que Hari Seldon est, comme Koutousov, un de ceux qui suivent le courant.

Suivre le courant ? Hari Seldon le guide, est-on tenté de dire. En fait, il en dirige le chemin, mais non la direction. Il prévoit une période de barbarie après l'effondrement de l'empire, mais il est bien incapable de l'éviter complètement ; tout ce qu'il peut accomplir, c'est d'abréger ces millénaires d'obscurité. Ses calculs lui montrent qu'il y aura trente mille ans de ténèbres et il s'efforce de réduire ces trente millénaires à un seul. Le courant historique, en fin de compte, amènera de toute façon une renaissance. Il s'agit simplement d'avancer la venue de celle-ci. L'optimisme fondamental est manifeste, et assez réconfortant d'ailleurs, si l'on prend en considération l'âge de l'auteur et sa formation scientifique.

Hari Seldon établit un plan. Le Mulet détruit ce plan. Mais Hari Seldon, par le moyen de la Seconde Fondation, annihile finalement le désordre que le Mulet avait amené. On a là un thème qui paraît cher à Asimov, celui des contrôles au deuxième degré, voire au troisième. Tel acte de A est en fait préparé indirectement par B. Mais A est conscient de la volonté de B et il l'a inspirée pour son propre profit ultime. Si l'on suppose maintenant que B était au courant de ce raisonnement de A et qu'il en a même préparé les étapes, il devient, lui B, le bénéficiaire final de l'opération. Bien entendu, on pourrait encore supposer des calculs supplémentaires de chacun des deux personnages à tour de rôle, mais la subtilité deviendrait une simple confusion. S'il aime faire apparaître le vrai meneur de jeu là où on ne l'attendait pas, Asimov n'abuse pas de cet effet de surprise. Et la psycho-histoire rend indirectement plausible cette « longueur d'avance » dans le jeu des intentions.

Dans la trilogie, Hari Seldon est le meneur de jeu suprême. Il est le héros du récit, même s'il meurt avant le début du deuxième épisode et il reste, de loin, le personnage dont le relief est le plus nettement marqué. Seul Ebling Mis présente, dans une certaine mesure, une personnalité aussi intéressante ; et encore cela vient-il partiellement de la situation particulière qui est la sienne — psychologue dans la Fondation, qui n'a pas d'emploi clairement défini à lui confier.

Tous ces personnages sont humains. Isaac Asimov ne s'intéresse guère

aux extra-terrestres, et cela n'est pas une caractéristique particulière de la trilogie. Dans ceux de ses récits qui se déroulent dans un milieu non humain, il ne présente pas clairement les extra-terrestres. Même dans **Nightfall**, ce récit qui se déroule sous l'éclat d'une étoile sextuple, le lecteur ne **voit** jamais clairement les habitants de la planète dans leur apparence physique, il découvre seulement leur crainte de l'obscurité — ce sentiment très humain, et très compréhensible sur un monde où il ne fait nuit qu'une fois tous les deux mille ans. Lorsque les habitants de Ganymède sont mis en scène, et décrits, c'est pour une piteuse bouffonnerie intitulée **Christmas on Ganymede**, qui est probablement le plus mauvais récit signé par Asimov. Les robots ne l'intéressent d'autre part qu'en fonction de leur conditionnement humain, lorsqu'ils fonctionnent correctement : R. Daneel Olivaw, co-enquêteur de **The caves of steel** et **The naked sun**, est infatigable et infaillible dans son emploi des sens donnés par ses constructeurs ; mais il est, pour le reste, parfaitement humain, tant pour l'apparence que pour la solidarité qui l'unit au détective Elijah Bailey (bien humain, celui-là, d'origine comme de physiologie). Les robots qui ne marchent pas comme ils le devraient — cela se produit dans plusieurs récits du recueil **I, robot** — ne retiennent son attention que parce que ce sont des machines dont il s'agit de réparer un défaut. Les personnages d'Asimov sont les hommes. Dans la trilogie de **Fondation**, ce sont les hommes en tant que collectivité avant tout, même si quelques esprits particulièrement lucides se détachent ici et là de la masse.

La réussite d'Asimov est d'avoir fait vivre cette masse en tant que société, d'avoir su montrer le rôle que la science — une science d'origine et d'esprit humains — **pouvait** jouer dans cette vie et, surtout, d'avoir présenté ce vaste panorama dans un édifice romancé qui tire son intérêt premier de la narration elle-même. La trilogie d'Asimov représente une des deux grandes Histoires Futures de la science-fiction contemporaine. Comparée à l'œuvre de Robert Heinlein, elle est moins minutieusement construite, mais elle possède un souffle plus puissant. Elle est plus ambitieuse car elle place le lecteur devant un horizon plus vaste, mais elle ne le laisse pas s'égarer dans l'immensité de l'Empire Galactique qui lui sert de décor. Elle est un acte de confiance en la Science, et Hari Seldon personnifie cette dernière.

Lorsque l'image de Hari Seldon apparaît dans la Crypte du Temps pour déclarer aux membres inquiets de la première Fondation que la probabilité du bon déroulement du plan pendant les quatre-vingts premières années est de 98,4 %, il est la Science. Mais il est aussi la Science lorsqu'il conclut son apparition en disant :

— Le problème est vôtre. Attaquez-le !

Il est aussi la Science, lorsqu'il est démenti par les événements et lorsque Ebling Mis, éberlué, oublie que c'est à une image qu'il a eu affaire pour s'écrier que Seldon s'est trompé de crise. (Alors que les prédictions du psycho-historien ont été enregistrées des siècles auparavant, et que c'est un élément imprévisible — le Mulet — qui est venu déséquilibrer le plan.)

Ebling Mis se fait le porte-parole de la foi qu'Asimov met en la science. Et il est significatif que Seldon, alors même qu'il s'était trompé, avait pris ses dispositions pour avoir en fin de compte raison. Il est la Science, et c'est l'Aventure de la Science que raconte, à sa manière, la trilogie de **Fondation**.

Ici, on désintègre !

Edmund Cooper

Pas de quatre

Des êtres humains brusquement placés dans un milieu inconnu, hostile, dans lequel ils doivent se débrouiller, puis affronter des ennemis, tout en se révélant à eux-mêmes au cours de leurs aventures : le sujet de ce roman d'Edmund Cooper est vieux sinon comme le monde, tout au moins comme la science-fiction. L'intérêt de ces pages n'est pas dans la révélation finale du but de l'opération, mais bien dans la vraisemblance des personnages.

Ces Robinsons du cosmos — car, ainsi qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes assez vite, c'est sur une planète d'un autre système stellaire qu'ils ont été placés — sont deux Anglais et deux Anglaises, juste assez complexés pour être normaux, et suffisamment peu héroïques pour être intéressants. Qu'ils se heurtent un peu avant de devenir des couples, quoi de plus naturel ? Et comment n'oublieraient-ils pas leurs petites querelles personnelles devant le danger ?

Tout cela est parfaitement plausible, comme est plausible la réaction du protagoniste Richard Avery, après son enlèvement, avant qu'il n'ait découvert sa situation exacte : ce mélange d'inquiétude et d'ironie, de désarroi et de colère, est sans doute normal chez un être qui sent suffisamment l'insolite de sa situation pour craindre d'en réaliser l'étendue exacte. C'est le gamin qui s'efforce de siffler dans l'obscurité peut-être menaçante.

Ce qui est en revanche moins vraisemblable, c'est le réveil du pionnier chez chacun des quatre Terriens : ces gens-là révèlent des ressources telles qu'on s'étonne que Avery ait pu être un peintre raté, ou que Mary Durward ait pu jouer si naturellement les oies blanches et ingénues. De même, l'hostilité irréfléchie des autres Robinsons — les quatre extra-terrestres que nos Anglais découvrent sur la même île — est assez peu plausible de la part des représentants d'une race hautement civilisée.

Mais vraisemblances et invraisemblances sont habilement utilisées dans l'édification d'un récit qui, sans être d'une profonde originalité, porte du moins la marque d'un métier indéniable et se développe sans donner prise à l'ennui. Edmund Cooper a imprégné son roman d'un optimisme robuste, et n'a pas cherché à y inclure de message profond. C'est dans ce même esprit qu'il convient de lire ces pages — bien traduites par Claude Saunier — et, en se limitant à ce plan seul, on pourra y prendre de l'agrément.

Demètre IOAKIMIDIS

Pas de quatre (Transit) par Edmund Cooper : Présence du Futur, Denoël.

F. Knebel et C. Bailey

Course à la Maison Blanche

Lorsque John Steinbeck publia son *Bref règne de Pépin IV,* un élément caricatural de son livre échappa, partiellement au moins, au public américain : la charge faite par le romancier américain contre les mœurs politiques françaises fut acceptée comme portrait fidèle par beaucoup de ses compatriotes. En refermant cette *Course à la Maison Blanche,* il est difficile de ne pas évoquer Steinbeck sur ce point-là.

Pour le lecteur européen, la question reste posée : d'après les descriptions qui en parviennent jusqu'à ce côté de l'Atlantique, les Conventions des deux grands partis américains ressemblent à d'immenses spectacles, tenant du cirque, du music-hall, de la bourse et, occasionnellement, de la réunion électorale de province. Knebel et Bailey racontent une Convention et ses coulisses. Compte tenu de ce qu'il connaît du sujet par les journaux, l'Européen se dit que leur évocation est ressemblante. Mais le précédent de Steinbeck incite à une certaine méfiance sur ce point.

La Convention racontée est celle du parti Républicain en 1972, à Chicago. Le parti Républicain semble avoir les sympathies des auteurs : en effet, leur personnage central, Charles Manchester, candidat à l'investiture, est républicain ; ils prédisent un Président républicain pour la période 1968-1972, et ils semblent professer, pour des raisons qui ne sont pas précisées, de l'admiration pour l'ex-Président Eisenhower.

Donc, ce n'est pas une caricature absolue qui est faite en ces pages. Le témoignage n'en est que plus surprenant. Les marchandages, les colportages délibérés de fausses nouvelles, les compromis et les achats de votes font partie intégrante des manœuvres entourant cette convention. L'utilisation d'un calculateur électronique — c'est là, en plus de la date, que la science-fiction vient se loger — contribue à cette impression. Ce calculateur a en effet été programmé de manière à pouvoir fournir instantanément, sur chaque délégué à la Convention, des renseignements tels que situation financière, dettes, antécédents politiques douteux, participation à des affaires louches, etc., qui permettent le cas échéant de faire pression sur ceux qui hésitent avant leur vote.

Cela dit, il y a tout de même quelques personnages honnêtes à cette Convention : Manchester est le premier d'entre eux, et ses proches collaborateurs paraissent posséder cette même qualité ; il y a aussi Grace Orcott, déléguée du Texas, et un journaliste nommé Calvin Burroughs, qui est républicain et n'a « déserté son parti qu'en une occasion (pour Kennedy contre Nixon en 1960) » — au fait, cela semble indiquer qu'il a soutenu Goldwater contre Johnson en 1964, non ?

Mais il y a aussi une superbe galerie de combinards — ceux qui préparent la campagne de Bryan Roberts, l'adversaire de Manchester, Mark Davidson — un potentat de l'industrie — Arthur Maguire — le président d'un grand syndicat ouvrier — et bien d'autres, qui sont choqués lorsque Manchester annonce son intention de contrôler sévèrement, s'il est élu, le budget des armements : dame, on tient à son porte-monnaie, qu'on soit industriel ou chef syndical. Il y a à ce propos un conciliabule entre Davidson et Maguire qui est une merveille d'ironie corrosive : tous unis contre celui qui parle de limiter nos bénéfices !

En journalistes adroits, Knebel et Bailey — auteurs de *7 jours en mai* — modifient l'angle de leur caméra ,donnent de petites gifles plus ou moins affectueuses à gauche et à droite, et maintiennent une bonne tension, qui ne se relâche qu'à la fin de la dernière scène, celle du vote d'investiture comme il se doit. L'ensemble peut être pris comme une évocation des mœurs politiques américaines, ou comme un simple divertissement. Il permet en tout cas de passer quelques heures assez amusantes, exception faite de ces passages d'un sentimentalisme niais qui semblent être de rigueur dès que certains Américains veu-

lent dépeindre leurs grands hommes dans l'intimité.

Le titre anglais n'est indiqué nulle part dans ce volume, pas plus que le nom de son traducteur. Ce dernier paraît avoir fait un bon travail.

Demètre IOAKIMIDIS

Course à la Maison Blanche par Fletcher Knebel et Charles Bailey : Fayard.

Marianne Andrau

L'architecte fou

Que serons-nous demain ? Qu'allons-nous perdre irrémédiablement ? Qu'allons-nous peut-être gagner ?

Ainsi commence, en quatrième page de la couverture, la présentation de cet ouvrage. Qu'il soit précisé d'emblée qu'aucune de ces questions ne trouve sa réponse dans les pages du livre. Ce n'est pas que Marianne Andrau ne se soit pas donné de peine : bien au contraire, c'est parce qu'elle s'est trop appliquée que cet *Architecte fou* se solde par un total échec.

La couverture porte, très clairement, l'indication « roman ». C'est donc en se fondant sur ce critère qu'il faut s'efforcer de juger.

L'action ? Elle eût pu fournir la substance d'une trentaine de pages peut-être. Le livre en compte 310. On peut résumer l'intrigue brièvement. En 1987, une *piqûre d'éternité* condamne trois humains à ne plus vieillir, en même temps qu'une *pulvérisation d'indestructibilité* est infligée à leurs demeures, possessions, vêtements, etc. En 1998, ils se trouvent *isolés dans une bulle close au centre de l'explosion qui détruisit le secteur III de Terre.*

Depuis cette date — l'action proprement dite se déroule, ou plutôt traîne, au XXIIe siècle — ils s'enferment dans la répétition contemplative et béate des gestes qui assurent la continuation de leur vie végétative. A la suite d'un accident confus, une femme de ce XXIIe siècle arrive dans leur bulle. Elle est embrigadée dans le morne train-train quotidien. Pour une raison ou pour une autre, ceux qui sont restés hors de la bulle n'ont pas l'air contents de la façon dont les événements se développent, et ils détruisent la bulle et ce qu'elle contient. Rideau et — heureusement, ce n'est qu'à l'avant-dernière page — recommencement.

Les personnages ? Les trois humains qui ne vieillissent plus sont, à des nuances près, des représentants du type « bon sauvage », qui paraissent avoir la sympathie de l'auteur. On ne comprend cependant pas cette dernière, car ces protagonistes sont bien piteux : une sexagénaire acariâtre, son Architecte Fou de fils, et un noir dont l'imbécillité épaisse traduit peut-être un préjugé racial inconscient de l'auteur. La femme du XXIIe siècle est incolore, inodore et insipide, mais cela est dû au fait qu'elle a été privée, lors de l'accident, des appareils de protection et de contrôle apparemment indispensables à son bon fonctionnement. Qu'à cela ne tienne! Sous la férule de la sexagénaire, elle découvrira les joies de la vaisselle et du raccommodage.

Le drame, c'est que Marianne Andrau paraît parfaitement sérieuse en exaltant ce genre d'idéaux. Ses personnages ont effectué un total repli sur eux-mêmes — ou, plus exactement, sur la partie d'eux-mêmes qui s'en contente et qui se complaît à ressasser des souvenirs-du-bon-vieux-temps. Le contact passager d'un être extérieur à la bulle ne suffit pas à les en sortir. A force de vouloir s'exprimer en invoquant de « grandes vérités », les personnages du roman oscillent entre la confusion et le lieu commun, voire la cocasserie involontaire :

Chaque matière, chaque objet annonce par son apparence, sa texture, sa forme, ses ressemblances, la façon dont il doit être traité. Ses réactions aussi le révèlent. Les lentilles, les haricots, durs à

attendrir et à cuire, j'ai vu qu'ils peuvent être amollis par le système de la douche écossaise, l'alternance d'un chaud avec un froid brutal et bref. Peut-être l'alternance pour eux de l'épanouissement et de la douleur. A l'exemple de bien des êtres ! Au contraire, les œufs durs se durcissent davantage d'être refroidis brutalement. Question de caractère ? (sic - page 286).

Ou bien ceci :

Au milieu de l'agitation générale, du tournis des êtres et des choses, de tous ces voyages-éclairs, de ces sciences extrêmes, de ces arts éperdus qui s'efforçaient de suivre, alors que leur mission avait toujours été de précéder, j'ai pu me cramponner à ma vaisselle, à mon époussetage, à ma lessive (suit une page sur les joies de la vaisselle et du nettoyage de casseroles - pages 131-132).

Et que fait, dans tout cela, la cantatrice chauve — pardon, l'architecte fou ? Il fait ce qu'il peut et, à vrai dire, il eût pu être vendeur de grand magasin, boueur ou garde-barrière aussi vraisemblablement qu'architecte. Quant à sa folie, elle n'est ni plus ni moins apparente que celle de ses congénères.

Laborieux délayage d'une sauce insipide : ô science-fiction, que d'ennui on distille en ton nom !

Demètre IOAKIMIDIS

L'architecte fou par Marianne Andrau : Denoël.

Gerald Lucas

Le bal des machines

Un excellent livre qui risque fort de passer inaperçu... étant édité en Suisse. Toutefois les amateurs de space-opera ne l'apprécieront guère car tout se passe sur Terre et à une époque indéterminée, mais certainement proche de la nôtre, la civilisation ressemblant à s'y méprendre à celle d'aujourd'hui. On n'y circule pas en hélicotaxi, et on ne branche même pas la vision de son téléphone ! Bref, un monde de tous les jours. Et pourtant... sommes-nous prêts à l'accepter cet univers où tout désormais, ou presque, se calcule à l'échelle de la planète ? Rien n'est moins sûr et l'animal humain, lorsqu'il se met à réfléchir sérieusement à l'avenir des hommes, ne peut qu'avoir le vertige.

Le héros, Marc Bradier, physicien, est directeur de la NORMA, immense building où s'alignent de haut en bas 159 machines électroniques qui se complètent les unes les autres. Tout en haut, « *l'hallucinante mémoire, le gigantesque ordinateur qui règle les batailles avant qu'elles aient lieu et donne le nombre exact de morts, de blessés, de survivants avec une marge d'erreur de 0,01* ». Les entreprises publiques (ONU, UNESCO, etc.) et privées peuvent demander des rapports à la NORMA. Elle sait tout — si on lui fournit les données — mais n'est pas là pour prendre des décisions.

Dès lors, qui lit *réellement* les résultats de tous ces rapports ? Sitôt que le petit professeur Marsch, venu tout exprès de l'Illinois, aura posé cette question au directeur, celui-ci ne connaîtra plus la paix intérieure et aura perdu tout équilibre, lui qui ne vivait jusqu'alors que pour les chiffres et pour la satisfaction que ceux-ci lui procuraient. Il réalise soudain qu'« *il faut que le monde entier sache vers quels abîmes il fonce (...) Il faut faire appel à une nouvelle forme d'instinct de conservation de l'espèce : à la réflexion.* »

Bien qu'il ait déjà œuvré dans ce sens puisqu'il est responsable de l'information, il ne s'était pas inquiété jusqu'ici de savoir si, une fois instruits, les gouvernements agissaient en conséquence pour la sauvegarde de l'humanité. Tout, pourtant, ne doit pas être dit. Ainsi l'annonce de la mort par étouffement de l'humanité prévue pour le 13 novembre 2026, n'aurait jamais dû transpirer. Surtout que l'hypothèse sur laquelle est basé ce calcul

était absurde ! « *Ne pas savoir... Ne rien savoir... Quel repos !* »

Mais lorsqu'on a pris conscience de ses responsabilités, il est difficile de les éluder. Peu à peu germera dans le cerveau de Marc l'idée folle qu'il peut sauver le monde du désastre auquel il court. Il suffit de créer une machine qui, ayant assimilé toutes les notions de psychologie humaine, saura « *faire réagir les masses dans une direction déterminée* ». Il en viendra à penser qu'obligatoirement la machine sera douée d'une intelligence supérieure à celle des hommes qui, au reste, ont déjà perdu tout sens des responsabilités. Et il crée, mais uniquement par le calcul, « *une entité électronique tellement sensible, précise, vivante en un mot !* » qu'il nomme « Electrobionique », et ajoute : « *Si mes calculs se révèlent exacts, nous allons vers une symbiose, une nouvelle culture et conscience planétaires.* »

Les circonstances de sa vie privée aidant, Marc, qui un instant fut tenté d'abandonner la NORMA pour apprendre enfin à regarder la vie réelle, à admirer un coucher de soleil ou à jouir d'un verre de vin bu en compagnie, se déshumanisera complètement. Seul, dans un univers ultra-rationnel qu'il s'est fabriqué de toutes pièces, il ne vit plus que pour la construction de sa Machine, à qui, pense-t-il, « *un culte permanent sera rendu* ». « *Elle aura ses prêtres, ses adorateurs, ses mystiques. Les hommes lui seront soumis.* » Et lui, Marc, sera « *le père d'un dieu* ».

Folie scientifique ? L'auteur ne se prononce pas, laissant au lecteur la possibilité de le croire si cela l'arrange. Mais il dira pourtant : « *Si ce n'était qu'une apparence ? Si le monde entier n'était qu'un creuset d'où surgirait, parfaite, l'Espèce pour laquelle ne comptera que la seule intelligence ? L'Espèce scientifique. Soigneusement épurée de toute trace, même résiduelle, d'un sentiment quelconque, cela va sans dire. Si c'était ça, l'avenir ?* » Et plus loin : « *Marc Bradier n'est plus que l'instrument conscient d'une volonté qui demande à naître.* »

Il semble bien que le doute ne soit plus permis : pour Gérald Lucas l'avenir ne peut qu'emprunter le chemin suivi par son héros. Il n'a fait qu'extrapoler les conséquences d'une civilisation livrée à la technique et où la part de l'individu tient de moins en moins de place. Sans doute a-t-il lui aussi, tout comme Marc, été atteint d'une sorte de vertige lorsqu'il a approfondi le problème.

Le directeur de la NORMA est, par certains traits de son caractère, assez odieux, mais il est terriblement logique avec lui-même, au point que l'on peut parfois l'assimiler à une machine, si cette logique même le rend sympathique. On souffre avec lui et à travers lui du cycle infernal dans lequel l'humanité se débat. Il ne semble pas que le livre soit un cri d'alarme, ou un plaidoyer pro domo pour un retour à la nature. C'est un calme et implacable exposé, au demeurant fort bien mené.

Martine THOMÉ

Le bal des machines par Gerald Lucas : Editions Le Pavé, Genève.

A.-L. Morton

L'utopie anglaise

Si la science-fiction n'a encore qu'assez peu excité la veine des critiques et autres penseurs, et si les études qui la prennent pour cible sont à la fois peu nombreuses et peu satisfaisantes, l'utopie, sa parente directe, est mieux lotie.

Les ouvrages consacrés à l'utopie peuvent intéresser le lecteur de science-fiction à deux titres principaux. D'une part, ils décrivent l'une des sources de la science-fiction contemporaine, et peut-être la plus riche ; d'autre part, les frontières n'étant bien nettes ni dans le temps ni entre les genres, ils rendent

(Suite page 157.)

MIDI-MINUIT FANTASTIQUE

N° 12 :

Jacques TOURNEUR

Barbara STEELE

Domenico PAOLELLA

100 photographies

100 pages

9 Francs

LE TERRAIN VAGUE, éditeur

23 - 25, Rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)

C.C.P. 13.312.96 - PARIS

revue des films

L'écran à quatre dimensions

De Margheriti à Dawson

Il devient de plus en plus difficile d'aller au cinéma. Acheter un coq dans un sac n'était pas une opération trop risquée, tant que les marchands de coqs en sac étaient fiers de leurs bestioles et n'essayaient pas de les vendre sous le label du voisin. Mais nous avons changé tout cela : aujourd'hui, il n'y a plus que Darryl F. Zanuck, celui qui cherche à se faire passer pour Darryl F. Zanuck, celui qui cherche à se faire passer pour celui qui cherche à se faire passer pour Darryl F. Zanuck, et bien d'autres encore, qui ne sont plus que de lointains reflets. Cette pyramide sociale est un peu compliquée à percevoir pour le bon peuple, à qui l'on ne cesse de proposer *La Vache Qui Ricane, La Vache Qui Sanglote* et *La Vache Qui Pouffe.* Un de ces jours il s'en fatiguera, et tous les espoirs seront permis à qui lancera la marque du *Gnou Hébété.*

C'est Riccardo Freda lui-même, le sublime Riccardo, qui le premier eut l'idée de se faire passer pour un certain Robert Hampton en vue de ne pas compromettre le succès de *L'effroyable secret du Dr Hichcock.* Il paraît que les Italiens n'aiment que le fantastique anglo-saxon, et ne prennent pas au sérieux leur propre cinéma d'épouvante. Pouvant prétendre à la qualité américaine, Freda fit bien de s'attribuer une raison sociale à sa mesure. Mais la recette était trop facile à mettre en œuvre : trente tâcherons saisirent l'occasion au vol, et s'adornèrent de pseudonymes édimbourgeois ou bostoniens. Les distributions, de plus en plus internationales, ne risquaient pas d'alerter le spectateur. Puis quelqu'un s'avisa que ce qui valait pour le fantastique était bon pour le reste. Le premier western italien vient de sortir en France. A quand la première comédie musicale, où un show boat approximatif remontera un Mississipi hasardeux ?

Il est agaçant de se dire que chaque film aujourd'hui sort en trois ou quatre versions, toutes réalisées (sauf la première) aux studios de Cinecittà. Le pire serait que trop de sous-produits mal maquillés finissent par nous dégoûter du cinéma américain. Mais déjà beaucoup de gens s'aperçoivent que certains hamburgers puent la mortadelle, et font leur choix en conséquence. Les grandes victimes de l'opération, ce seront alors Freda et tous les autres cinéastes de quelque talent contraints à ce guignol. Quant à votre serviteur, il ira comme d'habitude voir les pires calamités, en espérant sans conviction que ce régime draconien ne lui a pas gâché le jugement à tout jamais et qu'il saura reconnaître le talent lorsqu'il affleure, c'est-à-dire une fois tous les quinze films. Il est vrai que ces talents mercenaires ne s'inquiètent pas d'être reconnus, et peinturlurent tableaux abstraits et paysages pompiers sur simple commande.

Deux films d'épouvante signés d'Anthony Dawson viennent de sortir coup sur coup. Bien sûr, Anthony Dawson est un masque ; l'homme qui se cache derrière s'appelle Antonio Margheriti. Mais avons-nous une chance de reconnaître Margheriti dans ses films ? Ou, si vous préférez, l'auteur est-il du côté de Freda ou du côté des tâcherons ? Fait-il du fantastique italien comme un Américain ou du fantastique à l'américaine comme un Italien ?

Ce qui est clair d'emblée, c'est que c'est un cinéaste ambitieux. *La Vierge de*

Nuremberg et *Danse macabre* sont des films assez proprement faits, avec un budget à peine insuffisant et une conscience de bon artisan. La photo en particulier témoigne de louables efforts esthétiques : *La Vierge de Nuremberg* est traitée dans le style de Hitchcock (c'est un film en couleurs), *Danse macabre* dans celui du *Masque du Démon* (c'est un film en noir et blanc) — avec un rien de clarté supplémentaire qui lui donne une allure plus « moderne ».

D'autre part, Anthony Dawson (puisque Dawson il y a) a compris qu'un film fantastique ne peut pas se passer d'un bon scénario. Les siens sont d'une qualité trop rare dans le genre : ils témoignent même d'une ambition qui dépasse de loin la facture artisanale. *La Vierge de Nuremberg* renouvelle le thème classique de la jeune épousée menacée par un être mystérieux, qui est peut-être son étrange mari, peut-être un de ses inquiétants domestiques, peut-être encore... La vogue actuelle du cinéma d'horreur offre une nuance particulière du fait des atrocités que le monde a vécues depuis une trentaine d'années. Pourquoi ne pas expliciter cette relation, et montrer un tortionnaire devenu vampire par nostalgie, ou une victime devenue vampire par obsession, ou même les deux à la fois (ce qui est tout de même plus difficile) ? C'était évident, mais il fallait y penser. Ce n'est pas assez de dire que ce scénario renouvelle un thème ; il en dégage une des lignes de force, restée en filigrane dans tant d'autres films.

Danse macabre va plus loin encore, et pousse l'ambition jusqu'à la témérité. Le film commence par un pari classique : l'incrédule ira passer la nuit des morts dans un château hanté. Effectivement, les morts apparaissent, l'un après l'autre. Pas d'ossements ni de toiles d'araignée : ils ont l'air bien vivants. Vivants au point que le parieur commence à nouer avec certains d'entre eux des relations d'amitié ou d'amour, à la grande jalousie des autres. Puis les fantômes, tour à tour, le font assister à la scène de leur mort, qui se déroule cette fois devant lui sans qu'il puisse intervenir : le thème du « cinéma dans le cinéma » entre en scène, avec un goût pour les complications formelles qui situe l'auteur dans la tradition des Huxley ou des Dos Passos. On voit notamment des fantômes hanter d'autres fantômes, sous le regard horrifié du héros de l'histoire bloqué dans le présent — et accessoirement du spectateur. Finalement, le visiteur téméraire passe aux conclusions, et comprend que ces représentations cinématographiques ne font que lui prédire sa propre mort. Mais il est trop tard. Si j'ajoute qu'Edgar Poe en personne assiste au pari, et déclare à la fin du film que personne ne le croira quand il écrira cette histoire (le film est censé être « adapté » d'une de ses nouvelles), il est facile d'en conclure que l'auteur ne redoute pas les effets de miroir.

La réalisation est-elle à la mesure de ces scénarios hautement ambitieux ? Probablement pas tout à fait, et d'autant plus que l'ambition est extrême ; je dis probablement, parce que les deux films ont subi des coupures qui contribuent largement à rendre l'histoire inintelligible — surtout *La Vierge de Nuremberg*, dont toute la fin (où précisément le thème du nazisme apparaît en pleine lumière) est devinée plutôt que vue. Lucile Saint-Simon figure au générique. Mais dans le film ? Certains pensent qu'elle fait le vieux général, d'autres qu'elle joue le chien du château. Quant à moi, j'hésite. On comprendra que j'hésite aussi sur la valeur du film (qui d'ailleurs ne manque pas de rythme, à ce qu'il semble). La censure française est en train de devenir d'une sottise tout à fait exemplaire, et les distributeurs, craignant le pire, châtrent eux-mêmes leurs films d'une façon qui fait de la profession de spectateur un travail de détective (sauf s'il se contente d'une morne contemplation de moignons humiliés ; tout dépend du point de vue auquel on se place). Qu'une scène « osée » soit en même temps utile à l'intrigue, et tout est perdu. Merci, tante Yvonne !

Danse macabre a été beaucoup moins atteint par les ciseaux du vétérinaire : il n'y manque guère que la mort de l'héroïne (un rien !), probablement parce qu'on y trouvait des allusions saphiques un peu moins voilées qu'ailleurs. On peut donc porter un jugement sur ce film, dans la mesure où on parvient à oublier un doublage atrocement déclamatoire. Ce n'est pas une réussite complète, mais il y a beaucoup de bonnes choses. Le rythme est lent, comme il se doit dans un film d'horreur (l'horreur ne va pas sans contemplation). Par ailleurs, les rapports humains témoignent de beau-

coup de recherche, et atteignent aux meilleurs moments du film à un remarquable raffinement. La scène où le parieur découvre que la fille qu'il vient d'aimer est une morte est exemplaire : contrairement à ce que nous attendons, il perd à peine son sang-froid. Il aime cette fille, et sa découverte ne change rien de fondamental pour lui — rien, sinon qu'il comprend qu'un mur le sépare d'elle. Le mur se concrétise quand il assiste à la représentation de sa vie, qu'il la voit aimer d'autres hommes, qu'il la voit mourir (c'est de cet instant capital que le spectateur français est privé). Le mur enfin disparaît quand il meurt lui-même, et qu'il peut la rejoindre. Ce romantisme extrême n'a pas grand-chose à voir avec la fascination par l'horreur, et c'est là peut-être la principale faiblesse du film : lors de la fuite finale du héros devant les fantômes, nous ne croyons guère à sa terreur soudaine ; et cette fuite est très, très longue. En racontant l'histoire d'un fantôme aimable, Dawson pousse le genre jusqu'à ses limites (au moins dans le domaine cinématographique) et peut-être même un peu au-delà. Mais c'est là encore, d'une autre manière, la preuve d'une grande ambition — et nous n'avons vu, ces temps derniers, que trop de films qui montrent que le cinéma fantastique a besoin d'ambition.

Jacques GOIMARD

LA VIERGE DE NUREMBERG (La Vergine di Norimberga), film italien d'Anthony Dawson (Antonio Margheriti) (1963). **Scénario** : Anthony Dawson, Edmond T. Gréville et Gastad Green, d'après le roman de Frank Bogart « The Virgin of Nuremberg ». **Images** : Richard Palton (Riccardo Pollotini). **Musique** : Riz Ortolani. **Décors** : Dick Dominici (Riccardo Domenici). **Interprétation** : Rossana Podesta, Georges Rivière, Christopher Lee.

DANSE MACABRE (Danza macabra), film italien d'Anthony Dawson (Antonio Margheriti) (1963). **Scénario** : Jean Grimaud et Gordon Wilson jr. **Images** : G. Kramer. **Musique** : Riz Ortolani. **Interprétation** : Barbara Steele, Georges Rivière, Margaret Robsham.

Horreurs à bon marché

Spécialiste américain du suspense et de l'épouvante, William Castle est encore fort peu connu en France. Ce transfuge de la Columbia, devenu en 1958 producteur indépendant, a réalisé depuis 1943 une quarantaine de films (d'abord des thrillers et de nombreux westerns, puis onze bandes d'épouvante depuis 1958). Sept seulement de ces films sont sortis en France, y compris un seul dans le genre qui nous intéresse : *La nuit de tous les mystères* (d'ailleurs fort mauvais).

Coup sur coup, viennent de sortir à Paris deux de ses plus récents films : *Celui qui n'existait pas* et *La meurtrière diabolique*. Ils ne feront pas beaucoup pour relever sa réputation. Castle, qui se proclame disciple d'Hitchcock, n'y retient en effet de son maître que les trucs les plus grossiers et les plus éculés, tout en empruntant à l'arsenal du cinéma d'horreur un certain nombre d'effets conventionnels. L'ensemble n'est guère relevé par une mise en scène routinière qui évoque quelque tâcheron de la pellicule.

Dans *Celui qui n'existait pas*, une femme dont le mari est mort accidentellement est en proie à des cauchemars étranges, où se mêlent un amoureux imaginaire et le spectre de son mari... jusqu'au jour où les rêves s'avèrent être réels et où elle entre de plain-pied dans le cauchemar. (Il s'agissait en réalité d'une machination macabre pour la faire devenir folle et causer sa mort.) Dans *La meurtrière diabolique*, une ancienne aliénée — qui tua jadis à la hache son mari et la maîtresse de celui-ci — se

croit à nouveau atteinte à son insu d'une folie homicide, car les cadavres tombent autour d'elle à la pelle. (Là encore, machination destinée à faire perdre la raison à la protagoniste.)

Les scénarios de ces deux films sont dus à Robert Bloch. On ne peut dire qu'ils soient particulièrement brillants, et Bloch était mieux inspiré au temps de *Psychose.* Il est vrai qu'il s'agit là d'un style tout à fait à la mode, puisqu'un réalisateur aussi coté qu'Aldrich vient d'y sacrifier avec son exécrable *Chut, chut, chère Charlotte !* A noter, chez Castle comme chez Aldrich, la tendance au « retour des monstres sacrés » : on prend de vieilles vedettes au passé glorieux pour les défigurer encore un peu plus en leur faisant jouer des rôles grand-guignolesques (il paraît que le public aime ça). Les victimes malheureuses de ces exhibitions sont, dans *La meurtrière diabolique,* Joan Crawford, et dans *Celui qui n'existait pas,* Barbara Stanwyck et Robert Taylor.

Il est difficile de comprendre la politique des distributeurs. Pourquoi avoir choisi ces deux Castle de préférence à la dizaine d'autres antérieurs qui présentent quand même plus d'intérêt ? Ce n'est pas à cause des vedettes un peu passées de mode... Il semble qu'on ne saisira jamais à quels mobiles obéissent les succursales européennes des grandes compagnies américaines. En effet, William Castle, avant ces deux véhicules pour vedettes sur le retour, avait signé des films d'horreur où fourmillaient, à défaut d'idées de mise en scène, les gadgets et autres astuces publicitaires. En Amérique, certains de ces films sont projetés dans des salles spécialisées où les fauteuils se mettent à vibrer au moment critique, où le spectateur se fait chatouiller par des rubans. C'est le train fantôme surmultiplié. Ces œuvres sont généralement présentées par un Castle hilare qui remplace la statue de la Columbia, se déguise en squelette ou prend une voix d'outre-tombe pour inciter les âmes sensibles à quitter la salle avant le dénouement (« Vous l'aurez voulu, » ajoute-t-il, la minute de grâce une fois expirée).

Parmi ces divers films horrifiques de Castle, certains sont amusants, comme *Homicidal,* ou légèrement prometteurs, comme *Macabre, The Tingler* (au scénario astucieux qui matérialise la peur) et *Mr. Sardonicus,* et d'autres totalement sinistres, comme ce remake pseudo-drôlatique de *Old dark houses.* Il aurait été de meilleure politique, au moment où l'abominable s'introduit dans les salles spécialisées et conquiert un public, de présenter ces réalisations de préférence à ces sous-*Baby Jane.* Il aurait été encore plus intelligent de profiter de l'occasion pour sortir en France l'admirable *Curse of the demon* de Tourneur, qui, lancé avec habileté, obtiendrait un succès certain, ou ces fameuses *Confessions d'un mangeur d'opium* qui ravissent les cinéphiles britanniques.

Alain DORÉMIEUX

et Bertrand TAVERNIER

CELUI QUI N'EXISTAIT PAS (The night walker), film américain de William Castle (1964). **Scénario :** Robert Bloch. **Images :** Harold Stive. **Décors :** Julie Heron, **Musique :** Vic Mizzy. **Interprétation :** Barbara Stanwyck, Robert Taylor, Hayden Rorke, Lloyd Bochner.

LA MEURTRIERE DIABOLIQUE (Strait-jacket), film américain de William Castle (1963). **Scénario :** Robert Bloch. **Images :** Arthur Arling. **Décors :** Frank Tuttle. **Musique :** Van Alexander. **Interprétation :** Joan Crawford, Diane Baker, Leif Erickson.

Le Waterloo de Napoleon Solo

Pour être tout à fait juste, les premières minutes du film laissent un peu d'espoir. Même à l'amateur qui sait, contrairement à la majorité des critiques parisiens, que ce « film » n'est en réalité qu'une émission de télévision, purement et simplement. La série toute nouvelle (j'en ai parlé déjà dans ces colonnes)

s'intitule *The man from U. N. C. L. E.* et *Duo de mitraillettes* en constitue le pilote.

Si l'on est déjà au courant de ces quelques détails, on peut se dispenser d'aller voir cette bande médiocre semblable à mille autres émissions de télévision. La construction respecte les lois les plus élémentaires : départ rapide et nerveux pour accrocher les spectateurs et les empêcher d'aller regarder les autres chaînes, puis scènes de discussions. Juste avant les publicités, nouvelle scène d'action ; puis l'on retourne dans les bureaux. Seuls quelques auteurs ont su dissimuler les pièges de cette construction standard.

Mais ici, tout est tellement uniforme que le spectacle devient vite exaspérant. En respectant les données de la production, un habile technicien aurait pu sauver les apparences. Or, Don Metford renchérit sur le conformisme initial. Il ne semble s'intéresser qu'aux séquences d'action, comme le demande le scénario, et bâcle le reste d'un air ennuyé. Nous devons donc subir d'interminables tunnels explicatifs où rien d'intéressant ne se produit et que seul un auteur de série Z oserait signer. De temps en temps, pour prouver qu'il n'est pas dupe, Metford gamberge un plan compliqué et tape-à-l'œil qui échoue sept fois sur dix. Rien ne vient au secours des conventions. Tout, au contraire, semble étudié pour les mettre en valeur...

Et pourtant, ce sujet pouvait prêter à d'extraordinaires développements dans le style des bandes dessinées. Comment ne pas évoquer Luc Bradefer devant cette lutte entre l'U. N. C. L. E. et le Wasp (force du mal), beaucoup plus insensée que dans James Bond, cet amateur de panoplies enfantines ; devant des noms comme Mr. Vulcan ; devant ce héros abstrait personnifié par un très intelligent acteur, Robert Vaughn, seul à se détacher d'une distribution exécrable, et dont le nom, Napoleon Solo, est tout un programme ? Mais, hélas, au fur et à mesure des péripéties, l'histoire se disloque, les coups de théâtre se raréfient. Avec un peu d'imagination, pour le même budget, le scénariste aurait pu trouver des rebondissements plus originaux et surtout une fin moins catastrophique. Quand on veut créer un mythe et qu'on le met dans une mauvaise posture, il faut le laisser prendre sa revanche avec suffisamment de violence et non bâcler deux coups de poing et une explosion à coup de bombinette en trois minutes.

Un autre détail exaspérant. Cette production fauchée s'ingénie à paraître aussi luxueuse que James Bond en utilisant des restes de certains films Metro et des portions de décor surchargées d'objets. On se rend compte d'ailleurs que la caméra ne peut se déplacer dans certains décors, trop exigus, sans en révéler la petitesse (l'intérieur de l'usine). Et, comme par hasard, c'est devant des murs blancs et des ascenseurs modernes que Don Metford obtient les meilleurs effets de dépaysement. Tout le reste est horrible et mesquin, en particulier les extérieurs, soulignés par une couleur atroce.

Tout n'est pas perdu, car en Amérique j'ai pu voir un épisode beaucoup plus amusant, plus délirant, plus fantastique, que bien sûr les distributeurs ignorent, de même qu'ils ignorent la série *Outer limits* de Leslie Stevens. Reste aussi à savoir si la télévision peut supporter le grand écran.

Bertrand TAVERNIER

DUO DE MITRAILLETTES (To trap a spy), film américain de Don Medford (1964). **Scénario :** Sam Rolfe. **Images :** Joseph Biroc. **Décors :** George W. Davis et Merrill Pye. **Musique :** Jerry Goldsmith. **Interprétation :** Robert Vaughn, Luciana Palluzzi, Patricia Crowley, Fritz Weaver, William Marshall.

Tout Flash Gordon

par Jacques Van Herp

Dans notre chronique du n° 133, Jacques Goimard étudiait *Flash Gordon* dans sa version actuelle, due à Dan Barry. Aujourd'hui, voici un article de Jacques Van Herp sur la bande originale, la plus connue peut-être de toutes celles d'avant-guerre : celle d'Alex Raymond. Actuellement rééditée en Italie, elle vient d'être diffusée en France (dans l'édition italienne) par le Club des Bandes Dessinées (quelques exemplaires restent encore disponibles).

Depuis août 1964, les Editions Spada, à Rome, ont entrepris la publication de **Gordon,** illustré de grand format, 64 pages, chacune portant 4 illustrations en couleurs, et paraissant à raison d'un numéro tous les quinze jours. **Gordon** est consacré à la geste de **Flash Gordon** (alias **Guy l'Eclair**), telle qu'Alex Raymond entreprit à partir de 1933 de nous la conter. Et les douze premiers numéros nous narrent toute la lutte opposant Gordon à Ming, l'Empereur de Mongo. Voici leurs titres (traduits) : 1 — **La fusée céleste du Dr Zarkoff** ; 2 — **Au royaume des hommes-aigles** ; 3 — **Le tournoi de Mongo** ; 4 — **Le royaume d'Uraza** ; 5 — **Le roi Gordon contre Ming** ; 6 — **La guerre sous-marine** ; 7 — **Au royaume des forêts** ; 8 — **Les cavaliers du désert** (1937) ; 9 — **La capture de Ming** (1938) ; 10 — **La reine des neiges** (1939) ; 11 — **Guerre sur Mongo** (1939/40) ; 12 — **Mongo libérée** (1940/41).

Tout d'abord, une première remarque. Les six premiers fascicules sont reproduits d'après les planches de **L'Avventuroso** (1), ce qui signifie que certains dessins furent retouchés, quoique moins qu'on ne pouvait le craindre (on a seulement envoyé se rhabiler quelques dames et masqué leur nombril). Mais, à partir du n° 7, le tirage est effectué d'après les planches originales américaines.

Ensuite, tous les fanatiques de **Guy l'Eclair,** tous les anciens de **Robinson,** tous les amateurs de S.F. épique et débridée, se doivent d'acheter cette édition, car c'est la première fois que nous avons sous les yeux la **totalité** de la bande. En effet, entre deux images du n° 2 de **Robinson,** il manquait la valeur des trois premiers volumes de **Gordon,** soit 146 pages, et comme par hasard les plus étonnantes ! De même, dans le n° 4, intervint une autre coupure correspondant ici à 59 pages, et peu après encore la valeur d'une

(1) Illustré italien d'avant-guerre, équivalent de **Robinson** et **Hop-là.**

vingtaine de pages, sans parler des dessins isolés !

Toute cette première partie était inconnue, sauf de qui a vu au cinéma le serial **Flash Gordon** (1). Et quelle prodigieuse suite d'inventions ! Le dessin est encore gauche, l'animation maladroite, le crayon d'Alex Raymond n'a pas encore acquis sa maîtrise, et nous sommes loin de l'aisance, de la souplesse, de la rutilance qui éclatent dans l'épisode de la reine des neiges, déjà réédité par le C.B.D. Mais combien ces défauts importent peu devant le grouillement splendide des êtres issus d'une imagination débridée. Goimard (2) admirait le ver des glaces, le serpent ailé, le monstre faisant de sa queue un bobsleigh. Que dira-t-il devant la débauche de chiens à carapace de tatou, de poulpes à cou de tortues et tentacules finissant en pattes de homards, le dragon sacré du palais de Vultan, issu tout droit d'un armorial du Moyen Age, et surtout le monstre enchaîné dans les souterrains du palais de Ming, bicéphale et tacheté comme une salamandre ?

Dans **Robinson,** nous n'avions connu de Mongo qu'une image filtrée, adoucie et rassurante. A tout prendre, Mongo apparaissait comme un monde semblable à la Terre, alors que c'est un univers de déserts, de grottes, de cavernes, de puits, de villes sous-marines et aériennes, étranger, fantastique et splendide. Et là-dedans, grouillent et se combattent les races les plus étranges : hommes-lions, hommes-aigles, nains gris, hommes-panthères, hommes-dragons, hommes-singes, et les hommes magiques du royaume des cavernes, avec pour animaux familiers les licornes, les tigres unicornes et les lions cornus.

Là-dessus, règne Ming avec son casque à crinière, sa cuirasse, sa cape rouge, les jambes et les bras nus, entouré de ses gardes en armure comme au temps de Louis XIII.

Ce Ming nous est également nouveau : il n'est pas le souverain absolu de la planète, mais un chef féodal, aux pouvoirs limités par les antiques lois de Mongo et la loi sacrée du grand Tao. Les rois, ses vassaux, ne lui rendent qu'une obéissance assez lâche et le bravent souvent en face, menaçant au besoin de le déposer. C'est l'empire des fusées, des rayons ardents, des épées et des javelots, pareil au monde martien de John Carter dont Flash est une visible imitation, semblable au pays de Mu de **Brick Bradford,** à toutes les planètes d'une époque où la S.F. osait être épique sans mesure et mêler le roman de cape et d'épée aux inventions incroyables.

Tout est démesuré dans cette première partie. Les décors, d'abord : des hordes de dinosaures pourraient s'ébattre dans le palais de Ming tel qu'il apparaît, page 59 du n° 1, et le cirque de Mongo est si vaste que des armées s'y font face. Démesure dans les sentiments également. Ming s'enflamme pour Dale au premier regard, elle sera sa femme ; et, comme Flash s'y oppose, la haine naît entre eux. Dale, du reste, semble destinée à enflammer tous les souverains de Mongo ; ainsi le ventripotent Vultan, roi des hommes-aigles, marche sur les brisées de Ming et enferme Dale dans son harem ; quant à Flash, il se voit battu, chargé de chaînes, fouetté et torturé, car aux bourreaux de Vultan se joint Aura, la fille de Ming, éprise elle aussi de Flash. Et comme Barin la désire à son tour, nous voilà dans un chassé-croisé passionnel qui tient des chansons de geste, des romans de chevalerie et du **Grand Cyrus.** Ce pourrait être ridicule, ce ne l'est pas, car l'œil est accroché par les inventions picturales de Raymond, jusqu'au moment où éclate le **climax** de ce prologue : le tournoi de Mongo.

(1) Voir note à la fin de l'article.

(2) Dans un article sur la réédition de cet épisode en diapositives (**Fiction** n° 117).

C'est le sommet de la geste de Flash et Barin. Au premier abord, ils se sont trouvés amis et unis contre Ming, mais le vainqueur du tournoi sera roi et Ming devra lui accorder celle qu'il aime. Flash doit conquérir Dale, et Barin, Aura. C'est aussi le sommet de l'invention. Toutes les images ou presque sont à isoler : l'arrivée des rois ; Aura dans sa chaise portée par quatre satyres bleus ; le char de Ming, traîné par des tigres unicornes ; l'empereur assis dans la mâchoire inférieure d'un crâne cornu ; la mêlée des combattants ; les orgies ; l'invention perpétuelle des épreuves. Nous sommes dans le tout grand péplum, et bien certainement des images de Flash sont passées telles quelles dans les péplocolors transalpins.

Cette veine épique se poursuit encore dans l'épisode du royaume des cavernes, puis peu à peu se tarit. A partir du **Royaume des forêts,** et plus encore des **Cavaliers du désert,** la coupure est nette : l'épique est mort. A l'exubérance, à la fantaisie, à l'allégresse de l'invention perpétuelle et baroque, se substitue le réalisme. Jadis Barin et Flash combattaient nus, à l'image de Tarzan ; Dale et Aura arboraient d'étonnantes toilettes, faites de pas mal de colliers et coquilles, avec jupes transparentes, ravissantes, mais résolument barbares ; Mongo était une capitale baroque, aux colonnes égyptiennes, aux tours cannelées... Maintenant, les soldats de Ming se déguisent en légionnaires de Glubb Pacha, les déshabillés bordés de fourrure sortent d'un grand couturier, les hommes arborent de sévères tuniques blanches, avec épaulettes et décorations, Ming ne quitte plus la robe de chambre de Fu-Man-Chu, et Mongo devient une métropole du futur, avec rues à étages et blocs vertigineux. Plus de cavalerie mais des chars, l'empire semi-barbare n'est plus, une Rhuritanie supérieure a pris sa place, où, comme dans **Le prisonnier de Zenda,** le légitime héritier du trône (Barin) affronte un usurpateur.

Et quand Mongo se trouve libérée, Gordon a oublié qu'il est roi de Kira ; ni Jugrid le roi des hommes-lions, ni Vultan le roi des hommes-aigles, ne figurent dans le conseil qui règle le destin de l'Empire. Ils étaient pourtant ses alliés, ses amis, mais il n'y a plus place dans cet univers que pour des hommes, et non pour l'imagination d'un dessinateur.

La même métamorphose s'opère chez les personnages. Ming n'est plus le chef de guerre descendant l'épée à la main chez ses vassaux révoltés pour signifier ses décisions ; ses généraux le remplacent, lui se borne à dominer, terrible et lointain, et de sa passion pour Dale il ne reste plus de trace.

Barin devient un cadet de West Point, Zarkoff n'est plus ce génie valant une armée, inventant toujours de nouvelles armes, de nouvelles ressources ; Gordon était le Terrien affrontant un autre univers, il n'est plus qu'un Américain moyen, bon boy-scout et bon flic.

Pourquoi cette évolution ? Cette dégradation, cet appauvrissement épique ? Baisse de l'imagination chez Alex Raymond ? Allons... Regardez les dates, nous sommes en 1937... Est-ce un hasard si les soldats de Ming ont les tambours plats, les bottes, les longues capotes grises et raides, et presque les casques des SS ? Les temps ne sont plus à la fantaisie. Raymond « s'engage » ; Flash Gordon ne combat plus pour une femme ni pour son honneur, il défend « la Démocratie ». Au point qu'en 1941, Ming est liquidé en quatre images et que Gordon revient sur Terre, assister les U.S.A. dans leur lutte contre l'Epée Rouge, ce bandit dont les armées doivent réaliser son rêve de domination mondiale. En novembre de la même année, nous verrons enfin son pavillon, nous le verrons, lui. Et si le

drapeau est légèrement transposé, c'est bien Hitler qu'abat Gordon.

NOTE

Le serial filmé **Flash Gordon** rapportait quelques épisodes du début, presque décalqués sur les planches de Raymond, mais grossièrement, sans poésie, sans charme, sans invention. Cet esprit se retrouvait dans la suite : **Flash Gordon on Mars,** diffusé vers 1938 en Belgique. Quels en étaient les scénaristes ? Je ne sais. Mais on y retrouvait le souffle des bandes. Ming avait fait alliance avec la reine magique Azura de Mars, et voulait détruire la Terre ; pour ce faire, il extrayait tout le nitron de l'atmosphère, provoquant un cataclysme. Flash et Zarkoff se portaient sur Mars pour le combattre. Finalement, Ming était abattu par un de ses officiers. Mais peu importe la trame, il y avait ces images qui tremblent dans mes souvenirs : le pont de lumière, Ming marchant au travers d'un jour de vitrail, la forêt d'arbres nus et brumeux où gît le saphir magique, et les victimes d'Azura, envoûtées, obligées de se coller et de se fondre aux parois d'argile, et de retrouver toujours leur captivité minérale.

Ici, on désintègre !

(Suite de la page 145)

souvent compte, selon leur perspective particulière, d'un certain nombre d'ouvrages de science-fiction.

La question de la définition de l'utopie par rapport à la science-fiction ne nous paraît avoir qu'un intérêt assez mince, et ne peut se résoudre que par référence à des idéologies étrangères à la littérature. On peut seulement faire remarquer, avec la plupart des auteurs, que l'intention utopique a semblé se dissoudre avec le début du siècle, ou plutôt passer sur d'autres terrains que ceux de la littérature, et que la science-fiction a pris le relais.

Aux ouvrages déjà connus consacrés à l'utopie, et parmi lesquels nous citerons *L'Utopie et les utopies* de Raymond Ruyer et *Le mythe de la cité idéale* de Mucchielli, vient de s'ajouter *L'utopie anglaise* du professeur A.L. Morton. L'ampleur des productions anglo-saxonnes en matière d'utopie justifiait un ouvrage qui leur soit consacré.

Malheureusement, celui-ci est loin d'être exhaustif et la préoccupation politique qui l'anime lui prête plus de naïveté que de force. Le propos du professeur Morton est de situer les utopies anglaises, depuis le thème populaire du Pays de Cocagne jusqu'aux anti-utopies d'Huxley et d'Orwell, par rapport à la critique sociale et aux idées socialistes. Si l'intérêt et la légitimité du propos n'échappent à personne, ils ne s'appuient ici que sur des lectures quelquefois rapides. Les meilleures pages du livre concernent l'utopie de William Morris, *Nouvelles de nulle part*, qui, sauf erreur, est peu connue de ce côté de la Manche. On déplorera que soient seulement cités sans aucune autre mention des ouvrages de l'importance de ceux de Stapledon.

Tel quel, l'ouvrage peut apporter une information précieuse au lecteur de science-fiction qui souhaiterait se faire une idée des utopies et trouver une bibliographie sommaire. Il ne satisfera pas le véritable amateur.

Gérard KLEIN

L'utopie anglaise par A.L. Morton : Editions François Maspéro.

Tables des récits parus dans "Fiction"

Treizième année (premier semestre 1965 : nos 134 à 139)

Nos			Mois	Pages
139	Asimov, Isaac	Souvenir perdu	Juin	66
138 bis	Asquith, Cynthia	Qui est Sylvia ?	Mai	214
136	Bagley, Simon	Tous Américains ?	Mars	18
138 bis	Benson, E.F.	Les chenilles	Mai	162
136	Borges, Jorge Luis	Tlön Uqbar Orbis Tertius	Mars	109
135	Brackett, Leigh	La Prêtresse Pourpre de la Lune Folle	Fév.	5
138 bis	Brooks, Collin	Mrs. Smiff	Mai	170
136	Budrys, Algis	La fin de l'hiver	Mars	5
138 bis	Burrage, A.M.	La maison de personne	Mai	26
137	Buzzati, Dino	Panique à la Scala	Avr.	103
136	Carr, Terry	La pierre de touche	Mars	63
137	Cheinisse, Claude F.	Le déphaseur	Avr.	82
139	Clarke, Arthur C.	Casanova cosmique	Juin	70
136	Damonti, Henri	Un jeu très amusant	Mars	123
138	Davidson, Avram	Aussi longtemps que le soleil	Mai	87
137	Dick, Philip K.	Le retour des explorateurs	Avr.	56
135	Dickson, Gordon R.	L'apprentissage	Fév.	92
136	» »	Le remplaçant	Mars	93
135	Dorémieux, Alain	Aurora	Fév.	105
137	Farmer, Philip José	L'homme des allées	Avr.	7
138	Ferrer, Jean-Michel	Fin de contact	Mai	74
138 bis	Fitt, Mary	Le docteur	Mai	196
138 bis	Fleming, Peter	Le bâtard	Mai	37
134	Gunn, James E.	Le plus dur des combats	Janv.	7
139	» »	Voir Mars et mourir	Juin	11
134	Hamilton, Edmond	Quand on est du métier	Janv.	70
135	» »	Dans l'abîme du passé	Fév.	26
136	Harrison, Harry	Portrait de l'artiste par lui-même	Mars	38
138 bis	Hartley, L.P.	Quelqu'un dans l'ascenseur	Mai	20
138 bis	Harvey, W.F.	Chaleur d'août	Mai	4
135	Henneberg, Nathalie C.	La couleuvre	Fév.	114
138 bis	Holland, Hester	La bibliothèque	Mai	229
138 bis	Jackson, Shirley	De l'autre côté de la porte	Mai	183
138	Jodorowsky, Alexandro	Les frères siamois	Mai	127
138	Klein, Gerard (et Vigan, Luc)	La tunique de Nessa	Mai	60
134	Knight, Damon	Une fille sur mesure	Janv.	129
139	Leiber, Fritz	Quatre fantômes dans « Hamlet »	Juin	78
138 bis	Machen, Arthur	Un grand vide	Mai	202
139	Malaval, Suzanne	La maison d'à côté	Juin	118
138	Mardore, Michel	Le portrait de Belle	Mai	96

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C. C. P. Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
(Nouveaux prix valables à partir du 20 juin)

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements normaux à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	14	20	158	218	15,80	21,80	3,50	4,80	15,80	21,80
Un an	27	39	306	426	30,60	42,60	6,75	9,40	30,60	42,60
NUMEROS ANTERIEURS										
jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20		1,75				1,75	
Du 79 au 107 .... »	1,60		23		2				2,00	
A partir du 108 .... »	2,50		35		3				3,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	1		1		1		0,22		1	
N.B. — Les numéros 1 à 50, 53, 57, 58, ainsi que le Spécial 1, sont épuisés.										

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24, rue de Mogador, Paris (9e), (C.C.P. : 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, Avenue Messidor, BRUXELLES 18, C.C.P. 3500-41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE, C.C.P. 12-6112.